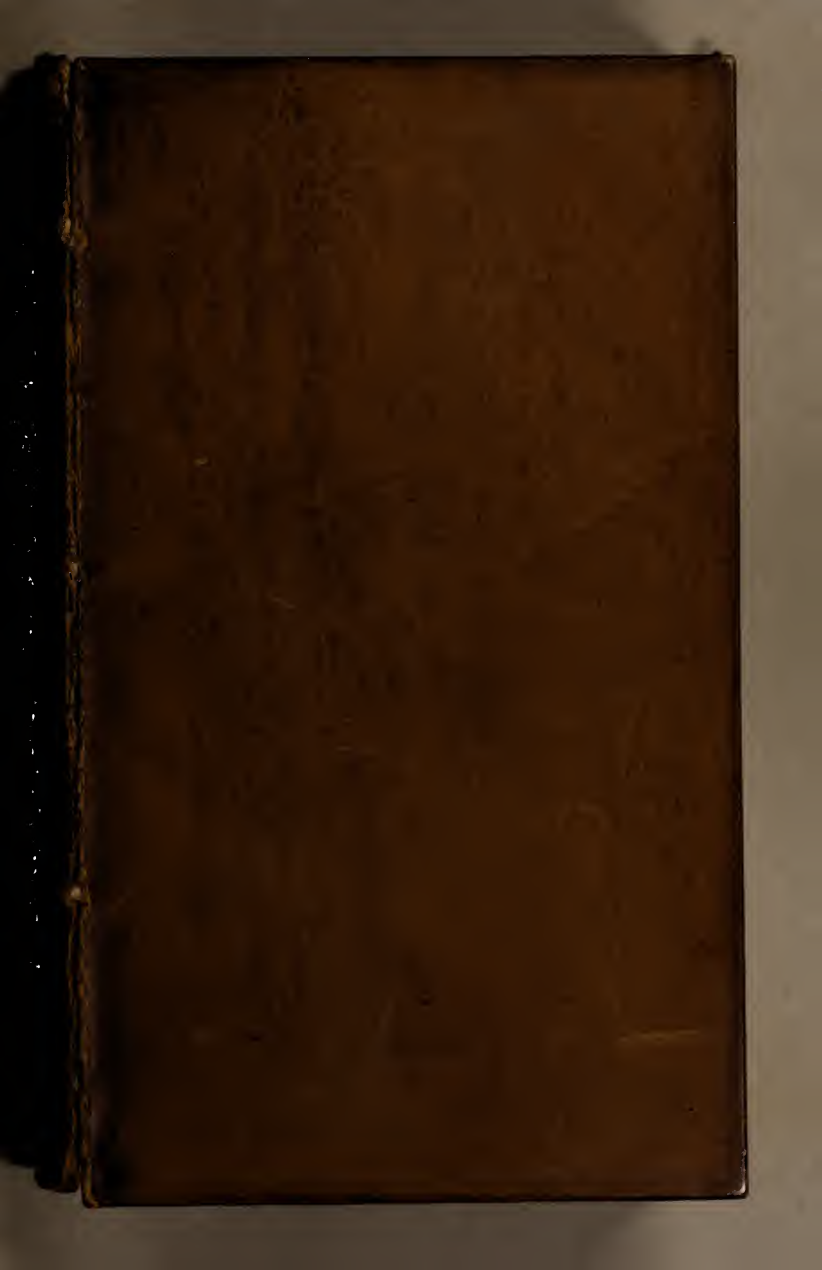



GAUDEO
John Carter Brown



LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME TREIZIEME.



A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES, ÉCRITES PAR DES MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

*Du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere *** de la même Compagnie.*

Mon Révérend Pere,

La paix de Notre Seigneur.

J'ai été également édifié & attendri, quand j'ai vu, par la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le

desir ardent qui vous presse de vous consacrer aux Missions, & les instances réitérées que vous faites auprès de vos Supérieurs pour obtenir d'eux cette grace, qui vous paroît la plus grande qu'ils puissent jamais vous accorder. Votre attrait, dites-vous, est pour la Mission de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler & à souffrir, & j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue, vous vous adressez à moi comme à un des plus anciens Missionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous instruire des travaux & des peines qui y sont attachées au ministere Apostolique, & en même temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines & sur ces travaux. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire ; & je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles, ne vous laissera rien à desirer.

Il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austeres ; vous sçavez sans doute que la viande, le poisson, les œufs, & généralement tout ce qui a vie, est interdit à nos Missionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nour-

riture consiste dans du ris cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, insipides, & la plupart fort ameres. La maniere dont cette sorte de mets s'apprête par les Indiens, cause un nouveau dégoût. A la vérité on peut user de lait & de fruit ; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle saveur ; &, dans les commencemens, on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire, est assez supportable durant l'hyver : mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve, venant alors à se dessécher, l'eau en est toujours bourbeuse. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en sépare les parties grossieres ; mais quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, & elle est très-désagréable au goût. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, & ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un Missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un *Sanias* de souper : il peut seulement, s'il le veut, prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures, qui se font

avec de la farine de ris, du poivre & du ſucre noir mêlé avec la terre, ont quelque choſe de ſi dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer.

J'ai vu des Miſſionnaires dont l'eſtomac n'a jamais pu ſe faire à ce genre de vie. Ils ont enfin été obligés de ſe retirer ſur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi ſatisfaire leur zele : & ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la conſolation de cultiver les Néophytes qui deſcendent de ces premiers Chrétiens, auxquels l'Apôtre des Indes, S. François Xavier, a autrefois conféré le baptême.

Une cabane de terre, couverte de paille, ſert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit ſallon d'environ dix pieds, qui eſt couvert d'un côté. C'eſt-là où le Miſſionnaire entretient les Néophytes qui lui rendent viſite. Dans la ſaiſon des pluyes, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé & les murs ſont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre sont tout le meuble du Missionnaire. Dans l'un, il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'autel : les autres servent à mettre son ris & d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes & de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le ris avec les herbes, & l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers Missionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la Mission avec des alimens si légers. L'assiduité à entendre les confessions est peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de disposer chaque fois les Néophytes au sacrement de la Pénitence, comme si c'étoit la premiere fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de contrition & d'amour de Dieu ; & dans le temps qu'ils se confessent, on leur fait renouveller les mêmes actes.

Le nombre des pénitens est quelquefois si grand, que le Missionnaire en est accablé, & il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son Bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cens Néophytes, avec leurs femmes & leurs enfans, qui n'ont précisément de ris que pour le temps de leur voyage, qui sont sous la dépendance de maîtres idolâtres, lesquels comptent les momens de leur absence, quand un Missionnaire se voit environné de ces fervens Chrétiens qui lui crient : « Mon Pere, il y a deux » jours que nous sommes ici, nous » en avons mis trois à venir, il nous » en faut autant pour nous en retour- » ner, & nos petites provisions sont sur » le point de nous manquer ». Quand, dis-je, un Missionnaire se sent pressé de la sorte, bien qu'il ne puisse suffire à tout, son cœur est attendri, & il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser les hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant, faute de sommeil, les forces manquent, les maux de tête succedent, avec un dégoût si grand, que le temps du repas devient un supplice. C'est sur-tout pen-

dant le Carême & au temps paſchal que cette fatigue eſt ſi continuelle, que ſans un ſecours particulier de Dieu, il ſeroit impoſſible d'y réſiſter deux ans de ſuite. J'ai connu un Miſſionnaire, qui, ſuccombant ſous le poids du travail, diſoit au Seigneur avec larmes : Vous connoiſſez mon accablement, ô mon Dieu, fortifiez ma foibleſſe, aidez-moi, afin que je puiſſe contenter ces bons Néophytes.

La viſite des malades qui ſont en danger n'eſt pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le Miſſionnaire de quatre endroits différens, très-éloignés les uns des autres : à peine eſt-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, ſans qu'il puiſſe prendre un inſtant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, & après bien des fatigues, il eſt étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de ſa bourgade. On ſeroit tenté alors de reprocher aux Néophytes les peines qu'ils cauſent, avec peu de raiſon ; mais on ſe donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinſſent trop circonſpects, & n'expoſaſſent leurs parens à mourir ſans recevoir les der-

niers secours de l'Eglise. Je vous raconterai ingénuement ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le soleil se couchoit, lorsqu'on vint m'avertir qu'un Chrétien étoit à l'extrémité : il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'étois : je me disposai à partir sur l'heure ; mais mes Catéchistes me représenterent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrêter ; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux ; que ces terres étoient remplies d'épines ; que la nuit étoit si obscure, qu'il étoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin ; que d'ailleurs il y avoit trois rivieres à passer ; qu'aucune n'étoit guéable, parce que les pluies les avoient fort enflées ; qu'en partant si tard, nous nous exposions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade, & qu'il seroit beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade, & je ne pus dormir un quart d'heure de suite, me ré-

veillant ſans ceſſe avec la penſée qu'il pourroit mourir ſans ſacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes catéchiſtes ; je n'eus pas fait une demi-lieue, que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions juſqu'aux genoux dans la boue, & je ne m'en fuſſe jamais tiré, ſi je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallut paſſer deux petites rivieres à la nage ; j'abordai à une troiſieme, beaucoup plus large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'embraſſai par le milieu, tandis que deux Chrétiens qui la tenoient aux extrémités, me conduiſirent ainſi à l'autre bord. Je marchai enſuite près d'une demi-lieue, dans un canal où l'eau me venoit à la ceinture ; enfin j'arrivai fort haraſſé à la bourgade. Je demandai en tremblant où étoit la maiſon du malade, dans l'appréhenſion où j'étois qu'on ne me répondît que je venois trop tard. Je fus fort ſurpris de le trouver qui m'attendoit ſur le ſeuil de ſa porte ; il ſe réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il étoit fâché des fatigues qu'il m'avoit cauſées ; mais qu'on lui avoit dit que ſa maladie étoit dangereuſe, & qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de-là, mon cher

Pere, quelle eſt l'incommodité des voyages que nous ſommes obligés de faire preſque continuellement, ſoit pour parcourir les divers lieux où nous avons des Egliſes & des Chrétientés nombreuſes, ſoit pour aſſiſter les moribonds & leur adminiſtrer les Sacremens, ſoit pour prévenir les perſécutions qu'attireroit le trop long ſéjour des Miſſionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries ſur la route comme en Europe; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes ſalles tout-à-fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent ſe repoſer de leurs fatigues; mais outre que dans certaines contrées elles ſont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverſe que nous ſommes le plus ſouvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur coutume eſt de faire cuire leur ris la veille de leur départ; ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément: ce ris eſt tout froid, & reſſemble aſſez à du mortier à demi ſec. Non-ſeulement il eſt beaucoup plus inſipide que celui qu'on aprête pour

manger chez ſoi, mais encore il s'aigrit aiſément, & devient inſupportable au goût. C'eſt cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque ſaiſon qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à ſouffrir : durant les chaleurs on eſt expoſé tout le jour aux rayons d'un ſoleil très-ardent qui brûle le viſage, les pieds & les mains. Il y a tel Miſſionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, ſur-tout au viſage : l'air eſt quelquefois ſi embraſé, qu'on a de la peine à reſpirer ; & il y a pluſieurs mois de l'année, où il eſt abſolument impoſſible de marcher depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi.

La ſaiſon des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles ſont preſque continuelles, & que nous ne ſommes couverts que d'un ſimple vêtement de toile, on eſt bientôt trempé. On paſſe la journée dans cet état ; & lorſqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour ſe ſécher, comme il arrive ſouvent, il faut bien ſe réſoudre à coucher ſur la terre nue dans des habits tout mouillés, & à prendre un ſommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on ſe trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la Miſſion, lorſque je fus mis à une aſſez rude épreuve. Je demeurois depuis deux mois avec le Pere Laynez qui m'enſeignoit la langue du pays. Le Pere Telles, autre Miſſionnaire, qui faiſoit ſa réſidence à *Cornepattou*, vint nous trouver à *Aour* pour y rétablir ſa ſanté. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'*Aour*; le ſecond pour un de ſes Néophytes de *Cornepattou*, qui étoit en danger. Le Pere Laynez partit ſur l'heure. L'état de langueur où étoit le Pere Telles, ne lui permettoit pas d'aller au ſecours de ſon malade : je m'offris auſſitôt à tenir ſa place. Il me repréſenta que n'étant pas encore accoutumé à ces ſortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y réſiſter, & que je courois riſque de demeurer à mi-chemin. Je préſumai peut-être un peu trop de mes forces, & ſans avoir égard à ſes repréſentations, je pars pour *Cornepattou*. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi brûlée; je me les enveloppai avec de la toile; mais le ſable s'y étant gliſſé m'écorcha toute la peau, & s'inſinuant entre cuir & chair, me

causa des douleurs si aigues, que je fus contraint d'y succomber. Nous gagnâmes un village, & je passai la nuit à l'entrée d'une maison où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me présenta, fut un vrai régal pour moi, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route. Je tirai, comme je pus, les grains de sable qui m'étoient entrés dans la chair, & je me traînai ensuite environ une demi-lieue. Comme je ne pouvois presque me soutenir, un Indien Gentil qui m'apperçut, demanda à mes Catéchistes ce que j'avois : ceux-ci lui ayant répondu que j'étois un nouveau *Sanias* qui n'étoit pas accoutumé à marcher sur ces sables brûlans, il en fut touché, & s'approchant de moi : « Seigneur, me dit-il, souffrez que » je vous soulage dans la peine où vous » êtes ». Il commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval & de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au village : à peine eus-je confessé le malade, que je fus saisi d'une fiévre très-violente, qui me dura toute la nuit ; elle n'eut pourtant pas de suite, & je fus en état de dire la Messe le jour suivant. A mon retour je pensai être fait prisonnier ; nous rencontrâmes

une compagnie de ſoldats qui cherchoient, depuis quelques jours, un de nos Miſſionnaires ; on me fit cacher dans une ravine, où je demeurai une heure entiere, après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini à ſon entrée dans la Miſſion, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à ſouffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avoient appellé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de Novembre, je ſongeai auſſitôt à retourner dans ma Miſſion. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occaſion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connoître qu'un nouveau Miſſionnaire, tel qu'il étoit, devoit attendre une ſaiſon plus favorable ; que les pluies qui tomboient en abondance dans cette ſaiſon, & qui continuoient d'ordinaire juſqu'à la fin du mois de Décembre, lui cauſeroient des fatigues auxquelles il ſuccomberoit infailiblement ; & qu'il s'accoutumeroit plus aiſément aux travaux de la vie Apoſtolique, s'il en faiſoit l'apprentiſſage dans une ſaiſon moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage & l'ardeur qu'il avoit de ſe conſacrer au plutôt à la Miſſion, lui perſuaderent

trop facilement qu'il auroit peu de peine à ſurmonter ces premieres fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas apperçus d'une Fortereſſe, où l'on nous auroit arrêtés en plein jour. On nous avoit donné des chevaux pour faire plus commodément le voyage; mais ils nous fúrent inutiles, ainſi que je l'avois prévu : ils enfonçoient dans la boue juſqu'aux ſangles, & il nous étoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau Miſſionnaire eût beaucoup de peine à ſe débarraſſer des boues. La pluie ſurvint en même temps, nous nous égarâmes au milieu d'une campagne immenſe, ſans ſçavoir qu'elle route tenir : la nuit étoit obſcure, & nous n'avions de lumiere que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du Village. Enfin, les épines mêlées avec la boue, causerent un nouveau tourment au Miſſionnaire; il en eut les pieds tout enſanglantés. Cependant ſon courage le mit encore au-deſſus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un Miſſionnaire : ſa charité nous fit oublier nos fatigues paſſées. Cependant la fievre ſaiſit le P. Gozzadini, & après trois jours de ſouffrances continuelles, il eût le courage de me ſuivre juſqu'à un village

assez éloigné, où résidoit le P. Bernard de Sà : c'est où je le laissai pour me rendre à *Trichirapali*. Pendant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes & plus continuelles. Comme le pays étoit inondé, la maison du Missionnaire, qui n'étoit bâtie que de terre, étoit sur le point d'écrouler. Un torrent éloigné seulement de 50 pas, s'étoit extraordinairement enflé, & rouloit ses eaux avec impétuosité vers la maison. le Pere de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient, d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençoit déja à tomber par morceau. Ils prirent le le parti de sortir dehors : mais ils apperçurent que la cour qui étoit vis-à-vis l'Eglise, ressembloit déja à un étang, & qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détacherent la porte de leur maison, & l'ayant fait attacher par un Cathéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y monterent, & y demeurerent toute la nuit. L'ancien Missionnaire qui étoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini : il ne put fermer l'œil, & il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux qui

couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asyle. L'Eglise qui tomba vers le minuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chûte. Enfin il eût tant à souffrir cette nuit-là du vent & de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dyssenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pondichéry, encore lui fallut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces fréquentes & pénibles courses que doit faire un Missionnaire, on peut compter pour quelque chose le danger où l'expose le passage des rivieres ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des Ponts; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils sçavent la plûpart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sçache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots; ils le mettent sur cette machine, & ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la premiere fois que je passai ainsi le Coloran, qui étoit alors aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il est vrai que, pour me

raſſurer, pluſieurs Chrétiens ſe jetterent dans l'eau, & environnerent la fragile machine où j'étois, juſqu'à ce que je fuſſe à l'autre bord.

On ſe ſert ſouvent de bâtons de *Netti*, dont les branches reſſemblent aſſez au liege : mais quelque choſe qu'on faſſe, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, & ſouvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traverſent la riviere en embraſſant un grand vaſe de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau juſqu'à la moitié, pour lui donner plus de conſiſtance. Les Miſſionnaires qui y ſont accoutumés, trouvent cette maniere plus ſûre & plus aiſée, mais pour moi les fagots de *Netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher Pere, des perſécutions où l'on ſe trouve preſque continuellement expoſé dans cette Miſſion ? Tout contribue à inquiéter les Miſſionnaires & leurs Néophytes : l'avarice des Princes & leur attachement aux Idoles, l'orgueil des Brames qui ne peuvent ſupporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées ; les chefs des diverſes Caſtes qui regardent l'Evangile

que nous leur prêchons, comme l'anéantissement de leurs loix & de leurs usages : les Prêtres des Idoles qui frémissent de rage de voir leurs fausses Divinités tomber dans le mépris, & eux-mêmes regardés comme des séducteurs : enfin, les Pénitens Gentils dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'éblit : ces gens-là se réunissent contre nous & répandent sans cesse toute sorte de calomnies, pour irriter les peuples & pour décréditer le Christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres Missions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au Prince attirent sa protection sur les Prédicateurs de l'Evangile, & accréditent la Religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait respecter les Missionnaires : il arrive quelquefois qu'un Ministre, ou un Grand du Royaume qui a embrassé la foi, en devient le Protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la Mission de Maduré. Il est rare que les Princes nous protegent, encore moins qu'ils se fassent Chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé

le Chriſtianiſme dans les Caſtes les plus nobles, comme eſt celle des Brames, ſont dès-là en butte aux plus indignes traitemens : les Brames Gentils les regardent comme des gens qui ſe ſont dégradés, & qui ont avili leur nobleſſe. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant ſoit peu paroître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'eſt pas poſſible de faire comprendre l'affreuſe idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, ſe ſont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire juſqu'ici, eſt infiniment au-deſſous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos Miſſionnaires fut renfermé dans une rude priſon ; les Européens de la côte qui en furent informés, ſongerent auſſi-tôt à députer quelques-uns d'eux au Prince, pour demander ſa délivrance : le Miſſionnaire s'y oppoſa de toutes ſes forces, aimant mieux expirer dans la priſon, que d'employer un moyen qui auroit fait connoître qu'il étoit lié avec les *Pranguis*, (car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens) & qui auroit expoſé ſa Chrétienté à une perſécution générale.

Dans

Dans ces orages qui s'élevent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'est la prison ; & c'est à quoi l'on est journellement exposé. Quand le Missionnaire se leve le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un Missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa Mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession : il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnerent les Néophytes, qu'il s'écria, transporté de joie : oh ! que de douceur & de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix & des souffrances ! » Ne vous y fiez pas, lui » dirent les plus anciens Missionnaires, » rien de plus trompeur que le calme » présent ; tout est à craindre, lorsqu'on » est le plus tranquille ». Il ne répondit que par un souris plein de confiance. Mais sa propre expérience le détrompa bientôt ; le même jour des soldats envoyés du Prince se saisirent des trois Missionnaires, leur mirent les fers aux pieds, & les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous diſſimuler ce qu'on a à ſouffrir dans ces priſons ; il y en a de pluſieurs ſortes ; les unes ſont publiques, & le grand nombre des priſonniers les rend inſupportables. Nous y avons eu de nos Miſſionnaires qui n'avoient que l'eſpace néceſſaire pour ſe coucher durant la nuit. Dès la pointe du jour, les Officiers ſe rendoient à la priſon avec des bourreaux pour tourmenter les priſonniers. Les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, & les cris lamentables qu'ils pouſſoient, jettoient la frayeur dans les eſprits, chacun attendant le moment où il alloit être appellé pour ſouffrir les mêmes ſupplices. J'ai lu une lettre du Pere André Freyre, qui a été nommé depuis à l'Archevêché de Cranganor, où il fait la deſcription de la priſon dans laquelle il fut renfermé à *Tanjaour* avec un autre Jéſuite ; le ſeul récit fait horreur.

Il y a d'autres priſons moins affreuſes pour le lieu, mais toujours très-fâcheuſes pour le genre de vie qu'on y mene. C'eſt la coutume des Pénitens Indiens, de redoubler leurs auſtérités lorſqu'ils ſont priſonniers ; c'eſt même un moyen d'obtenir plutôt la liberté, dans la crainte

qu'on a que ces Pénitens n'expirent dans les fers ; d'ailleurs comme on n'a point la commodité de faire cuire le ris & les herbes à la façon du pays, il faut néceſſairement ſe contenter de quelques poignées de ris froiſſées entre deux pierres, & trempées d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permiſſion ; mais ceux à qui on eſt obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, & il fait ſouvent plus de mal que de bien. Auſſi voit-on des Miſſionnaires qui au ſortir de la priſon ont bien de la peine à ſe rétablir ; l'œſophage ſe rétrécit preſque toujours, & l'on ſe trouve ſurpris d'une toux ſeche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le Pere Louis de Mello, bien que d'une complexion robuſte, ne fut détenu en priſon que quinze jours, cette toux ſeche le prit & l'enleva en moins d'un mois. Le Pere Joſeph Carvalho avec qui j'ai vécu pluſieurs années, mourut dans ſa priſon les fers aux pieds, & couché ſur un peu de paille. Le Pere Joſeph Bertholdo, ſon compagnon, en ſortit ſi défiguré, qu'il reſſembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reſte, que ces empriſonnemens ſoient peu

fréquens; il eſt rare qu'il ſe trouve un ſeul Miſſionnaire qui échappe aux horreurs de ces priſons, & j'en ai connu qui ont été empriſonnés deux fois en moins d'une année.

Mais quand on trouveroit le moyen de ſe dérober à la fureur des ennemis du nom Chrétien, on ne peut éviter les alarmes preſque continuelles que donnent les Néophytes. Les Indiens naturellement timides ſe perſuadent aiſément ce qu'ils craignent, & ſouvent au milieu d'une grande fête, comme feroit celle de Noël ou de Pâques, que les Chrétiens ſont aſſemblés en grand nombre, ils viennent la frayeur peinte ſur le viſage, avertir le Miſſionnaire de renvoyer au plutôt les Néophytes, que tout eſt perdu, que les ſoldats ſont déja en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; & ils ajoutent à ce qu'ils diſent, tant de circonſtances que leur imagination craintive leur ſuggere, qu'ils jettent le Miſſionnaire dans l'embarras ſur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout-à-fait ſe fier à ces rapports qui ſont ſouvent mal fondés; d'un autre côté la prudence ne lui permet pas d'expoſer cette multitude de fideles à la fureur des Idolâtres.

Il faut avoir été dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir intérieurement; je m'y suis trouvé plus d'une fois, & alors je me disois à moi-même : troublerai-je la piété & la ferveur de tant de Néophytes pour un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire? Mais aussi si ce danger est réel, quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des Barbares! En vérité, chaque moment alors est un vrai supplice.

Les fréquentes révolutions de l'Etat sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs *Palleacarens* ou Gouverneurs qui, quoique dépendans du Prince, sont tellement maîtres de leur Etat, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le Prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la Mission. A la premiere alarme, les habitans des bourgades prennent la fuite & se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement & sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au

fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du Prince à qui appartiennent les terres où eſt bâtie l'Egliſe d'Aour, firent une ſemblable irruption; il ſe livra un petit combat dans la cour qui eſt vis-à-vis l'Egliſe : le Miſſionnaire qui confeſſoit alors un Néophyte, entendoit de tous côtés ſiffler les balles de mouſquet; peu après il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à ſon Egliſe; elle fut néanmoins conſervée, le feu s'éteignit de lui-même auſſi-tôt que les ennemis eurent diſparu.

Outre ces petites guerres qui ſont très-fréquentes, le Roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *Palleacarens*; malheur à ceux qui ſe trouvent ſur ſa route, & qui n'ont pas le loiſir de fuir dans les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres Princes. On ne peut attribuer qu'à une protection ſinguliere de Dieu, la maniere dont le Pere Dabreu échappa à la fureur des ſoldats dans une pareille rencontre. Il étoit dans une peuplade qui fut tout-à-coup aſſiégée par l'armée de Maduré; dès la pointe du jour les ſoldats y entrerent pêle-mêle, & mirent tout à feu & à ſang. Le Pere étoit retiré dans ſa chambre avec ſes Catéchiſtes, où il ſe

diſpoſoit à la mort qu'il attendoit à chaque moment. Pluſieurs ſoldats y entrerent comme des furieux, & ayant enviſagé le Pere pendant quelque temps, ils ſe retirerent ſans lui dire le moindre mot; & ce qui eſt plus étonnant, ſans toucher aux pendans d'oreilles d'or des Catéchiſtes, ni au ſac où étoient renfermés les habits du Miſſionnaire. Lorſqu'ils furent ſortis, un des Catéchiſtes crut trouver ailleurs plus de ſûreté; il ſortit de la maiſon, mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un ſoldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres Catéchiſtes, & leur fit comprendre que Dieu protege viſiblement les Miſſionnaires, & ceux qui les accompagnent.

La déſolation eſt encore bien plus grande lorſque les troupes du Mogol ſe répandent dans cette partie de l'Inde: c'eſt un ſpectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de côté & d'autre ſans ſçavoir où ils vont; hommes, femmes, enfans, chevaux, beſtiaux, tout eſt confondu, tout fuit, tandis que les bourgades ſont en feu, & que le ſoldat ſaccage tout. Les maris ne reconnoiſſent plus leurs femmes, les peres & les meres

abandonnent leurs enfans, bien qu'ils les aiment à l'excès; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivieres, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je finissois la Messe à *Aour*, on donna l'alarme à la bourgade, & je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes Néophytes, je trouvai une pauvre femme qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfans qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, & nous nous retirâmes dans un bois épais qui étoit à demi-lieue de la peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une Caste particuliere d'Indiens qui fait profession publique de voler, & qui s'appelle pour cela la Caste des Voleurs. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs bourgades à part, qui sont gouvernés par différens Chefs. Dans les troubles de l'Etat, ils s'assemblent en différentes troupes, & ils pillent également ceux qui fuient, & les soldats qui ont déja fait quelque butin,

Il eſt vrai pourtant que ceux de cette Caſte, ont du reſpect pour les Miſſionnaires, je ne ſçai pas pour quelle raiſon. Ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, & ils nous laiſſent une entiere liberté d'y exercer nos fonctions; & même dans ces ſortes d'occaſions, pour peu qu'ils nous reconnoiſſent, ils s'abſtiennent de nous faire du mal. Deux de nos Miſſionnaires l'éprouverent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils ſe trouverent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, & tomberent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-ſeulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aiderent même à ſauver les ornemens de leur Egliſe; cependant dans les premieres ſaillies ils ne connoiſſent perſonne, & les Miſſionnaires ſont expoſés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces voleurs ſe font la guerre les uns aux autres, & alors il n'y a nulle ſûreté. La premiere année que j'entrai dans la Miſſion, je fus envoyé à *Counampati*; c'eſt une bourgade de ces voleurs, où il eſt facile de raſſembler les Chrétiens de *Tanjaour*. Le Capitaine m'aſſura de ſa protection; mais elle ne me fut gueres

utile. Un autre Capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit ſans ceſſe de nous ſurprendre, & de ne faire quartier à perſonne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornemens de l'Egliſe dans un ſac, afin d'être prêt à chaque inſtant à me ſauver dans le bois qui environne la bourgade. Un jour que je confeſſois des Chrétiens de *Tanjaour*, on donna l'alarme, & mon Catéchiſte plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le ſac où étoient les ornemens, & criant, ſauve qui peut, commença par courir le premier de toutes ſes forces. Il y avoit environ deux cens Chrétiens dans la cour de l'Egliſe. Je vis alors une eſpece de miracle cauſé par la frayeur. Tous diſparurent en un clin d'œil, ſans que je puſſe comprendre comment ils avoient pénétré ſitôt dans le bois, dont l'entrée étoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les ennemis paſſoient outre avec le butin qu'ils avoient fait la nuit précédente : les eſprits ſe calmerent, & les Chrétiens que j'avois vu diſparoître en un inſtant, furent plus de deux heures à ſe débarraſſer des épi-

nes, & ne ſortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avoient paſſé auparavant ſans y trouver le moindre obſtacle.

Outre ces voleurs qui ſont une caſte particuliere, il y en a d'autres qui ſont d'autant plus à craindre qu'ils ſont répandus dans cette partie de l'Inde, de ſorte qu'un Miſſionnaire que ſes fonctions engage dans des voyages preſque continuels, doit toujours avoir ſa vie entre les mains. Un ſeul trait vous fera juger des riſques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le Pere Emmanuel Rodriguez paſſoit par un village pour ſe rendre à une des Egliſes de ſa Miſſion ; un Officier qui l'apperçut jugea à ſa phyſionomie qu'il étoit étranger, & il s'imagina en même-temps que ce pouvoit être un Marchand de pierres précieuſes, & que les ſacs portés par ſes Catéchiſtes étoient remplis de curioſités de grand prix. Auſſi-tôt il dépêcha cinq ou ſix de ſes ſoldats, avec ordre de courir après l'étranger, & de le tuer auſſi bien que ceux de ſa ſuite. Le Chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, & lui ordonna de le ſuivre. Le Pere comprit qu'on en vouloit à ſa vie & à celle

de ſes Catéchiſtes : il ſe diſpoſa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'abſolution à ſes Catéchiſtes ſur les marques de douleur qu'ils lui donnerent de leurs péchés, car on lui refuſa la permiſſion de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arriverent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le Chef de la troupe annonça au Miſſionnaire qu'il falloit mourir. Le Pere demanda un peu de temps pour ſe recueillir, & il lui fut accordé. Lui & ſes Catéchiſtes ſe mirent auſſi-tôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares ; ils furent attendris de ce ſpectacle, & ils ne purent ſe réſoudre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné ; ils ſe contenterent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils viſitoient les ſacs des Catéchiſtes, on les entendit qu'ils diſoient entr'eux : c'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour ſi peu de choſe. Ce fut ainſi que, par une Providence particuliere de la bonté divine, ce Miſſionnaire échappa à la fureur des Barbares.

A ces dangers, j'en dois ajouter un autre qui eſt fort commun aux Indes. Il

s'y trouve quantité de gros serpens dont la morsure est mortelle, & enleve un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt peces différentes; les moins dangereux ont un venin qui cause la lepre, ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vrai qu'on a ici d'excellens remedes contre leur venin, mais ces remedes n'empêchent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne meurent, soit qu'on les applique trop tard, soit que le venin soit si présent, que tout remede devient inutile.

Les Missionnaires dont les maisons sont séparées de celles du village, sont encore plus exposés que les Indiens à la morsure des serpens. J'ai couru une infinité de fois ce risque, & la main bienfaisante de Dieu m'en a toujours préservé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de Chrétiens rassemblés dans mon Eglise, je passai une partie de la nuit à confesser les hommes, afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion & contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai, j'apperçus sur les ais où je devois me coucher, un de ces gros serpens tout noir; & j'en fus si effrayé, qu'en vou-

lant me retirer, je me bleſſai la tête contre la porte de ma cabane qui étoit fort baſſe. Quelques Catéchiſtes que j'appellai le tuerent. Si je n'avois pas eu de lumiere dans ma chambre, j'aurois été infailliblement mordu de ce ſerpent, & je n'aurois ſurvécu à ſa morſure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autre fois en me couchant, j'entendis un grand bruit ſur le toît de ma cabane qui étoit couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit étoit cauſé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien ſurpris le matin, lorſqu'ouvrant ma fenêtre, j'apperçus un de ces ſerpens dont le venin eſt ſi préſent, qui étoit ſuſpendu à mi-corps ſur l'endroit où j'avois repoſé pendant la nuit. Dans une autre occaſion, un Catéchiſte liſant un livre auprès de moi, un ſerpent tomba du toît ſur ſon livre, & ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre Miſſionnaires conféroient enſemble, aſſis ſous des arbres, un ſerpent ſe gliſſa dans la ſoutane de l'un d'eux, & monta juſqu'à une de ſes manches que nous portons ici fort larges à cauſe des grandes chaleurs; il ſortit enſuite auprès du poignet, &

on en donna avis au Missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le serpent se coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples semblables, où je n'ai pu être garanti de la morsure de ces animaux que par une protection singuliere de Dieu. Ce qui m'arriva à *Aour*, tient en quelque sorte du prodige. J'y ai bâti une assez belle Eglise en l'honneur de l'Immaculée Conception : la Statue de la Vierge que j'ai fait venir de Goa, y est représentée tenant sous les pieds le serpent infernal. Les Chrétiens viennent l'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël que l'Eglise étoit remplie de monde, un serpent se glissa entre les jambes des Néophytes, & pénétra jusqu'à une des deux croisées où étoient les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant fit un grand cri, & l'ayant pris avec les mains, le jetta sur les femmes qui étoient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le serpent se sauva, & gagna la porte de l'Eglise sans avoir mordu personne. Cela

parut d'autant plus ſurprenant, que dans le même-temps pluſieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces ſalles qui ſe trouvent ſur les chemins publics, ſept ou huit furent mordus d'un ſemblable ſerpent qui s'y étoit gliſſé. Il eſt aiſé de voir que Dieu protege, d'une maniere ſenſible, les Miſſionnaires: car quoique ces animaux ſoient ici très-communs, je n'ai pas oui dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jéſuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puiſque je vous fais le détail des peines qui ſont attachées à cette Miſſion, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, & pour vous aſſujettir à des coutumes extraordinairement génantes, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'obſerver. Il faut d'abord une grande conſtance pour dévorer dans un âge déja avancé, les difficultés qui ſe trouvent à commencer les élémens d'une langue, qui n'a nul rapport avec celles qu'on a appriſes en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail aſſidu & le ſecours d'une grammaire compoſée par nos premiers Miſſionnaires. Mais ce n'eſt pas tout de l'entendre, il faut ſçavoir encore la pro-

noncer : l'on est étonné qu'après avoir employé pendant une année entiere les jours & une partie des nuits à étudier la langue Indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont plus assez souples dans un certain âge, pour attraper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques Missionnaires, il arrive souvent que les Missionnaires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays auxquels nous sommes obligés de nous conformer ; mais il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes, qu'on est obligé de marcher sur des socques, lesquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable, & l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs Missionnaires qui avoient l'entredeux des doigts écorché, & la plaie qui devenoit considé-

rable, duroit quatre à cinq mois; pour moi j'ai porté une ſemblable plaie ſix mois entiers. C'eſt ce qui faiſoit dire à un de nos Miſſionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle ſoit, lui coûtoit beaucoup moins, & qu'il apprenoit bien plus aiſément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous? Il vous en coûtera même pour apprendre à vous aſſeoir à la maniere des Indiens? Leur coutume eſt de s'aſſeoir à terre les jambes croiſées. Cette poſture eſt très-génante quand on n'y eſt pas accoutumé. S'il ne s'agiſſoit que d'y être un quart d'heure ſeulement, ce ſeroit peu de choſe; mais il faut y demeurer des quatre heures de ſuite & quelquefois davantage, ſans qu'il ſoit permis de changer de ſituation. Les Indiens ſeroient ſcandaliſés pour peu qu'on étendît la jambe, ou que, par quelque mouvement, on témoignât la gêne où l'on ſe trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, & l'on trouve que de toutes les poſtures celle-là eſt la plus naturelle.

Enfin la plus triſte épreuve de cette Miſſion eſt celle des maladies & de l'abandon général où l'on ſe trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout ſecours humain, dans une pau-

vre cabane, couché ſur deux ou trois ais, environné ſeulement de trois ou quatre Indiens, à-peu-près comme étoit Saint François-Xavier lorſqu'il mourut dans l'iſle de Sancian. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait d'habiles Médecins aux Indes; mais ils demeurent dans les grandes Villes, d'où ils ne ſortent jamais, de crainte de perdre leurs pratiques; & d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeller à notre ſecours: ces gens-là entêtés de leur ſcience, & encore plus de leurs ſuperſtitions, ne donnent point de remedes qu'ils n'y faſſent entrer quelque choſe de ſuperſtitieux. Les Médecins des villages ſont plus dociles; mais ils ſont ſi ignorans, qu'on riſque plus à les conſulter qu'à ſe paſſer d'eux.

De plus, comme on eſt obligé de s'aſſujettir à la façon de vivre des Indiens, lorſqu'on eſt en ſanté; on doit auſſi, lorſqu'on eſt malade, ſe ſervir de leurs remedes. Or, le grand remede de la médecine Indienne, c'eſt l'abſtinence générale de toutes choſes, même de l'eau. Cette diette outrée eſt ſouvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oſeroit témoigner ſa peine,

de peur de mal édifier les Indiens, qui seroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même, que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà, mon très-cher Pere, à-peu-près ce que vous aurez à souffrir dans la Mission de Maduré; & pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'Apôtre saint Paul fait le détail dans sa seconde épître aux Corinthiens.

In itineribus sæpe. Dangers dans les voyages. Par-tout, vous courez risque d'être arrêté : vous y souffrez les incommodités des saisons; vous y marchez, tantôt sur des sables brûlans, tantôt dans les boues mêlées d'épines, qui vous ensanglantent les pieds. Au temps des pluies, vous êtes trempé depuis le matin jusqu'au soir, & vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivieres que vous êtes obligé de traverser sur une perche, sur des fagots, en embrassant un vase de terre,

toujours exposé à être submergé, & à périr dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes : il y en a qui en font une profession publique, & qui mettent leur gloire à surprendre les voyageurs, à les charger de coups, & souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'est proprement au Maduré qu'on trouve ces diverses castes qui ont leurs maximes & leurs loix particulieres. La loi Chrétienne qui combat ces usages, ne manque pas d'y être contredite, & ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitemens.

Periculis in Gentibus. Dangers du côté des Gentils. On ne peut ignorer que les Idolâtres sont les ennemis nés du Christianisme. Ils regardent avec raison les Missionnaires, comme des gens qui veulent détruire la Religion du pays. Les plus indignes artifices, les plus noires calomnies sont employées par les Prêtres des Idoles pour irriter les peuples, & pour les soulever contre les prédicateurs de l'évangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les Villes. On n'y peut pas faire un long

féjour, parce qu'on y eſt bien plus expoſé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la Foi, qui y ſont en grand nombre. On n'y va guere que durant la nuit, encore y eſt-on dans une crainte perpétuelle d'être découvert.

Periculis in ſolitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on eſt ſouvent obligé de le faire pour éviter les perſécutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin par-tout, on y eſt expoſé à la morſure des ſerpens & d'une infinité d'autres inſectes venimeux, qui peuvent chaque jour vous cauſer la mort, ou du moins des douleurs très-cuiſantes : ſans parler des tigres & d'autres bêtes féroces qui ont pénétré ſouvent juſques dans les cabanes des Miſſionnaires.

Periculis in mari. Dangers ſur la mer. Six ou ſept mille lieues qu'on fait ſur l'océan pour ſe rendre aux Indes, ne laiſſent point douter de ce danger.

Periculis in falſis fratribus. Dangers de la part des faux freres. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le ſacré college des Apôtres, on peut bien penſer qu'il y en a pareillement au Maduré. Des Catéchiſtes ont quelquefois excité de

grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les Missionnaires, qui se sont portés aux plus étranges extrêmités: témoin celui qui, dans l'obscurité de la nuit, brisoit les Idoles, les traînoit par les rues, & après les avoir jettées dans l'étang le plus proche, alloit le lendemain accuser les Missionnaires & les Chrétiens d'avoir causé ce désordre.

In labore & ærumnâ. Les travaux sont continuels, & il n'y a point de jour qui ne porte avec soi quelque peine particuliere.

In vigiliis multis. Dans les veilles: Combien de fois faut-il passer la plus grande partie de la nuit à confesser les Néophytes, ou à aller porter les sacremens aux malades?

In fame & siti, in jejuniis multis. Vous sçavez quelle est la vie d'un Missionnaire de Maduré: un peu de ris, quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse; & avec des mets si peu solides un jeûne presque continuel.

In frigore & nuditate. On ne sent point, à la vérité, du froid aux Indes comme en Europe: mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits

ſont très-froides, & il tombe alors une eſpece de roſée fort dangereuſe, & qui cauſe de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinſecus ſunt, inſtantia & ſollicitudo omnium eccleſiarum. Outre cela, dit ſaint Paul, la peine qu'il y a à cultiver les égliſes, & la part qu'on prend à ce qui arrive aux Néophytes, l'attachement que nous avons pour eux, fait que leurs peines & leurs afflictions deviennent les nôtres : nous ſouffrons avec eux : nous ſommes affligés, perſécutés avec eux. Enfin, nous les regardons comme nos enfans que nous avons engendrés en Jeſus-Chriſt, & il ſeroit bien difficile de ne pas entrer dans les ſentimens que la charité Chrétienne & le zèle de leur ſalut peuvent nous inſpirer.

Mais, il faut l'avouer, ces peines, quelque grandes qu'elles paroiſſent, s'évanouiſſent, lorſqu'on éprouve la conſolation qu'il y a d'arracher au démon une infinité d'ames rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt. Rien n'égale la joie intérieure qu'on reſſent alors. Un avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorſqu'il eſt ſûr d'y trouver un riche tréſor : nos travaux qui ſont ſuivis d'un grand nombre de converſions,

versions, nous coûtent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait espérer une abondante moisson, & c'est ce qui soutient un Missionnaire dans ses fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre, quand il voit, d'un côté, les heureuses dispositions des Gentils pour le Christianisme, & de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui se sont une fois convertis.

Il y a de deux sortes d'Indiens Idolâtres: les uns, entêtés à l'excès de leurs superstitions, & d'autres qui sont assez indifférens à l'égard des fausses Divinités qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile, & ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus fervens Chrétiens sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs Idoles : quand ils ont une fois conçu quel est le crime de l'Idolâtrie, ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes; & cherchant à réparer le scandale de leurs désordres passés, ils sont à l'épreuve du respect humain & des persécutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de castes où les In-

diens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, eſt d'une douceur & d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs : quand on les a une fois convaincus de la vérité de la Religion, & qu'ils l'ont embraſſée, ils deviennent de parfaits Chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens ;* preſque tous les Indiens de cette caſte ſe ſont convertis à la Foi, & vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant, les Indiens, à la réſerve des *Parias*, abhorrent l'yvrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puiſſe enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés prédicateurs : & c'eſt en partie ce qui leur inſpire un ſi grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice ſi groſſier, ſont à couvert de bien des déſordres qui en ſont la ſuite ordinaire.

Les Indiens n'ont nul penchant au jeu : ils jouent rarement, & jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent ſur jeu. Ils n'ont qu'une eſpece de damiers, où ils tâchent de montrer leur habileté, & c'eſt-là uniquement ce qui les pique, & ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement & l'homicide : il eſt rare qu'ils en viennent juſqu'à ſe battre. Cependant je crois que cette modération eſt plutôt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur diſpoſition à la vertu : j'en juge ainſi, parce que quand ils ſont en colere, les paroles les plus infames & les plus injurieuſes ne leur coûtent rien ; à les voir ſe quéreller les uns les autres, on diroit qu'ils ſont ſur le point de s'égorger : néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures & à des menaces.

Ils ſont naturellement charitables, & aiment à aſſiſter les indigens. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'eſt qu'ils ont peu ; mais à proportion, ils ſont plus libéraux qu'on ne l'eſt en Europe. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumônes, il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amaſſent du bien, ils le dépenſent à l'avantage du public, à faire creuſer des étangs ſur les chemins, à y bâtir des ſalles, & à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les loix particulieres des caſtes ſont un des plus grands obſtacles à la pro-

pagation de la Foi. Cependant il est vrai de dire que quand la Foi a fait des progrès dans une caste, & que plusieurs y font profession du Christianisme, la conversion des autres de la même caste devient très-aisée. La caste des *Parias*, par exemple, & celle des *Ambalagarrens* seront un jour toutes Chrétiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces castes ont déja embrassé la Foi.

Un autre avantage qui est particulier à la Mission de Maduré, c'est que les terres du Royaume appartiennent à différens Princes, qui sont d'ordinaire opposés les uns aux autres, & qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un asyle. De-là vient qu'il ne peut y avoir de persécutions générales, & que les Missionnaires sont toujours en état de consoler & de conduire leurs Néophytes persécutés. Ceux-ci trouvent des Eglises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, & ils peuvent y aller en sûreté.

Enfin, la polygamie, qui est ailleurs un si grand obstacle à la conversion des Idolâtres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens; il n'y a que les grands Seigneurs qui entretiennent plusieurs

femmes ; le grand nombre eſt de ceux qui n'en ont qu'une.

Telles ſont les favorables diſpoſitions qu'on trouve dans les Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un Miſſionnaire retire de ſes travaux.

Un des plus grands, c'eſt la multitude des enfans qu'on régénere dans les eaux du baptême. Il n'y a gueres d'années qu'un Miſſionnaire ne baptiſe, ou par lui-même ou par le moyen des Catéchiſtes, trois à quatre mille enfans de Chrétiens. De ce nombre, il y en a bien la moitié qui meurent avant l'uſage de raiſon : ainſi ce ſont autant de ſaints qu'on eſt ſûr d'avoir placés dans le Ciel ; quand il n'y auroit que ce ſeul bien à faire, un Miſſionnaire ne ſeroit-il pas dédommagé de ſes peines & de ſes travaux ?

Pour ce qui eſt des enfans des Gentils, on en baptiſe un très-grand nombre de ceux qu'on voit être ſur le point de mourir. Les Chrétiens ſont répandus dans tous les Royaumes de l'Inde méridionale, & il n'y en a pas un qui ne ſoit inſtruit de la maniere dont on doit conférer le ſaint baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les Egliſes où réſident

les Miſſionnaires, ainſi que dans les autres Egliles dont le Miſſionnaire eſt abſent, & où un Catéchiſte a ſoin d'aſſembler les Néophytes

Les femmes Chrétiennes ſur-tout ont plus d'occaſions de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il ſoit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles auſſi qui puiſſent baptiſer les enfans qui meurent peu après leur naiſſance. Je connois une bonne Chrétienne, qui ſe diſtingue dans ces fonctions de zèle : elle s'eſt rendue habile dans la connoiſſance des remedes qui ſont propres aux enfans malades ; ſa réputation eſt ſi bien établie, qu'on lui porte preſque tous ceux de la ville de *Trichirapali.* On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, & quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans dans la cour de ſa maiſon : elle ne manque pas de baptiſer ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; & la connoiſſance qu'elle a du pouls, & des ſymptômes d'une mort prochaine, eſt ſi ſûre, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptiſés, il n'y en a que deux qui ayent échappés à la mort.

Si nous venons aux adultes Gentils

qui embrassent la loi Chrétienne, le nombre en est très-considérable. Il n'y a gueres d'années qu'on n'en baptise cinq mille, quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul Royaume de *Marava*. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans la Mission de Carnate, qui est encore naissante. Mais à juger de ses commencemens par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu, les conversions y seront un jour plus nombreuses qu'elles ne le sont maintenant dans la Mission de Maduré.

Ce qui console encore un Missionnaire, & ce qui le soutient dans ses travaux, est la vie innocente que menent ces nouveaux fideles, & l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plûpart n'ont que des fautes légeres à apporter au tribunal de la pénitence, & on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite, sans sçavoir sur quoi appuyer l'absolution. Un Missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux Néophytes, & la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses

instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte, & un Chrétien qui se livre au péché leur paroît un monstre. Je vous rapporterai sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien, extrêmement attaché au culte des faux Dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur; & s'étant fait instruire des mysteres de notre sainte Religion, il demanda avec instance le baptême, nonobstant les liens qui le retenoient dans l'infidélité. Sa conversion fut si parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son baptême, je le fis venir pour le disposer à faire sa premiere confession. Il parut étrangement surpris lorsque je lui expliquai la maniere dont il devoit se confesser. « Quand, dans les instructions » que j'ai reçues, me dit-il, on m'a » parlé de la confession de mes péchés, » j'ai compris qu'il s'agissoit de ceux que » j'avois commis avant le baptême, afin » d'en concevoir plus d'horreur; mais » vous me dites maintenant qu'il faut » déclarer encore ceux qu'on a commis » après le baptême : Hé ! quoi, mon » Pere, est-il donc possible qu'un homme » régénéré dans ces eaux salutaires,

» soit capable de violer la loi de Dieu,
» Est-il possible qu'après avoir reçu une
» si grande grace, il soit assez malheu-
» reux que de la perdre, & assez ingrat
» pour offenser celui de qui il l'a
» reçue ? »

Voilà qu'elle est la noble idée que nos Néophytes se forment de la Religion chrétienne. Rien ce me semble n'est plus capable de confondre tant de Chrétiens d'Europe qui, ayant succé avec le lait les maximes de la loi de Dieu, l'observent néanmoins si mal; tandis que des peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumieres de l'Evangile, qu'ils en sont de fideles observateurs, & conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence qu'ils ont reçue au baptême.

La fidélité de ces nouveaux Chrétiens à pratiquer dans leurs bourgades les exercices de piété qui se pratiquent dans les principales Eglises de la Mission, ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices, qui se font chaque jour dans le lieu où réside le Missionnaire. Outre que ce détail seroit trop long, les différens Recueils de nos

Lettres vous en inſtruiſent ſuffiſamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les Dimanches & les Fêtes ; la plûpart des Néophytes paſſent preſque toute la journée en prieres dans l'Egliſe. Outre la prédication du Miſſionnaire, qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore avec une docilité ſurprenante, aux queſtions que les Catéchiſtes leur font ſur les principaux articles de la foi. Ces articles ſont renfermés dans un Catéchiſme, que tous doivent ſçavoir par cœur, & c'eſt pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter ſi ſouvent. Au ſortir de l'Egliſe, ceux qui ſont en procès, choiſiſſent quatre ou cinq des principaux Chrétiens & un des Catéchiſtes pour juger leurs différens, & ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des Chrétiens eſt grand ces jours-là : pluſieurs viennent de fort loin pour aſſiſter à la célébration de nos ſaints myſteres. J'ai vu un vieillard âgé de plus de ſoixante ans, qui n'y manquoit jamais. Il n'étoit arrêté ni par les plus ardentes chaleurs, ni par les pluies exceſſives, quoique ſa bourgade fût éloignée d'environ cinq lieues de l'Egliſe.

Dans les autres Egliſes où le Miſſionnaire ne peut pas ſe trouver, on y fait les mêmes prieres & les mêmes inſtructions. C'eſt un Catéchiſte, où, à ſon défaut, le plus ancien des Néophytes qui préſide à ces ſortes d'aſſemblées ; & lorſque le Miſſionnaire parcourt ces Egliſes, il a la conſolation de voir que ſon abſence n a rien diminué de la ferveur des Fideles.

Mais c'eſt principalement lorſque nous célébrons nos fêtes ſolemnelles, que la piété de ces ferve-s Néophytes éclate davantage : quelque éloignés qu'ils ſoient de l'Egliſe où ſe trouve le Miſſionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maiſons à leurs voiſins, & ſe mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne ſe retirent jamais qu'ils ne ſoient au bout des petites proviſions qu'ils ont apportées, & il y en a qui y demeurent huit jours entiers, & quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la libéralité des riches une reſſource à leurs beſoins ; & il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

Outre les baptêmes qui ſe font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un ſolemnel. Je baptiſois d'ordinaire

à *Aour* deux cens cinquante ou trois cens Catéchumenes. Dans le Marava, le nombre a monté jusqu'à cinq cens, & quelquefois davantage; j'y passois toute une journée, & une bonne partie de la nuit, pendant laquelle on allumoit grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt, dans ces heureux momens, les fatigues attachées à nos fonctions, & qu'on ressent de plaisir quand on se voit obligé de se faire soutenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions & les autres cérémonies! Qu'il est doux, encore une fois, mon cher Pere, de succomber sous ce travail, & de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer! Quand je n'aurois passé qu'une de ces fêtes dans la Mission, je me croirois trop bien récompensé des peines que j'y ai souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagés de nos travaux, lorsque nous sommes témoins de la vertu & de la ferveur de nos Néophytes. Quand on leur a découvert les folies du Paganisme, & qu'on leur a expliqué les vérités chrétiennes, ils se laissent aisément persuader, & ils deviennent inébranlables dans la foi. Il arrive rarement qu'ils ayent des

doutes; & quand les Confeſſeurs les interrogent ſur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'eſt trouvé de ces bons Néophytes qui ſe ſcandaliſoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la Religion Chrétienne, ne pouvoit pas former le moindre doute ſur les vérités qu'elle propoſe. S'il arrive, dans les temps de perſécution, que quelques-uns d'eux paroiſſent chanceller dans la foi, c'eſt l'unique effet de la crainte qu'ils ont des ſupplices, & leur infidélité n'eſt qu'extérieure, quoiqu'elle n'en ſoit pas moins criminelle.

C'eſt à cette foi vive que j'attribue une eſpece de miracle toujours ſubſiſtant, dans la facilité avec laquelle les Chrétiens chaſſent les démons. Une infinité d'Idolâtres ſont tourmentés du malin eſprit, & ils n'en ſont délivrés que quand ils ont imploré l'aſſiſtance des Chrétiens. C'eſt ce qu'on éprouve ſans ceſſe dans le Royaume de *Marava:* on voit preſque toujours à *Aour* quelques Catéchumenes, qui ne ſont portés à ſe faire inſtruire des myſteres de la foi, que dans l'eſpérance de ſe ſouſtraire au pouvoir des démons qui les tourmentent.

Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'eſt plus réel que cet empire du démon ſur les Idolâtres.

On ne peut pas ſoupçonner les Indiens d'uſer en cela de ſupercherie, comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obſédés. Les Européens qui ont recours à ce ſtratagême, y ſont portés par quelque intérêt ſecret, ou par quelque motif humain. Ici les Gentils n'ont rien à gagner; ils ont, au contraire, tout à perdre. Il faut que leurs maux ſoient bien preſſans pour en venir chercher le remede à l'Egliſe : ils ſe rendent dès-lors infiniment odieux & mépriſables à leurs amis & à leurs parens ; ils s'expoſent à être chaſſés de leurs caſtes, à être privés de leurs biens, & à être cruellement perſécutés par les Intendans des Provinces. Dira-t-on que le ſeul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon ? Mais peut-on croire que ce ſoit par la force de l'imagination, que les uns ſe voient tranſportés en un inſtant d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné, ou dans des ſentiers inconnus : que d'autres ſe couchent

le soir pleins de santé, & se levent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, & qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit ? Imaginera-t-on encore, que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particuliere aux Indiens & inconnue en Europe ? Mais ne seroit-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladies en se mettant simplement au rang des Catéchumenes, que d'être délivré du démon ? Il n'est donc pas possible de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir sur les Gentils, & que ce pouvoir cesse aussi-tôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'Idolâtrie, & pour embrasser le Christianisme.

J'ai vu des Missionnaires arriver aux Indes, fort prévenus contre ces obsessions ; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, & ils étoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le Vénérable Pere de Britto, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi, & qui certainement n'avoit pas l'esprit foible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, c'est de lui avoir fait comme

toucher au doigt la vérité de la Religion Chrétienne dans plusieurs occasions où les démons avoient été chassés du corps des Indiens, au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux Missionnaires, que le démon est le meilleur Catéchiste de la Mission, parce qu'il force, pour ainsi dire, plusieurs Idolâtres de se convertir, forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la Mission de Maduré, qu'un grand nombre d'Idolâtres tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés en écoutant les Instructions qui les disposent au baptême. Le démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux Temples des faux Dieux, où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée, on la

transporta chez un *Gourou* (1), célebre parmi les Gentils. Lorsque le *Gourou* étoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement; & ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion, & dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le *Gourou* en demeura-là, & fit au plutôt retirer cette femme. Les Idolâtres ne sçachant plus à qui avoir recours, prirent la résolution de la mener au *Gourou* des Chrétiens. Ils la transporterent donc à *Couttour*. A peine fut-elle présentée au Missionnaire, que le démon la tourmenta violemment: mais quand on eut commencé à lui parler de la Passion de Notre-Seigneur, les douleurs cesserent à l'instant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mysteres.

Souvent le démon apparoît aux Catéchumenes sous une forme hideuse, & leur fait de sanglans reproches de ce qu'ils abandonnent les Dieux adorés dans le pays. J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin

(1) Pere spirituel.

qui le conduisoit à l'Eglise, dans un autre, où il vit le démon tenant en main un nerf de bœuf, dont il menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la résolution où il étoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la Religion, le signe de la croix, par exemple, l'eau-benite, le chapelet, les médailles de la Sainte-Vierge & des Saints, ont la vertu de chasser entiérement le démon, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le démon s'étoit saisi, étoit presque continuellement meurtri de coups; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habitans de la bourgade, & qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les Gentils de cette bourgade me députerent un exprès à *Aour*, pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le Catéchisme, ne fut pas plutôt informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon Eglise. Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son chapelet

au col, & le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon Eglise, au grand étonnement des Gentils qui le suivoient de loin.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre sainte Religion. Ce qui est arrivé au Pere Bernard de Sà, mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la Chrétienté d'*Ariapatti*, qui est de la dépendance de Maduré. Les Gentils lui amenerent un Indien que le démon tourmentoit d'une maniere cruelle. Le Pere l'interrogea en présence d'un grand nombre d'Idolâtres, & ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord où étoient les Dieux qu'adoroient les Indiens? La réponse fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils souffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent poursuit le Pere, ceux qui adorent ces fausses Divinités? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux Dieux qu'ils ont adorés. Enfin le Pere lui demanda quelle étoit la véritable Religion; & le démon répondit par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enseignée

par le Miſſionnaire, & que c'étoit la ſeule qui conduiſoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puiſſance que les Chrétiens ont ſur le démon, ne ſoit en partie la récompenſe de leur foi. Ils croyent avec ſimplicité, & Dieu ne manque pas de ſe communiquer aux ſimples, tandis qu'il rejette ces eſprits ſuperbes, qui voudroient ſoumettre la foi à leur foible raiſon.

De cette foi humble & ſoumiſe naît dans le cœur des Néophytes une entiere confiance en Dieu. C'eſt ſur-tout dans leurs maladies & au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette eſpérance vive qu'ils ont en la miſéricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec toute la ſincérité poſſible, de cette multitude prodigieuſe d'Indiens que j'ai confeſſés à la mort, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui ne l'acceptât volontiers dans l'eſpérance d'aller au Ciel. On n'eſt pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil & le commencement d'une vie bienheureuſe. Leur conformité à la volonté de Dieu eſt égale dans les autres afflictions qui leur ſurviennent. Ils ſe diſent continuellement

les uns aux autres : nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passageres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du saint homme Job profondément gravée dans l'ame : Dieu nous l'avoit donné, Dieu nous l'a ôté ; son saint nom soit béni.

A quoi les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs enfans. Ils les chérissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez ; &, s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les Chrétiens de les voir dans le Ciel, calme entiérement leur douleur. C'est ce que disoit un jour une bonne Néophyte, qu'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son fils : « Que les Idolâtres, disoit-elle, » pleurent leurs enfans, ils ont raison ; » ils ne peuvent les voir que malheureux » dans l'autre monde : mais pour moi, » j'espere voir le mien dans le sein de » la gloire, où il sera éternellement » heureux. Aurois-je raison de m'attrister de son bonheur ?

J'aurois plusieurs exemple semblables à vous rapporter, mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Un

ſeul vous fera juger des autres. Dans un temps de ſéchereſſe qui menaçoit le pays d'une diſette générale, un bon Chrétien vint ſe confeſſer, & au ſortir du tribunal, il me tient ce diſcours : » Tout le monde, mon Pere, craint » la famine cette année : je n'ai pour » tout bien que cinq fanons, me voilà » hors d'état de faire ſubſiſter ma fa- » mille : mais je me repoſe entiérement » ſur les ſoins parternels de mon Dieu : » il a promis qu'il n'abandonneroit ja- » mais ceux qui mettent en lui leur » confiance. Je vous ai oui dire dans » un entretien que Dieu multiplioit » au centuple ce qu'on donnoit aux » pauvres pour l'amour de lui : je vous » apporte mon bien, diſtribuez-le aux » pauvres, afin que Dieu prenne ſoin de » mes enfans » : & mettant à mes pieds ces cinq fanons, il alla ſe cacher dans la foule, ſans que j'aie jamais pu le démêler. Je ne ſçai ſi cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raiſonnemens pour inſpirer l'amour de Dieu à nos Néophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Etre Souverain, ils entrent comme naturel-

lement dans deux ſentimens; le premier d'indignation contre eux-mêmes d'avoir donné de l'encens au Démon, ou à des hommes que leurs vies rendent abominables; & l'autre d'amour envers un Dieu ſi parfait & ſi bienfaiſant. J'ai vu un de ces nouveaux Chrétiens, qui ne pouvant ſe conſoler de ce qu'étant païen il avoit porté une Idole infâme ſur ſa poitrine, prit en ſecret un raſoir, & ſe déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne lui reſtât aucune partie de ſon corps qui eût touché l'Idole. J'en ai vu pluſieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. » Hé quoi, mon Pere, » me répondoient-ils, un homme qui a » adoré les Idoles, peut il en trop faire » pour réparer le malheur qu'il a eu d'ai- » mer ſi tard un Dieu qui l'a tant aimé? Ceux qui ſont nés de parens Chrétiens & qui ont été baptiſés dès leur enfance, ont toujours preſent à l'eſprit la grace ſinguliere que Dieu leur a fait de les diſtinguer du commun de leurs Concitoyens, en ne permettant pas qu'ils ayent été livrés aux folles ſuperſtitions du Paganiſme.

De-là vient cette tendre piété avec laquelle ils célebrent les myſteres de

la vie de nótre Seigneur. Ils ſont ſur-tout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ſes ſouffrances & de ſa mort. L'Egliſe retentit alors de ſanglots & de ſoupirs. Ils ne manquent pas tous les ſoirs, après l'examen de conſcience, de réciter une Oraiſon affectueuſe qui comprend un abrége de la paſſion ; & ils ne la récitent gueres ſans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu eſt véritablement dans un cœur, il produit néceſſairement l'amour du prochain. Auſſi n'y a-t il rien de comparable à l'union & à la charité qui regne entre nos Néophytes, nonobſtant les uſages du pays qui ſont très contraires à cette union ; car chacun eſt obligé, ſous des peines très-grieves, de ſuivre les loix particulieres de ſa Caſte, & une de ces loix eſt d'interdire à ceux qui ſont d'une Caſte ſupérieure, toute communication avec ceux des Caſtes inférieures. Cependant la Religion a ſçu réformer ces ſortes de loix, les Chrétiens y ont peu d'égard, ils ſe regardent tous comme enfans d'un même pere, & deſtinés à poſſéder le même héritage, & dans toutes les occaſions ils ſe donnent les marques du plus tendre attachement.

Leur

Leur coutume eſt, quand ils ſe rencontrent, de ſe ſaluer les uns les autres en ſe diſant ces paroles : *Louange ſoit à Dieu*; c'eſt la marque à laquelle ils ſe reconnoiſſent. Quand un Chrétien fait quelque voyage, & qu'il paſſe dans une bourgade où il y a des fideles, chacun d'eux ſe diſpute le plaiſir de le loger & de le régaler : il peut entrer dans chaque maiſon comme dans la ſienne propre. Un Néophyte m'a raconté qu'étant environ à 40 lieues de *Trichirapali*, il tomba malade dans un village où il ne connoiſſoit perſonne. Il ſçut qu'il y avoit une famille Chrétienne; lui fit ſçavoir l'état où il étoit. Auſſitôt ces bons Chrétiens vinrent le chercher, ils le tranſporterent dans leur maiſon, ils le traiterent avec des aſſiduités & des ſoins, qu'il n'auroit pas trouvé dans ſa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnerent de quoi continuer ſon voyage, & ils l'accompagnerent aſſez loin hors de leur bourgade. J'ai vu de pauvres veuves qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, & qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux Chrétiens qui ſe trouvoient dans l'indigence.

Leur charité eſt bien plus vive quand

il s'agit de fecourir leurs Concitoyens dans leurs befoins fpirituels. Ils ont un zele admirable pour la converfion des Idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur coûte. Dans le temps d'une difette générale, qui dura deux années entieres, nos Chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens prêts à expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du ris, & ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendreffe, qu'ils en gagnerent beaucoup à Jefus-Chrift. Une veuve baptifa elle feule 25 adultes, & près de trois cens petits enfans.

C'eft ce même zele qui les porte à s'affifter mutuellement dans leurs maladies & à fe difpofer les uns les autres à une fainte mort. Ils fe font un plaifir d'enfeigner le Catéchifme & les prieres aux Gentils qui veulent embraffer la foi, & de procurer des aumônes aux Chrétiens, qui, étant éloignés de l'Eglife, n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque Néophyte vient à mourir qui n'ait pas de parens Chrétiens, ils prennent la place des parens, & affiftent en grand nombre à fes funérailles. Enfin l'amour que fe portent nos Néophytes, excite l'admiration même des Gentils, qui difent en parlant

d'eux, ce que les Idolâtres disoient des premiers fideles : « Voyez comme ils » s'entr'aiment les uns les autres, ils » ne font tous qu'un cœur & qu'une » ame ».

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jesus-Christ qu'on n'en ait pour sa sainte mere. C'est pourquoi les Missionnaires ont soin d'inspirer aux Néophytes une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement Chrétiennes. Il n'y a point de Néophyte qui ne se fasse une loi de réciter tous les jours le chapelet en son honneur; & quoiqu'on leur ait dit souvent qu'il n'y a point de péché à y manquer, sur-tout quand on en est détourné par quelque occupation pressante, si quelqu'un d'eux y manque une seule fois, il s'en accuse au tribunal de la Pénitence. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les samedis & la veille des fêtes, & alors ils ne mangent ni poissons, ni œufs, & ils se contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort une femme âgée de

90 ans, qui, depuis son baptême qu'elle avoit reçu à l'âge de 20 ans, n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là, non obstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations pénibles. Ces fêtes se célebrent avec beaucoup de pompes, & il y a un grand concours de peuple sur-tout à *Aour*, où l'Eglise, qui est la plus belle de la Mission, lui est dédiée. Dans cette Eglise est une lampe qui brûle nuit & jour en son honneur. Ces bons Néophytes viennent des extrêmités de la Mission pour prendre de l'huile de cette lampe, & ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, & par d'autres événemens qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singuliere de la Mere de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des suites très-funestes à la Religion. Un Catéchiste fut député vers le Prince pour implorer sa protection. La négociation étoit délicate & dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la sainte Vierge, & la conjura d'assister cette Chrétienté persécutée, & de fléchir le cœur du Prince vers lequel il étoit envoyé. Il crut entendre une voix

intérieure qui lui promettoit un ſuccès favorable. Il part avec confiance il arrive à la porte du palais & demande audience. Comme le Prince ſommeilloit, on lui dit d'attendre l'heure de ſon réveil. Le Catéchiſte ſe mit de nouveau en priere, & demanda avec inſtance à la ſainte Vierge qu'elle daignât conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart d'heure, que l'Officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandât audience. Le Catéchiſte ſe préſenta, & fut introduit ſur le champ. Le Prince s'approchant d'un air gai « Bon courage, lui dit-il ; ce que vous demandez s'exécutera. Une grande Reine vient de m'apparoître en ſonge, & m'a ordonné de vous être favorable. » Le Catéchiſte propoſa l'affaire dont il étoit chargé, il obtint auſſi-tôt ce qu'il voulut, & la paix fut rendue aux Chrétiens.

Nos Néophytes ont pareillement une dévotion tendre & affectueuſe envers les Saints, dont ils implorent l'interceſſion dans leurs beſoins. Ceux qu'ils invoquent le plus ſouvent, ſont leur Ange-Gardien, leur Patron, ſaint Joſeph, ſaint Jean-Baptiſte, ſaint Michel, pro-

tecteur de notre Miſſion, ſaint Pierre & ſaint Paul, ſaint Thomas l'Apôtre de ces contrées-là, ſaint Ignace & ſaint François-Xavier. C'eſt ſur-tout lorſqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils ſe recommandent particuliérement à leur Ange-Gardien. « Avant » que de me mettre en chemin, me » diſoit un fervent Néophyte, j'y mets » mon Ange-Gardien, & je le ſuis en » eſprit, comme le jeune Tobie ſuivoit » l'Ange Raphael ». Il n'y a gueres d'années que ces bons Chrétiens ne reſſentent les effets d'une protection particuliere des Saints, auxquels ils ſont le plus dévoués, ſur-tout de ſaint François-Xavier, qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de ſon zele. Je finirai cette lettre par deux traits ſinguliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'eſprit.

On accuſa un *Parias* Chrétien d'avoir tué une vache, & cela, diſoit-on, à deſſein d'inſulter les Gentils, qui reſpectent ces ſortes d'animaux; ſon procès fut bientôt fait, & il fut condamné à mort. Les ſoldats l'attacherent avec des cordes à un arbre, les mains liées derriere le dos. Cependant l'exécution fut différée

au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les ſoldats paſſerent la nuit auprès de leur priſonnier, & s'endormirent. Ce bon Néophyte paſſa ce temps-là en priere, & ſe ſouvenant que ſon Patron, ſaint François-Xavier, avoit été guéri miraculeuſement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, & que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'Apôtre des Indes, & il le pria de lui obtenir la même grace. Sa priere fut exaucée ; les cordes ſe briſerent avec un tel bruit que les ſoldats ſe réveillerent. Le Néophyte pria de nouveau ſon ſaint Patron de rendormir ſes gardes ; ce qui arriva au même inſtant. Alors profitant de l'occaſion, il s'échappa doucement, & s'en alla trouver le Miſſionnaire, auquel il raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer, en lui montrant les marques des cordes encore empreintes ſur ſa chair.

Le ſecond trait n'eſt pas moins ſurprenant. Une femme idolâtre du Royaume de *Tanjaour*, s'étant convertie avec ſa famille, eut une dévotion particuliere à ſaint François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiſer, elle voulut qu'il portât

le nom du ſaint Apôtre, dans l'eſpérance qu'il lui conſerveroit la vie, & le maintiendroit dans l'innocence. Un an après ſon baptême, cet enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfans de ſon âge. Le tonnerre tomba ſur eux & les tua tous trois. On vint auſſi-tôt en donner avis à leurs parens, & les meres déſolées coururent chercher leurs enfans. Il y en avoit deux qui étoient idolâtres, & qui ne voyant point de remede à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle, qui étoit Chrétienne, prit le corps de ſon petit Xavier qui étoit ſans mouvement & ſans vie, & elle le porta à l'Egliſe. Là, s'adreſſant au ſaint Apôtre. « Grand Saint, » lui dit-elle, n'êtes-vous pas le protec» teur de ma famille ? N'avois-je pas aſ» ſuré cent fois mes parens que je n'avois » rien à craindre après avoir mis ma » confiance en vous ? Cependant je n'ai » plus de fils. N'y aura-t-il donc point de » différence entre ces meres idolâtres, » qui ne connoiſſent point le vrai Dieu, » & moi qui fais profeſſion de le ſervir, » & de vous être particulierement dé» vouée ? Conſolez une mere accablée » de douleur. Vous avez reſſuſcité tant

» de morts, ne pouvez-vous pas encore » ressusciter mon fils ? Rendez-moi ce » cher enfant que vous m'avez donné ». Elle parloit encore, lorsque les femmes Chrétiennes, qui étoient présentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps du petit Xavier ; un moment après l'enfant ouvrit les yeux, & sa mere l'embrassant le trouva plein de vie.

Je crois, mon cher Pere, que vous ne desirez plus rien de moi, & que vous avez maintenant une connoissance exacte de ce qui se passe dans cette Mission. Je prie le Seigneur qu'il vous fasse la grace d'y exercer bientôt ce zèle dont vous me paroissez rempli. Je suis avec respect en l'union de vos saints sacrifices, &c.

LETTRE

DU PERE TURPIN.

A Pondichéry, en l'année 1718.

PUISQUE vous souhaitez sçavoir la maniere dont on apprête le coton, & dont on fait la toile aux Indes, il me sera aisé de vous satisfaire, parce qu'a-

vant de vous répondre, j'ai tiré des ouvriers même toutes les connoiſſances que j'ai cru néceſſaires ſur ce ſujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbriſſeau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorſqu'il eſt grand, il jette un fruit verd de la groſſeur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir il s'entr'ouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paroître. Lorſqu'il eſt tout-à-fait mûr, il ſe diviſe en quatre parties égales, qui ſe ſéparent entiérement, & qui ne ſe tiennent que par la tige. On cueille auſſi-tôt le coton mêlé avec la graine; mais comme cette graine y eſt fortement attachée, on la ſépare par le moyen d'une petite machine aſſez ingénieuſe d'environ 13 à 14 lignes de diametre, & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pieces de bois, qui ſont de la hauteur d'une coudée, & de la groſſeur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes ſont placés immédiatement l'un ſur l'autre à une ligne ou à une ligne & demie de diſtance, en ſorte que les graines de coton ne puiſſent pas paſſer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'eſt que par le mouvement

de la manivelle qui tient au cylindre d'enhaut, ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pieces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle, & qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faisant tourner le cylindre d'enhaut dans un sens, le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, est attiré & passe entre deux, en laissant tomber les graines qui y étoient embarrassées. Ces graines sont destinées à ensemencer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis. Ensuite on l'étend sur une natte, & on acheve de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, & dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement sur le coton, le fouettent, & le rendent fort rare & fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers, hommes & femmes, pour le

filer, ce qui ſe fait avec un rouet, qui eſt plus petit que ceux dont on ſe ſert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent preſque de l'habileté des fileurs & des fileuſes. Il y en a de fin & de groſſier, & entre ces deux extrémités, il y en a auſſi de pluſieurs ſortes. Au reſte, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tiſſerand. Celui-ci choiſit d'abord le plus groſſier pour la trame, & réſerve le plus fin pour ourdir la toile : ce qui ſupppoſe que dans le fil de même eſpece, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réſervé pour la trame, & lorſqu'il eſt bien chaud on le plonge dans de l'eau froide : c'eſt-là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui ſert à ourdir la toile, ſe prépare en cette maniere. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache en aſſez petite quantité. Enſuite on exprime l'eau, & on laiſſe ainſi ce fil humide durant trois jours dans un vaſe couvert, & enfin, on le fait ſécher au ſoleil. Quand il eſt bien ſec, on le devide, ce qui ſe fait en cette maniere :

on plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, & à la diſtance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Enſuite de jeunes enfans entrelaſſent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a ſoin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en ſujettion, & pour le mieux préparer. Après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claye, & on le porte ainſi dans un étang, où après l'avoir laiſſé tremper pendant un bon quart d'heure, & l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, & les tiſſerans aſſis auprès des la claie revoyent les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place. Ce travail eſt fort ennuyeux.

Après ce travail, on pense à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la claie, & on l'étend ſur des chevalets poſés d'eſpace en eſpace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'eſt autre choſe que l'eau du ris cuit, mais qui étant gardé depuis long-tems, eſt extrêmement aigre, & d'un acide très-fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje*, juſqu'à ce qu'il en ſoit pénétré, & enſuite on exprime avec les doigts le *canje* qui reſte ſur la ſuperficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui ſe ſont entremêlés lorſqu'on a donné le *canje*: cela ſe fait d'abord avec les doigts; mais enſuite bien mieux avec une eſpece de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'inſinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les uniſſent, & en reſſerrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps; après quoi on paſſe ſur le fil une colle faite de ris cuit, & pour mieux étendre cette colle, on y fait paſſer une ſeconde fois les vergettes. Enfin on laiſſe un peu ſécher le fil en cet état, & pour derniere préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui ſe fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette

liqueur. Il eſt à obſerver que ces différens apprêts qu'on donne au fil, ſe doivent donner des deux côtés de la claie, en ſorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté, pour y donner le même apprêt. Au reſte, lorſque le fil ainſi préparé eſt bien ſec, il eſt ſi beau, ſi net, ſi égal, qu'il reſſemble à du fil de ſoie: ſans le *canje* & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas, à beaucoup près, la beauté qu'il a; car le *canje*, ainſi aigri, reſſerre & réunit en même temps les filamens inſenſibles qui compoſent le fil; & la colle venant pardeſſus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de conſiſtance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile ſert à adoucir & à rendre plus flexible le même fil. Lorſqu'il eſt ainſi préparé, on le met ſur le métier, & on en fait les mouſſelines, les *Salempouris* (1), & généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil & de la main du Tiſſerand.

Le métier dont les Indiens ſe ſervent pour faire la toile eſt, à quelque diffé-

(1) Eſpece de toile de coton.

rence près, aſſez ſemblable à celui dont on ſe ſert en Europe, & la maniere de la faire eſt à-peu-près la même. La toile faite, il faut la blanchir, & lui donner ce beau luſtre que le coton porte avec ſoi. On la met donc entre les mains du Blanchiſſeur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; enſuite l'ayant retirée, & en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend ſur la terre & la laiſſe quelque temps à l'air. Enſuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave ſur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau bouillante, ſe répand & ſe filtre dans la toile imbue des ſels les plus ſubtils de la fiente de vache, & par ſa chaleur délaye & fait ſortir les ordures de la toile. C'eſt là la premiere leſſive qu'on lui donne. On la laiſſe en cet état toute la nuit, & le lendemain on la lave & on la bat fortement ſur de groſſes pierres dures, en ſorte qu'une partie de la ſaleté ſe détache. Le ſecond jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche

& légere, qui eſt tout-à-fait ſtérile, & qui ſans doute eſt remplie de quantité de ſels. On met de cette terre & de la chaux en égale quantité. On fait enſuite tremper & on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on en exprime l'eau, & on laiſſe la toile quelque temps étendue à l'air, on la tord de nouveau, & l'ayant miſe comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbue, acheve de lui ôter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on réitere cette ſeconde leſſive, après quoi on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire, enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *ſalempouris*, & à d'autres toiles ſemblables : on les plie en dix ou douze doubles, & après les avoir mis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe pour les unir davantage & leur donner le dernier luſtre. Je ſuis, &c.

LETTRE

*Du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere ***, de la même Compagnie.*

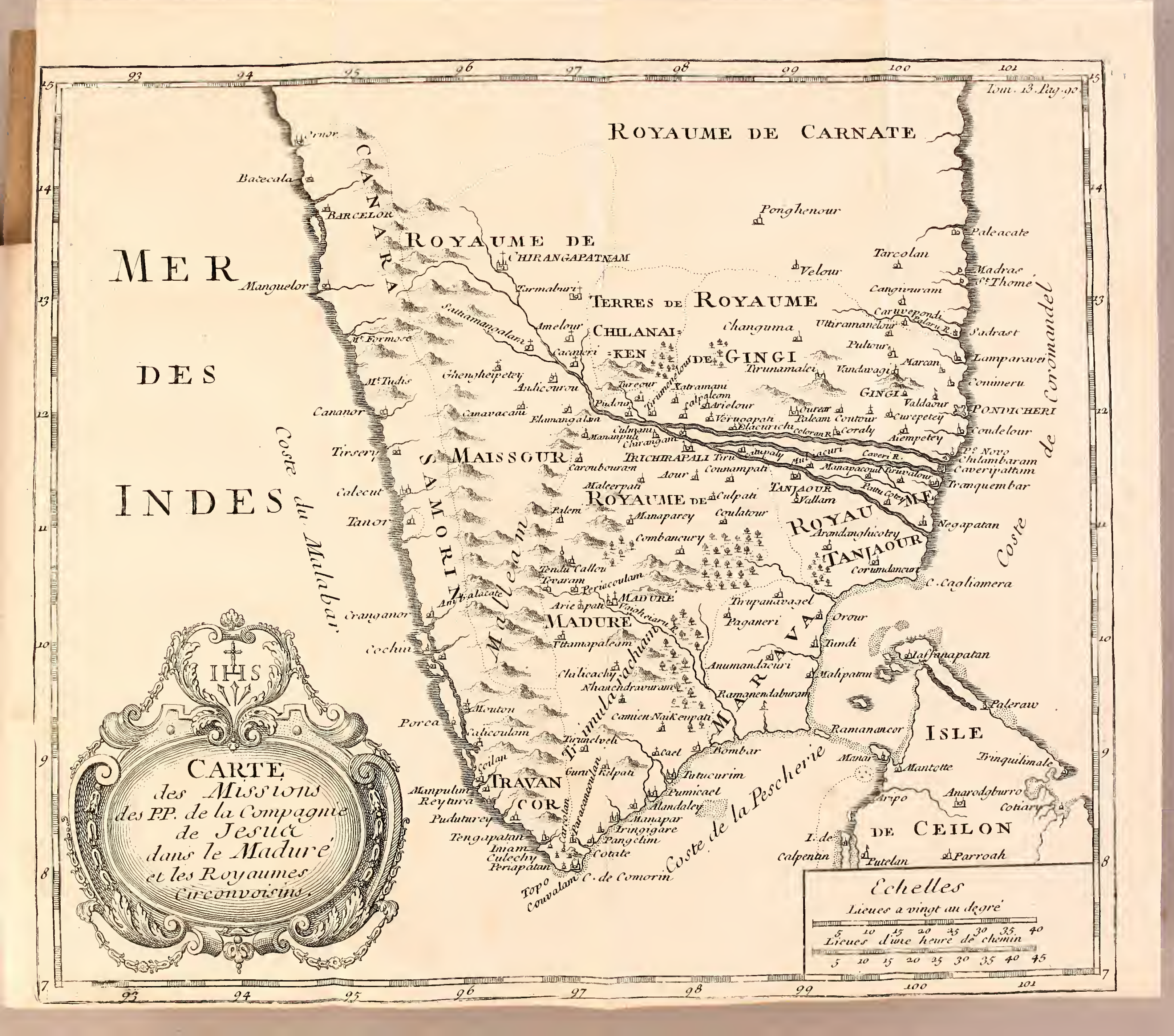
A Pondichéry, ce 19 Avril 1719.

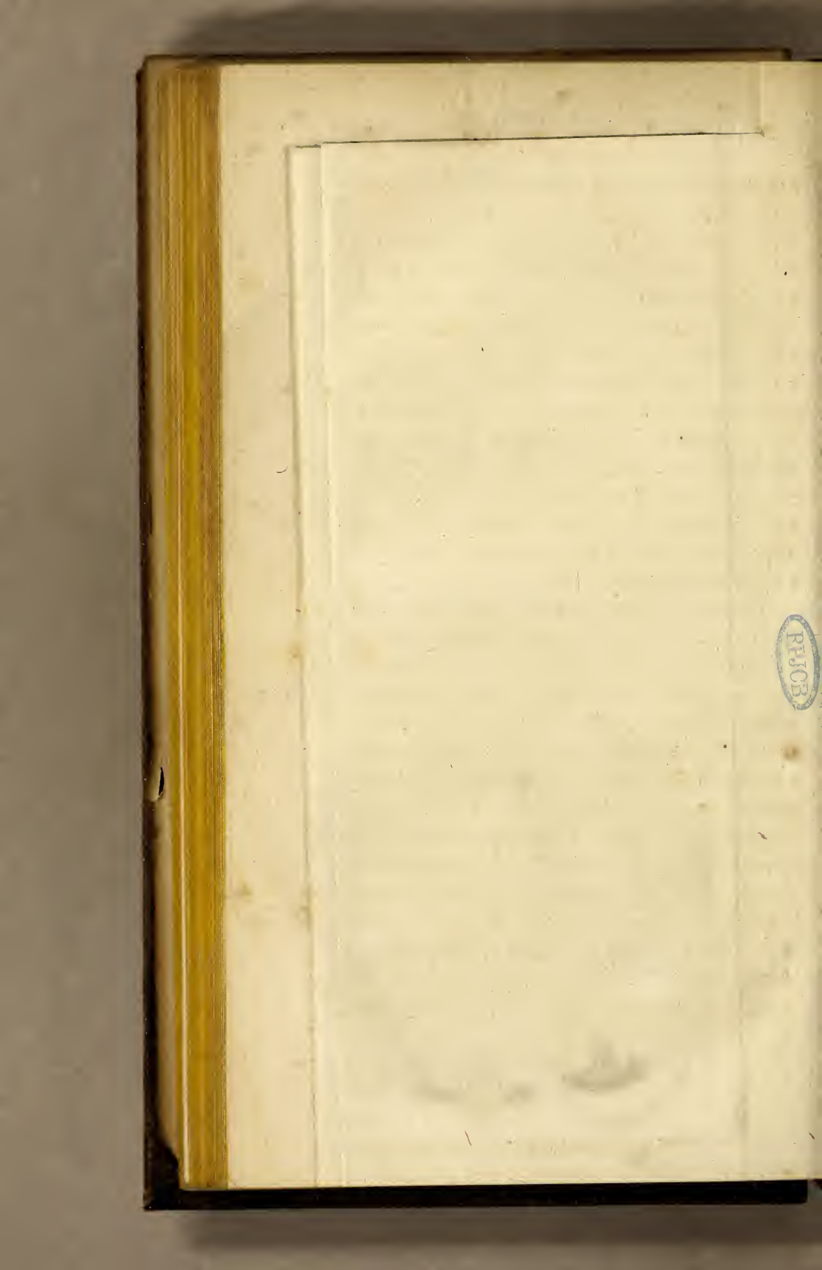
MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je satisfais avec plaisir à ce que vous souhaitez de moi : je vous envoye une carte aussi exacte qu'elle a pu se faire des Etats où se trouvent nos Missions, connues depuis long-temps sous le nom de Maduré. On n'a eu jusqu'ici que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde méridionale, située entre la côte de Coromandel & la côte de Malabar : comme il n'y a que nos Missionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres, il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connoissances sures.

Quoique mon principal dessein ait


Tom. 13. Pag. 90
CARTE des Missions des P.P. de la Compagnie de Jesus dans le Maduré et les Royaumes Circonvoisins.
MER DES INDES
ROYAUME DE CARNATE
ROYAUME DE CHIRANGAPATNAM
TERRES DE CHILANAI-KEN
ROYAUME DE GINGI
MAISSOUR
ROYAUME DE MADURE
ROYAUME TANJAOUR
MARAVA
TRAVANCOR
ISLE DE CEILON
CANARA
SAMORIN
Malleam
Coste du Malabar
Coste de Coromandel
Coste de la Pescherie
Bacecala
BARCELOR
Manguelor
Cananor
Tirsery
Calecut
Tanor
Cranganor
Cochin
Porca
Mouton
Calicoulam
Coilan
Manpulim
Reytura
Puduturey
Tengapatan
Iniam
Culechy
Periapatan
Topo
Couvalam
C. de Comorin
Ponghenour
Paleacate
Tarcolan
Velour
Madras
St. Thomé
Canguiuram
Caruvepondi
Uttiramanelour
Sadrast
Changuma
Pultour
Lamparavei
Marcan
Vandavagi
Tirunamalei
Conimeru
GINGI
Valdaour
PONDICHERI
Curepetey
Coudelour
Aiempetey
Pº Novo
Chilambaram
Caveripattam
Tranquembar
Negapatan
C. Cagliamera
Corumdancuri
Arandanghicotey
Xatramani
Arielour
Verugapati
Elacurichi
Coraly
Contour
Ourear Paleam
Tirunamalei
TRICHIRAPALI
Counampati
TANJAOUR
Vallam
Culpati
Coulatour
Manaparey
Combancury
Aour
Maleerpati
Caroubouran
Palem
Tendu Callou
Teraram
Periacoulam
MADURE
Ariepati
Uttamapaleam
Clalicachy
Nhanendravuram
Camien Naikenpati
Tirunelveli
Caël
Bombar
Tutucurim
Punicael
Alandaley
Manapar
Tiringiare
Pangelim
Cotate
Guruvalan
Trupanavagel
Paganeri
Orour
Tundi
Anumandacuri
Malipatan
Ramanendaburam
Ramanancor
Iafanapatan
Paleraw
Manar
Mantotte
Trinquilimale
Arpo
Anarodgburro
Cotiar
I. de Calpentin
Putelan
Parroah
Ameloûr
Cacaneri
Saunamangalam
Ghengheipetey
Andicourou
Canavacani
Elamangalam
Mts. Formose
Mts. Tudis
Ambalacate
Echelles
Lieues a vingt au degré
5 10 15 20 25 30 35 40
Lieues d'une heure de chemin
5 10 15 20 25 30 35 40 45
93 94 95 96 97 98 99 100 101
15 14 13 12 11 10 9 8 7


RHJCB

été d'abord de faire connoître les Royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Gingi, de Mayssur & du Carnate, où nos Missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange ; mais je ne le ferai qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux faire entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos Missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindrai des observations qui ont été faites avec exactitude, & qui pourront servir à perfectionner cette partie de la Géographie qui concerne les Indes.

Tous les Géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties : la premiere qui est en-deçà du Gange : la seconde qui est au-delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves célebres de l'Indus & du Gange, & entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'ouest par l'Indus & par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'orient par le Gange & par les côtes d'Orixa & de Coromandel ; du côté du sud par le cap de Comorin & par la mer méridionale des Indes ; & enfin du côté du nord par les monta-

gnes d'Ima, qui ſont une ſuite du mont Caucaſe.

Les anciens Géographes ont repréſenté cette partie de l'Inde ſous la figure d'une loſange, dont les côtés étoient égaux & les angles inégaux. Suivant cette deſcription, qui eſt aſſez imparfaite, les côtés égaux ſont d'une part les rivages du Gange & de l'Indus juſqu'à leur embouchure, & les côtes de la mer occidentale des Indes, depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'au cap de Comorin ; & de l'autre part, les côtes d'Orixa & de Coromandel juſqu'au même cap. Les deux angles du ſud au nord ſont le cap Comorin & la fameuſe montagne d'Ima : les deux autres de l'orient à l'occident ſont les deux embouchures de l'Indus & du Gange.

Les Indes orientales, telles que je viens de les décrire, ſont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, juſqu'à la partie la plus ſeptentrionale. Elles commencent au cap de Comorin & ſe terminent au mont Ima, que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux Géographes ont changé ce nom : il eſt pourtant certain que c'eſt ainſi que les Indiens

l'appellent, & qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes, ils ont appellé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale ; & parce que Delhi a été long-temps le séjour des Souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers Royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste Empire, & que le Souverain de cet Empire, avoit sous lui plusieurs autres Princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet Empereur étoit absolu, & avoit dans sa dépendance cinquante petits Royaumes. Tous ces Rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs Etats, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du Roi des Rois; c'est ainsi qu'ils appellent cet Empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, & qui dans la suite fut nommé Empereur de Bisnagar.

De tous ces Royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés; on connoît maintenant les autres sous des noms très-différens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des Empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son Empire que se sont formés tant de divers Etats, & sur-tout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers Royaumes qui se sépara de l'ancien Empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des Princes particuliers dont l'autorité étoit absolue; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du Royaume de Decan reconnoissoit encore l'Empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arriverent aux Indes. Le Gouverneur qui commandoit dans la ville de Goa lorsqu'elle fut prise par Albuquerque étoit un Officier qui avoit secoué le joug des anciens Rois de Bisnagar; c'est ce qui paroît par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces Empereurs avoit accordé certains privileges à quelques Temples

des environs de la ville. Pour ce qui eſt des Rois de Malabar, il y avoit encore plus long-temps qu'ils s'étoient affranchis de la domination des Empereurs Indiens.

Ainſi les Etats de l'Empereur de Biſnagar s'étendoient encore, il n'y a pas deux cens ans, depuis Orixa juſqu'au cap de Comorin. Il poſſédoit toutes les terres qui ſont ſur la côte de Coromandel, & pluſieurs places maritimes ſur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du nord le dépouillerent d'une partie de ſes Etats; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançoient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reſte à la deſtruction de cet Empire. Le dernier Empereur de Biſnagar avoit confié le commandement de ſes armées à quatre Généraux qui faiſoient profeſſion du Mahométiſme: chacun d'eux commandoit un corps de troupes conſidérable dont ils ſe ſervirent pour envahir les Etats de ce malheureux Prince. Le plus puiſſant de ces Généraux demeura à Golconde, & y fonda le Royaume de ce nom; le ſecond fixa ſa demeure à Viſapour, & ſe fit nommer le Roi de Decan. Les deux autres leverent pareillement l'étendart de la révolte, &

ſe rendirent maîtres de deux places importantes.

Depuis ce temps-là le Mogol a tout englouti ; à la vérité, les Princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout-à-fait ſubjugués ; mais le Nabab (1) les inquiete de temps en temps, & exige d'eux de groſſes ſommes qu'ils ſont forcés de lui payer ; de ſorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les Princes de Malabar qui ne ſoient pas encore tombés ſous la domination Mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend ſa ſource ; c'eſt dans le pays de Cachemire, ſi l'on en croit quelques Indiens ; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend ſon cours vers le midi comme le Gange, avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient, & que l'Indus au contraire ſe détourne vers l'occident. Ce dernier ſe jette dans la mer des Indes par pluſieurs embouchures.

Le Gange eſt le plus grand & le plus fameux fleuve de toute l'Aſie ; ſa ſource, ſelon l'opinion des Indiens, eſt toute céleſte. C'eſt, diſent-ils, un de leurs

(1) Gouverneur général d'une Province.

Dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima ; c'est de-là que traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célebres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est *Cachi* ; puis il passe dans le Royaume de Bengale, & se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une riviere sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoient jetter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux Pénitens Indiens, qu'on appelle *Pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent

aux deux extrémités d'une perche longue de ſept à huit pieds, & mettant cette perche ſur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher une eau ſi ſalutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais ſe corrompre.

Telle eſt l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigé ſur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Aſie de riviere qui lui ſoit comparable. Vers ſon embouchure on découvre une petite ville nommée *Balaſſor*. Preſque tous les Européens y ont une maiſon où ils tranſportent les marchandiſes néceſſaires pour la cargaiſon de leurs vaiſſeaux; c'eſt là auſſi que ſe trouvent les Pilotes côtiers, dont on a abſolument beſoin pour entrer dans le Gange, parce qu'il y a pluſieurs bancs de ſable qui rendent cette embouchure très-dangereuſe. Les Européens ont pareillement leurs factoreries ſur le bord de ce fleuve. Celle des François eſt à *Chandernagor*, celle des Portugais à *Ouguely*; les Anglois & les Danois en ont auſſi dans le voiſinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange; à cela je réponds

que les Idolâtres, presque dans tous les pays, ont regardé les grandes rivieres comme des Divinités, ou du moins comme la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres rivieres qui sont en réputation aux Indes, entre autres le *Caveri* qui passe à *Trichirapali* auprès du célebre Pagode de *Chirangam*. De plus il est certain, comme je l'ai déja fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien Evêque d'Avranches, que les Indiens ont oui parler du Paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosoient, & de l'arbre de vie; & il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle riviere que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs peres, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables; par exemple, que le Gange traverse un jardin délicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, & leur donnent un siecle de vie; en sorte que celui qui à la fin de chaque siecle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a

vu qui ont vécu jusqu'à 300 ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du 4e siecle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célebres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui regne depuis Bengale jusqu'au cap de Comorin, & qui est à l'orient; elle s'appelle en général la côte de Coromandel; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers Royaumes qu'elle borne : on l'appelle, par exemple, la côte d'Orixa, lorsqu'elle termine le petit Royaume de ce nom, qui est au midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle pareillement la côte de la Pêcherie dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos Missionnaires, il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte, qui va en plusieurs endroits presque nord & sud, excepté vers l'embou-

chure du Gange, qu'elle décline vers l'est.

Pondichery appartient aux François, & c'est le plus bel établissement qu'ils aient aux Indes. On y voit une forteresse réguliere, & où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne defense : elle est toujours bien fournie de munitions de guerre & de bouche : la ville est grande & les rues y sont tirées au cordeau : les maisons des Européens sont bâties de briques ; celles des Indiens ne sont que de terre enduite de chaux ; mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserands travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les Révérends Peres Capucins y ont un Couvent, les Jesuites & Messieurs des Missions étrangeres y ont aussi chacun une maison & une Eglise.

Après plusieurs observations des éclypses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris & celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés, & par conséquent, comme

dans les hypothèſes de l'Obſervatoire de Paris, la longitude de Paris eſt de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery eſt de 100 degrés 30 minutes. Par-là on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit gliſſée dans les cartes de Géographie, qui ont eu le plus de cours en Europe, comme ſont celles de Meſſieurs Samſon & Duval, où on éloignoit cette côte de plus de quatre cens lieues qu'elle n'eſt éloignée effectivement.

Pour ce qui eſt de la latitude de Pondichery, on a trouvé qu'elle étoit un peu plus conſidérable que celle qu'on avoit arrêté dans les premieres obſervations, où l'on n'avoit remarqué par la diſtance du Zenith à l'équateur, que onze degrés cinquante-ſix minutes vingt-huit ſecondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant de Pondichéry vers le nord, & ſuivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle auſſi Meliapour, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'eſt-à-dire, la ville des Paons, parce que les Princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le fai-

ſoient peindre ſur leurs étendarts. C'eſt apparemment à l'imitation des Empereurs de Biſnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon ſi beau & ſi riche ſur le ciel de leur Trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui aſſure l'avoir vu, eſt tout couvert de perles & de diamans, & eſt entouré d'une frange de perles: au-deſſus du ciel, fait en forme de voûte, ſe voit un Paon dont la queue relevée eſt de ſaphirs, & d'autres pierres de couleur; le corps eſt d'or émaillé, ſemé de pierreries; enfin, on lui voit un gros rubis au milieu de l'eſtomac, d'où pend une perle en forme de poire, de cinquante karats.

Les obſervations du Pere Richaud, portent que la latitude de Saint-Thomé eſt de treize dégrés dix minutes. Saint-Thomé étoit, il n'y a pas quarante ans, une des plus belles villes & des mieux fortifiées qui fuſſent aux Indes: elle appartenoit aux Portugais; mais comme ils ſe voyoient dépouillés peu à peu par les Hollandois de leurs principaux Etats, ils prirent le parti d'abandonner cette place au Roi de Golconde. M. de la Haye, envoyé aux Indes avec une flotte de dix vaiſſeaux de guerre, crut avoir des raiſons pour l'attaquer: il fit ſa

defcente, & l'emporta en peu d'heures, au grand étonnement des Indiens: il la conferva pendant deux ans, & les François en feroient encore aujourd'hui les maîtres, s'il lui fût venu du fecours d'Europe.

Le Roi de Golconde craignit à fon tour que les François ne fongeaffent à reprendre ce pofte ; c'eft pourquoi il fe détermina à démanteler la forterefle & la ville. C'eft de fes débris qu'on a étendu & augmenté la ville de Madras. Cependant Aurengzeb conquit le Royaume de Golconde, & il eft aujourd'hui le maître de Saint-Thomé. Les Portugais ne laiffoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maifons affez agréables & des rues fort larges. Cette partie, où ils s'étoient retirés, étoit environnée de murailles, & ils y avoient déjà commencé quelques petits baftions.

A une lieue au nord de Saint-Thomé, on trouve *Madrafpatan*, que les Indiens appellent *Genñapattenam*. Il feroit inutile de marquer fa longitude & fa latitude; ce que j'ai dit en parlant de Pondichery, fuffit pour faire connoître la longitude & la latitude des autres villes de la côte, pourvu qu'on en fache la diftance nord & fud.

Madras eſt une fort belle ville qui appartient aux Anglois : elle eſt ceinte de murailles : il y a un fort quarré, mais ſans ouvrages extérieurs, qu'on appelle le fort Saint-Georges. On voit une ſeconde ville habitée par les Arméniens & les Marchands des Nations étrangeres, & enſuite une troiſieme, où réſident les Indiens, beaucoup plus grande que la premiere, & qui en eſt comme le fauxbourg. On compte dans les trois villes près de cent mille ames. Les Anglois, à ce qu'on dit, y tirent de droits plus de ſoixante mille pagodes, qui font trente mille piſtoles. Nos Miſſionnaires, qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras, ſe louent infiniment de la politeſſe de meſſieurs les Anglois, & des marques d'amitié dont ils les ont honorés ; je leur dois ce témoignage de notre reconnoiſſance ; & je me fais un plaiſir d'avoir cette occaſion de la rendre publique.

A ſept lieues au nord de Madras, les Hollandois ont une fortereſſe qu'on appelle *Paleacatte*. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils euſſent ſur la côte de Coromandel, & ils ont eu aſſez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus conſi-

dérables vers la côte du nord, ſont *Maſſulipatan* & *Jagrenat*. Maſſulipatan appartenoit anciennement au Roi de Golconde ; il eſt maintenant ſous la puiſſance du Mogol. Cette ville eſt éloignée de Golconde d'environ quatre-vingt lieues. Les principales Nations de l'Europe, qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille, ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois, le plus long, je crois, qui ſoit au monde : il eſt utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrein ; on y reſpire un très-mauvais air. Je trouve dans mes Mémoires que ſa latitude eſt de 16 dégrés 30 minutes. On compte plus de 100 lieues de chemin par terre, de Madras à Maſſulipatan ; mais il eſt vrai qu'il y a pluſieurs détours à prendre.

Jagrenat eſt célebre par ſon Pagode. Nos voyageurs, & ſur-tout M. Tavernier, en diſent des merveilles : ils prétendent qu'il y a dans ce temple une Idole, dont les yeux ſont formés de deux gros diamans ; qu'il lui en pend un autre ſur l'eſtomach, que ſes bracelets ſont de perles & de rubis, & que les revenus de ce Pagode ſont ſi conſi-

dérables, qu'ils peuvent nourrir quinze à vingt mille Pélerins. Ils ne parlent apparemment que du temps qu'on célebre des fêtes en l'honneur de l'Idole. Les autres choses qu'on rapporte me paroissent assez suspectes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Pagode est peu connu dans les parties méridionales de l'Inde, & je ne sçache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien; au lieu qu'on vante fort celui de *Cachi*, que je crois être la même chose que *Banare*, ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est, sans contredit, le temple des faux dieux le plus célebre qui soit aux Indes. Mes Mémoires rapportent que cet endroit où est situé le temple appellé Jagrenat, a la latitude de dix-neuf dégrés cinquante minutes. Si cela est, il ne doit être guere éloigné de Balassor, qu'on dit être au vingtieme dégré de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour suivre la côte jusqu'au cap de Comorin; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au sud, on arrive à *Portonovo*. Les Anglois & les Hollandois y ont quelques maisons, & les Portugais y sont en très-grand nombre.

On voit une assez belle Eglise, où s'assemblent les Chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Porto-novo, se trouve *Coudelour*, que les Indiens nomment *Courralour.* C'est une ville assez considérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit Trankebar, appellée par les Indiens *Taranganbouri*, c'est-à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery : elle appartient aux Danois. Les rues en sont droites, il y a de belles maisons, & la forteresse, dont la forme est quadrangulaire, paroît très-agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abordent, le Gouverneur envoye de beaux chevaux & des soldats pour les recevoir à la descente, & on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse, où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présenta une occasion où ils ne contribuerent pas peu à conserver la forteresse aux Danois, qui n'étoient pas en état de la défendre. Le Roi de Tanjaour assiégea cette place il

y a quelques années ; mais ses efforts furent inutiles, & il fut contraint de lever le siége.

A une demi-journée de Trankebar, sur le chemin de Portonovo, se voit *Caveripattevam*, que les Européens nomment *Caveripattam* : c'étoit autrefois une grande ville, & fort célebre parmi les Indiens. Aujourd'hui elle est presqu'entierement ruinée. L'air y est fort bon, & les François y ont un établissement.

La ville de *Negapatam* se trouve en sortant de Trankebar du côté du midi : elle est située à onze dégrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam*, c'est-à-dire, la ville des Serpens. C'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel ; & comme ils possédoient la côte de la Pêcherie & l'Isle de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles Eglises & un collége appartenant aux Jésuites. Les Hollandois s'en sont emparés avec le secours du Roi de Tanjaour, qu'ils engagerent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse ; les Chrétiens y ont une Eglise desservie par un Religieux de Saint François.

En marchant toujours vers le sud, on

trouve, à dix lieues environ de *Negapatam*, le cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la Pêcherie. C'est-là aussi que la côte de Coromandel, qui étoit nord & sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'ouest, & puis elle se détourne peu à peu vers le sud jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables, sçavoir, *Outiar*, où est *Ramanancor* & *Tutucurin*. On peut y joindre aussi *Manapar*. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde : c'est un pont qui a environ un quart de lieue; & qui joint à la terre ferme l'Isle où est Ramanancor. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élevent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'en-

droit des courans ; j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diametre, d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix, & aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art: car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces masses énormes, & encore moins comment on auroit pu les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vu. Les Idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les dieux, quand ils allerent attaquer la Capitale de l'Isle de Ceylan. Le Prince de Marava avoit accoutumé de se retirer dans l'Isle de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les Rois de Maduré : il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers, qui sont comme autant de platteformes, & il y faisoit passer ses éléphans, son canon & son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de *Ramanancor*, quand j'aurai expliqué ce que c'est que *Cachi*; les deux pagodes de *Ramanancor* & de *Cachi* étant, au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin eſt la principale ou plutôt l'unique Ville qui ſoit à la côte de la Pêcherie, le reſte n'étant que de groſſes Bourgades ou des villages. De loin on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maiſons; mais quoiqu'elle ſoit fort peuplée, on trouve, en y arrivant, qu'elle n'eſt en rien ſupérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandois, à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresſe. La hauteur du pôle à Tutucurin, eſt, ſelon les obſervations du Pere Noel, de 8 deg. 52 min.

Après Tutucurin, *Manapar* eſt l'endroit de cette côte le plus remarquable. Les Chrétiens y avoient autrefois une belle égliſe, mais elle fut convertie en magaſin par les Hollandois, & on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'obſervation qu'on y a faite, la hauteur du pôle eſt de 8 deg. 27 min. Pour ce qui eſt de la longitude, elle eſt aſſez réguliérement marquée à 98 deg. 45 min.

Je dirai ici en paſſant que j'ai ſouvent admiré la connoiſſance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent: il n'y a pas juſqu'aux enfans qui n'en ſoient inſtruits. Qu'on diſe à un Indien le chemin qu'il doit tenir par

rapport à tel rumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller, à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier *Manar*, cette Isle si célèbre par le grand nombre d'Idolâtres que saint Xavier convertit à la Foi, du nombre desquels étoit le propre fils du Roi de *Jafanapatan*, qui furent tous égorgés par les ordres de ce Prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne pus retenir mes larmes, en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de Martyrs. Il n'est pas vrai que *Manar* appartienne au Roi de Maduré, comme le disent quelques relations. Les Portugais la possédoient il y a plus de cent ans, & ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandois se furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'Isle de Manar n'est séparée de l'Isle de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits

que de trente ou quarante pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine ſur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre égliſes, dont l'une étoit dédiée à ſaint Jean. C'eſt dans les fondemens d'une de ces égliſes, qu'ils trouverent une médaille de l'Empereur Claude : il n'eſt pas aiſé de comprendre comment elle a pu y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré aſſez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le Roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ſes Officiers qui revenoit des Indes. Cet Officier lui répondit que c'étoit une Iſle dont les mers qui l'environnoient étoient ſémées de perles, dont les bois étoient de canelle & les forêts d'ébene, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cryſtal : en un mot le lieu que Dieu avoit choiſi pour le Paradis terreſtre. Cette deſcription eſt ſans doute exagérée, néanmoins on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit la plus belle Iſle qui ſoit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka*, & tous les Idolâtres de l'Aſie la regardent comme le ſéjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui eſt

une des principales Divinités Indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pegouans assurent qu'*Anouman*, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné *Vichnou* métamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent que leur Dieu *Somonocodon* a un de ses pieds marqué dans l'Isle. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Isle a environ deux cens lieues de tour; elle est arrosée de quantité de belles rivieres, & les moissons y sont abondantes. La Religion Chrétienne y florissoit, surtout à *Jafanapatan*, avant que les Hollandois s'en fussent rendus les maîtres: il y a encore d'excellens Missionnaires qui se sont retirés à Candé & dans les autres Provinces intérieures de l'Isle. Le Roi de Candé est fort gêné dans son commerce, & toutes les raretés de son Isle lui sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par lui-même sa canelle & ses éléphans, qui sont les plus beaux & les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar & Tutucurin se trouve une grande bourgade appellée Pumicael, & nommée par les Indiens *Poun-*

neicayel, où le Pere Antoine Criminal fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorſqu'il cultivoit la Chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans ſon ſang ſur la porte de ſon égliſe, & aux pieds des mêmes autels où il venoit de ſacrifier l'Agneau ſans tache. La latitude de Pumicael eſt de 8 deg. 38 min.

Il eſt temps de venir à la côte de Malabar : mais comme elle eſt aſſez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le Pere Noel y a priſes avec toute l'exactitude qu'on peut deſirer.

A *Tangapatan*, la diſtance du zenith à l'équateur eſt de 8 deg. 19 min. cet endroit eſt éloigné du cap de Comorin de huit lieues & demie Portugaiſes.

Coilan, qui eſt une ville plus élevée, a de hauteur de pôle 8 deg. 48 min.

Tanor, capitale d'une Principauté du même nom, a 11 deg. 4 min.

Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 deg. 17 min.

Cananor a 11 deg. 58 min.

Depuis le cap de Comorin juſqu'à Cochin, & au-delà, les deux Etats les plus conſidérables ſont ceux de Travancor & de Zamorin. Le premier étoit;

il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une Reine qui se gouvernoit entiérement au gré de ses Ministres. La ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce Royaume. Elle est située aux pieds des montagnes, environ à quatre lieues du cap de Comorin, & est fort peuplée. On y a bâti une église en l'honneur de saint François Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il y récitoit son bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, & continua sa priere sans s'émouvoir. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut sain & sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on sçait dans le pays par tradition, & dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qu'on a publiées de cet Apôtre. Les graces singulieres que Dieu accorde à ceux qui visitent cette église, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des Etats de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très-célèbre, & c'est là que les Portugais aborderent la premiere fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est au-

jourd'hui très-peu de chose, & à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. La mer gagne tous les jours du terrein sur cette côte.

Cochin est une autre ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumieres de la Foi chez les Nations Idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandois. Ils l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue, d'un côté, par la mer, & de l'autre, par une grande riviere. Les maisons y sont belles, & les rues plus larges que dans les autres villes de la côte. Le Pere Noel y trouva la hauteur du pôle de 9 deg. 58 min.

Goa, par où je finis de parler de cette côte, est éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve *Mendoua* deux forts construits aux pieds des montagnes & bien garnis de canons qui en défendent l'entrée. Cette entrée est fort étroite, parce que

les montagnes qui ſont de chaque côté ſe rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa & les terres des environs juſqu'à l'embouchure, plus de quatre cens pieces de canon. La riviere eſt large, belle & majeſtueuſe. Ceux qui ont navigé ſur ce fleuve, diſent que c'eſt un des plus agréables ſpectacles qui ſoit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maiſons, des jardins utiles & agréables, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à perte de vue. La ville étoit autrefois comparable & même ſupérieure en beaucoup de choſes aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'eſt plus ce qu'elle étoit il y a ſoixante ans. Il ne laiſſe pas d'y avoir encore de ſuperbes édifices : le palais du Viceroi & celui de l'Inquiſiteur ſont d'une magnificence achevée. Il y a pluſieurs belles égliſes, & notre Compagnie y a cinq maiſons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'eſt le bonheur qu'elle a de poſſéder le corps miraculeux de ſaint François Xavier. L'air n'y eſt plus ſi bon, & c'eſt peut-être ce qui fait qu'elle n'eſt plus ſi peuplée. En récompenſe, il eſt admirable à la campagne & dans les lieux circonvoiſins. C'étoit pour les

anciens Empereurs de Bifnagar une contrée délicieufe, où ils venoient paffer plufieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 deg. 31 min., fa longitude eft de 93 deg. 55 min.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de *Cachi* qui eft vers le nord, & *Ramanancor* qui eft vers le fud, & que ce font-là les deux pôles de leur Géographie, je ne puis me difpenfer d'en parler. Il n'eft pas aifé de dire ce que c'eft que *Cachi*, non plus que l'endroit où il fe trouve. Je rapporterai fimplement quelques conjectures qui me perfuadent que *Cachi* n'eft autre chofe que la ville de *Banare*, fituée fur le Gange. Les voici :

Les Pélerins de *Cachi* difent qu'en partant de Ramanancor, Golconde fe trouve à la moitié du chemin. Or fi Ramanancor eft à neuf degrés dix minutes, & que Banare foit à vingt-fix degrés trente minutes, comme le marquent nos voyageurs, il s'enfuit que Golconde, qui eft, comme on l'affure, à dix-fept degrés, eft prefque au milieu de la route qu'on doit tenir.

D'ailleurs, les Indiens m'ont affuré que quelques Brames appellent *Cachi* du nom de *Vana raja*, comme qui diroit le

le désert royal, ou plutôt le Roi des déserts : parce que, disent les Indiens, c'est dans un désert aux environs de *Cachi*, que les plus célebres Hermites se sont retirés pour faire pénitence. Or, comme le changement de l'*V* au *B* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana raja*, ils n'entendent la ville de *Banare*.

Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les Pélerins pour se rendre à *Cachi* ; ceux qui vont par *Golconde*, disent qu'au sortir de *Bagnagar*, il faut prendre tant soit peu à l'est, & que par-là ils se rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter *Matura* qui se trouve sur cette route, & qui est un autre Pagode fameux par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le *Gemma* à main gauche, & qu'on marche presque toujours vers l'orient; or, il est certain qu'il n'y a de lieu considérable que *Banare*, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture. *Cachi* est parmi les Indiens, ce qu'étoit Athenes parmi les Grecs : c'est, disent-ils, la plus fameuse Université du monde ; c'est-là qu'on enseigne toutes les sciences ; & quoique maintenant il y ait peu d'étudians, il y

a néanmoins plusieurs Docteurs qui ont chacun un certain nombre de Disciples Ils s'assemblent sous de grands arbres, ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à *Banare*. Un de nos plus célebres voyageurs assure qu'il y a auprès du Pagode un College qui a été bâti aux frais du plus puissant *Raja* de l'Empire Mogol, afin d'y élever la jeune Noblesse. Il ajoute que deux enfans de ce Prince y étoient actuellement sous la conduite des Brames, & qu'ils apprenoient à lire & à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *Samouseradam* qu'on parle vers le nord, ou le *Grandam* qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarrasser de *Cachi*? C'est que les Idolâtres en parlent sans cesse & en des termes les plus magnifiques. C'est, selon eux, un lieu sacré & divin, c'est le séjour de leurs Divinités : *Ramen* & les plus célebres Hermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent *Cachi*. Quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés ; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de *Cachi*,

eſt, par cette ſeule raiſon, infiniment reſpectable ; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs, c'en eſt un grand d'avoir été à *Cachi.* Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles pour repréſenter dignement la ſainteté d'un lieu ſi vénérable.

Pour ce qui eſt de *Banare*, que je crois être le *Cachi* des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'eſt, à ce qu'ils aſſurent, la ville la mieux bâtie des Indes ; preſque toutes les maiſons y ſont de pierres de taille ou de briques ; on y voit de très-beaux Caravanſeras (1) ; les rues y ſont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la ville ; la ſituation en eſt belle ; le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple juſqu'au Gange, il y a pluſieurs marches de pierre interrompues de temps en temps par des plateformes. Ce récit eſt conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de *Cachi :* ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de *Ramanancor*, que les Indiens appellent

(1) Bâtiment deſtiné à loger les voyageurs.

Rameiſſouram : parce que, dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demeurai dix jours dans l'iſle où eſt ce Pagode. Cette iſle a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle ſoit très-ſabloneuſe, on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques villages. Le Pagode eſt vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cens colomnes de marbre dont parle une relation imprimée. Le Pagode m'a paru moins beau & plus petit que pluſieurs autres qui ſont dans les terres. Je crois qu'il n'eſt ſi fort eſtimé qu'à cauſe du bain qu'on prend dans la mer ; car les Idolâtres ſont perſuadés que ce bain efface entiérement les péchés, ſur-tout ſi on le prend au temps des éclypſes du ſoleil & de la lune. J'eus alors la conſolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au démon, Dieu s'étoit choiſi de fideles adorateurs. La Providence me conduiſit dans un petit village où je trouvai une Chapelle bâtie par les Chrétiens qui s'y étoient retirés, & j'y baptiſai pluſieurs de leurs enfans.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de *Golconde* & de *Viſapour*, deux villes

dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos Missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

La ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, & dans la suite le nom de *Golconde* lui est resté. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : elle est bien située, & les rues en sont belles. La riviere qui y passe & qui va se jetter dans la mer de *Masulipatan*, est large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont-neuf de Paris : le palais du Roi est magnifique. Depuis que cette ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurengzeb la pilla entiérement avant que de prendre la forteresse. C'est dans le Royaume de *Golconde* que se trouve la fameuse mine de diamans.

Visapour, capitale du Royaume de *Décan*, est une autre grande ville située sur le fleuve *Mendoua*. Le palais du Roi est vaste : il est entouré de fossés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des

Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le Roi, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons ports sur la côte qui regne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est *Rajapour*, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandois ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce Royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que Visapour est à dix-sept dégrés trente minutes d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les Royaumes de *Maduré*, de *Mayssur*, de *Tanjaour*, de *Gingi*, & de *Carnate*, où sont établies les Missions de notre Compagnie, & parcourons ces petits Etats l'un après l'autre.

Je commence par le Royaume de *Maduré*. Il est borné à l'orient par les Etats du Roi de *Tanjaour*; au midi par la mer méridionale des Indes; à l'occident par les Etats des Princes de Malabar; au nord par les terres de *Mayssur* & par celles qui appartiennent au Gouverneur de *Gingi*. Ce Royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit

millions. On y compte soixante-dix *Palleacarens* : ce sont des Gouverneurs absolus dans leurs petits Etats, & qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le Roi de *Maduré* leur impose. Ce Prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphans qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré est la Capitale du Royaume : elle est environnée d'une double muraille : chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La forteresse dont la forme est quarrée, est entourée d'un fossé large & profond avec une escarpe & contrescarpe très-fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues, qui répondent aux quatre côtés de la forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne qui est belle & fertile.

L'intérieur de la forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'orient & au midi contiennent le Palais

du Roi. C'eſt un labyrinthe de rues ; d'étangs, de bois, de ſalles, de galleries, de colomnades, & pluſieurs maiſons ſemées ça & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſue. Lorſque les Rois de *Maduré* y faiſoient leur ſéjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken*, qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs milliers de femmes renfermées. Les ſalles publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée ſe trouvoit une grande gallerie ſoutenue par 20 groſſes colomnes de marbre noir bien travaillées. De-là on paſſoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde : chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé & chargé d'ouvrages de ſculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galleries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le deſſein de ce Palais, à ce que m'a aſſuré un ancien Miſſionnaire, a été dreſſé par un Européen : on y voit effectivement pluſieurs ornemens d'architecture d'Europe, mêlés avec l'architecture Indiennne.

Dans la ſeconde partie de la forte-

reſſe eſt le temple de *Chokanaden ;* c'eſt l'Idole qu'on adore au *Maduré.* A l'orient du Pagode, ſont pluſieurs beaux portiques. Au nord d'un de ces portiques, ſe voit un char magnifique, deſtiné à porter l'Idole en triomphe le jour de ſa fête. Le Pagode eſt environné d'une triple muraille, & entre chaque muraille ſont pluſieurs belles allées de grands arbres, très-unies & bien ſablées. On trouve quatre grandes tours, à l'entrée des quatre principales portes du Pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des ſommes immenſes. Texeira rapporte qu'il y a à *Maduré* des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette eſpece. Le reſte de l'eſpace intérieur de la fortereſſe eſt partagée en pluſieurs rues, en des étangs, & en des places publiques.

La riviere qui paſſe auprès de *Maduré* ſeroit belle, ſi on ne la faiſoit couler dans de grands étangs qui la tariſſent ; elle dégénere enfin en ruiſſeau.

Au-deſſous de la Ville on a conſtruit un canal qui va du nord au ſud, & qui ſe jette dans cinq beaux étangs à l'oueſt de *Maduré.* Il y a dans ces étangs d'autres canaux qui conduiſent l'eau dans les foſſés lorſqu'on le ſouhaite.

A l'orient de la fortereſſe on voit trois autres chars de triomphes : ils ſont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que diſent les Indiens, que par pluſieurs milliers de perſonnes : je n'en ſuis pas ſurpris, la machine en elle-même eſt énorme ; on y fait monter juſqu'à 400 perſonnes dont les fonctions ſont différentes : de groſſes poutres forment cinq étages, & chaque étage a pluſieurs galeries. Quand cette machine eſt couverte de toiles peintes, de pieces de ſoie de diverſes couleurs, de banderolles, d'étendarts, de paraſols, de feſtons de fleurs repréſentés ſous différentes figures, & que tout cela ſe voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le ſpectacle n'en ſoit agréable. Le char eſt traîné au ſon des tambours, des trompettes, des hauts-bois, & de pluſieurs autres inſtrumens ; & il eſt traîné ſi lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la fortereſſe. Tels ſont les honneurs que cette aveugle Gentilité rend aux démons.

Du côté du nord, au-deſſus de la fortereſſe, dans la rue qui va eſt & oueſt, étoient autrefois les Egliſes des Chrétiens : l'une qui avoit été fondée

par le Pere de Nobilibus; & l'autre plus ancienne dédiée à notre Dame, & desservie par les Jésuites. Ces Eglises furent tout-à-fait renversées, lorsque la ville fut prise & ruinée en partie par le Roi de *Mayssur* : on en a bâti une nouvelle dans un des fauxbourgs auprès de la riviere qui s'appelle *Vaighei*. *Maduré* a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Mayssuriens, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui par là est devenue la Capitale du Royaume. La latitude de *Maduré* est à peu-près de dix dégrés vingt minutes, sa longitude de quatre-vingt-dix-huit dégrés trente-deux minutes.

Trichirapali, où le Prince réside, est une ville fort peuplée, & d'une grande étendue : elle contient plus de trois cens mille ames : c'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap de *Comorin* jusqu'à *Golconde*. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, & toujours inutilement; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours quarrées éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas. La seconde

enceinte est plus élevée que la premiere, & est garnie de 130 pieces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux forteresses, qu'ils appellent la forteresse du nord & la forteresse du sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'arsenal, & au bas est le palais du Prince. Le dedans de la forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphithéâtre quarré avec ses dégrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier dégré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche & les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de ris, & celui que l'on tire des greniers, est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes & quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la forteresse est large & profond : il est plein d'eau

& il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pu se faire sans de grandes dépenses. *Trichirapali* a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, sçavoir celle du septentrion & celle du midi qui soient ouvertes. Celle d'orient qu'on appelle aussi la porte de *Tanjaour* a été long-temps murée : celle d'occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la premiere au son des tambours & des trompettes lorsque le jour baisse : la seconde vers neuf heures avec le haut-bois & quelques autres instrumens : la troisieme se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrieme à trois heures après minuit.

La riviere de *Caveri* va de l'ouest à l'est de la forteresse. Au-dessus de *Trichirapali* on a construit un canal large & profond qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux, qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au-dedans & au-dehors de la ville. On y voit plusieurs places publiques &

plusieurs Bazars : il y en a deux considérables qui sont placés aux deux principales portes : celui du nord s'étend jusques sur les bords du *Caveri*. Au de-là du *Caveri* on trouve un autre bras du fleuve *Coloran*, & c'est au milieu de ces deux grandes rivieres qu'on a bâti le Pagode de *Chirangam*, le plus beau que j'aie vu aux Indes.

Il s'en faut bien que le palais de *Trichirapali* soit aussi superbe que celui de *Maduré*. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galleries, & d'appartemens intérieurs. Le Divan (1) qu'a fait bâtir le *Talavai* (2), est soutenu par de beaux piliers fort élevés contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle platte-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés & entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand la Reine y vient prendre le frais : les piliers qui soutiennent cette salle, sont alors couverts de brocards d'or, &

---

(1) Tribunal où l'on rend la Justice.
(2) Général d'Armée.

le haut de la salle est orné de festons de fleurs, & de pieces de damas de différentes couleurs. Les Chrétiens ont quelques Eglises à *Trichirapali*; mais comme on ne peut pas y demeurer longtemps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les Missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de onze dégrés quarante minutes, la longitude de quatre-vingt-dix-huit dégrés quarante-deux minutes. On compte environ quarante lieues de *Trichirapali* à *Maduré*, à cause des détours qu'on est obligé de prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs : mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la ville, & qui continue jusqu'aux portes de *Maduré*.

A l'orient de *Maduré*, est le Royaume *de Tanjaour*. Les terres de ce petit Etat sont les meilleures de toute l'Inde méridionale : le fleuve *Caveri* se partage en plusieurs bras, qui arrosent & fertilisent toute cette contrée. Les revenus du Prince vont jusqu'à douze millions. *Tanjaour* qui en est la Capitale, n'étoit autrefois qu'un Temple d'Idoles, comme

étoient dans les commencemens la plûpart des Forteresses de ces petits Royaumes. Cette Forteresse a une double enceinte comme celle de *Trichirapali*, mais elle n'est pas si bien bâtie : ses fossés sont moins profonds, & il est moins aisé de les remplir d'eau. La Forteresse intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord, & l'autre au sud. Dans celle du nord on voit le Palais du Roi, qui n'a rien de magnifique : il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud le Pagode de *Peria Oureyar*. Au nord du Temple est un vaste étang bordé de pierres de taille : les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs ; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de *Tanjaour* ne sont arrosés que par un petit ruisseau : plus loin on trouve la petite riviere de *Vinnarou*, & au-delà le *Caveri*, qui est un des grands bras du *Coloran*. La latitude de *Tanjaour* est de 11 dégrés 27 min. la longitude de 99 dégrés 12 min.

En allant de *Tanjaour* au nord, & tirant un peu vers l'est, on trouve la Forteresse de *Gingi*, capitale d'un petit Royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à soixante ans que le fameux

Sevagi s'en étoit rendu le maître, & par conſéquent de tout le pays : car c'eſt une choſe conſtante aux Indes que les terres qui environnent une Fortereſſe en ſont inſéparables. Le fils de Sevagi la conſerva quelques années : mais Aurengzeb, après la conquête des Royaumes de Golconde & de Viſapour, y envoya une armée, dont les efforts furent d'abord inutiles. L'Empereur Mogol ne ſe rebuta point, il mit à la tête de ſon armée un Général de réputation nommé *Julfakarkan.* Le deſſein du Général étoit de prolonger le ſiége, parce qu'il trouvoit ſon intérêt dans ſa durée : mais *Daourkan*, un de ſes Officiers ſubalternes, preſſa ſi vivement l'attaque de ſon côté, qu'il emporta la place, & mit par cette conquête tout le Royaume ſous la puiſſance d'Aurengzeb.

Ce que cette Fortereſſe a de particulier, ce ſont trois montagnes qui y forment une eſpece de triangle. On a bâti un Fort ſur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abîmer à coups de canon ceux qui ſe feroient emparés de la Ville. Cette Ville eſt au bas des montagnes, qui s'uniſſent entre elles par des murailles, & par des tours

placées d'espace en espace. Un de ces Forts a communication avec un bois épais, qui favorise le secours qu'on peut faire entrer aisément dans la Place. La hauteur du pôle de *Gingi* est de 12 dégrés 10 min., la longitude d'environ 100 dégrés.

Au nord de *Gingi* l'on découvre le Royaume de *Carnate*. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. *Cangibouran* en est la Capitale : c'étoit autrefois une Ville célebre qui renfermoit dans ses murs plus de trois cens mille habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des Temples, des salles publiques, & de forts beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du Royaume de *Mayssur*, qui est à l'occident de *Carnate*. Ce petit Etat est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par les conquêtes que ses Princes ont faites de plusieurs Forteresses, soit dans le Royaume de *Maduré*, soit dans les autres Etats voisins. On lui donne près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes

d'infanterie, & de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jésuite, fondateur de la Mission établie dans ce Royaume, assure que dès l'année 1650, les Etats de *Mayssur* s'étendoient depuis le commencement de l'onziéme degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du treiziéme & au-delà. Les terres du Zamorin & des autres Princes de Malabar le bornent du côté de la mer.

Ce qui a rendu les Mayssuriens si redoutables à leurs voisins, c'est la maniere cruelle & ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite les nés coupés dans un vase de terre, on les sale pour les garder, & les envoyer à la Cour. Les officiers & les soldats sont récompensés, à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. *Chirangapatnam* est la capitale du Royaume ; elle est située environ à 13 dégrés 15 min. de latitude nord. La Forteresse ressemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours ; elle a un bon fossé ; le Palais du Roi n'a rien de remarquable. Le Pagode est célébre : les Chrétiens y ont une assez jolie Eglise.

Je suis entré, comme vous voyez, mon Révérend Pere, dans un assez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos Missions, connues depuis long-temps sous le nom de *Maduré*. Les remarques que cette lettre contient, rendront & plus utile & plus agréable la lecture des lettres que les Missionnaires ont écrites jusqu'ici, ou qu'ils pourront écrire dans la suite, & faciliteront l'intelligence de la Carte que je vous envoye. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints Sacrifices, &c.



LETTRE

Du Pere Le Gac, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry.

A Chrucsnabouram, ce
10 Décembre 1718.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Le desir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, est l'effet de votre zèle pour le progrès de la foi dans ces contrées idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnoissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre piété. D'ailleurs les dernieres paroles que vous me dites, lorsque je partis de Pondichery pour retourner dans les terres, sont pour moi des ordres auxquels je me ferois scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui est arrivé de plus consi-

dérable depuis deux ou trois ans dans notre Miſſion de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monſieur, de ce qui ſe paſſe dans l'Inde, ne vous laiſſe pas ignorer combien il s'y trouve d'obſtacles à la propagation de l'Evangile. Un des plus grands vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à-peu-près ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs & les Peres ſpirituels, avec cette différence que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amaſſer de l'argent, & d'en tirer par toute ſorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui m'a étrangement ſurpris, c'eſt de voir que les Indiens, qui, la plupart, ſont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, & qui même ſont ſouvent les témoins & les complices de leurs déſordres, ne laiſſent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, & de regarder comme un péché énorme les plus légeres fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en ſecret ils ſe livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres ſont mariés, & c'eſt des vexations faites à leurs diſci-

ples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur présente, ce n'est point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs disciples : ils sçavent en quel lieu ils demeurent, & sur-tout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de temps en temps quelque domestique pour visiter leurs disciples, & pour lever le tribut ordinaire ; mais comme la présence du *Gourou* a quelque chose de plus imposant, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en personne les villes & les bourgades où demeurent leurs dévots & dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfans & de leurs domestiques. On juge de leur mérite & de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le *Gourou* est prêt d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses disciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, & le conduisent au son des instrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. On le défraye, lui & sa suite, durant son séjour, c'est-à-dire,

jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu; car il n'y a point de crédit à espérer, il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussi-tôt devant le *Gourou*, qui lui reproche son peu de zèle & de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa caste, & il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples; mais c'est là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons (1). En d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens disciples de tout sexe. Là, après avoir bu abondamment de la raque, & s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infâmes excès. Tels sont les ministres dont le démon se sert pour retenir ces peuples dans

(1) Un fanon vaut cinq sols de notre monnoie.

l'idolâtrie,

l'idolâtrie, & pour arrêter le progrès c l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint, il y a peu de temps, à *Cotta Cotta*, où quelques-uns de ses disciples avoient embrassé la loi Chrétienne. Il se déchaîna fort contr'eux & contre la Religion qu'ils professoient. Ces généreux Néophytes allerent le trouver, & lui demanderent si c'étoit un crime de reconnoître & adorer le seul vrai Dieu. Le *Gourou* qui n'avoit point de raisons solides à leur opposer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur caste. Les Néophytes donnerent avis de ce qui se passoit aux Chrétiens des villages voisins : ceux-ci s'assemblerent en foule dans cette petite ville, & là, sous les yeux du *Gouroux*, ils passerent la plus grande partie du jour & de la nuit à réciter leurs prieres, à chanter des cantiques spirituels, & à lire publiquement les livres qui traitent des vérités de la foi, & qui réfutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitoit le *Gourou*, le blâma de son imprudence, & lui conseilla de se retirer le plus secrettement qu'il lui seroit possible. Il suivit ce conseil ; & perdant

l'eſpérance de réduire ſes anciens diſciples, il ſortit de la ville à petit bruit. Les Chrétiens qui ſe douterent qu'il iroit publier ailleurs que ſa préſence avoit confondu les déſerteurs d'entre ſes diſciples, & qu'il les avoit punis comme ils le méritoient, le ſuivirent de bourgade en bourgade, & enfin s'étant trouvés dans une petite ville où le *Gourou* s'étoit retiré, & où ils l'avoient encore pourſuivi, ils aſſemblerent les principaux habitans, & en leur préſence, celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, réfuta d'abord, avec autant de modeſtie que de force, les calomnies que répandoit effrontément le *Gourçou*, & il expoſa enſuite en peu de mots l'excellence de la Religion Chrétienne, & les raiſons qu'ils avoient eues de l'embraſſer. Dieu donna tant de bénédictions à ſes paroles, que les Gentils même ſe déclarerent en faveur des Chrétiens, ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens euſſent pu lui reprocher ſa vie ſcandaleuſe; mais un reſte de reſpect qu'ils conſervoient pour lui, les empêcha de révéler publiquement ſes honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidele nommé *Rangappa*,

de la caſte des Tiſſerands, & qui avoit la réputation d'un homme d'eſprit & de probité, ſe détermina à ſe faire inſtruire des vérités du Chriſtianiſme. Son exemple fut imité de pluſieurs idolâtres. On s'aſſembloit chez lui tous les ſoirs, la priere s'y faiſoit en commun, & elle étoit ſuivie de l'explication de nos myſteres que faiſoit le Catéchiſte. Le *Gourou* qui n'étoit qu'à trois lieues de-là, fut averti du deſſein de *Rangappa*, & il ſe rendit auſſi-tôt au village, ne pouvant ſe réſoudre à perdre un de ſes plus fideles diſciples, c'eſt-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il aſſembla ſes autres diſciples, & leur déclara le deſſein qu'il avoit de punir d'une maniere éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrerent modeſtement que le Catéchiſte étoit chez *Rangappa*; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la diſpute en préſence des principaux du village; que ſelon les apparences il n'en ſortiroit pas à ſon honneur; que du caractere dont étoit ſon ancien diſciple, on ne devoit pas eſpérer qu'il changeât de réſolution; que d'uſer contre lui de violence & d'en venir aux voies de fait, c'étoit s'expoſer à être cité devant le

Prince; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zèle & les libéralités de ses disciples; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le présent, c'étoit d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça, il invectiva contre le Missionnaire, & il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gourou* reçoit ses aumônes est tout-à-fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile : il tient d'une main une petite béquille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de son Dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire se présentent à la porte de leur maison, & lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'ozier : quand ce bonnet est presque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demi-aune de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours

un facrifice à cette toile. C'étoit, difoit-il, un moyen infaillible d'expier fes péchés & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu facrifice confiftoit à étendre la toile par terre, à y jetter quelques fleürs, & à brûler de l'encens. C'eft ainfi que le démon fe joue de ces pauvres idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-tèmps la vérité ; depuis qu'il l'a trouvée, il eft rempli d'un faint zèle pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des inftructions dans une bourgade, que l'ennemi du nom chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la vérité de notre fainte Religion, avoient fait prier un de mes Catéchiftes de venir dans leur village pour les inftruire. A peine y fut-il arrivé, que deux foldats Maures entrerent dans la maifon où les profelytes étoient affemblés. « Nous venons ici, dirent-ils, de la » part du Brame à qui appartient ce vil- » lage : il a appris qu'un efpion s'y étoit » réfugié, & nous avons ordre de nous » faifir de fa perfonne ». Le Catéchifte qui eft encore jeune, mais qui a beaucoup de fermété : « C'eft à moi, leur répondit-il, qùe vous en voulez : c'eft

» volontiers que j'irai trouver le Brame ».
Incontinent il ſuivit les ſoldats.

Lorſqu'il fut en préſence du Brame ; il lui dit d'un ton ferme : « Vous ſouhaitez ſçavoir qui je ſuis & ce que
» je viens faire dans votre village :
» j'y viens enſeigner la vérité à ceux
» qui veulent la connoître ». Le Brame, après quelques railleries, chercha à l'intimider, ſuppoſant toujours qu'il étoit l'eſpion d'une ville voiſine avec laquelle il étoit en guerre ; & le faiſant dépouiller de ſes vêtemens, il étala avec affectation les divers inſtrumens dont on ſe ſert pour punir les criminels. Le Catéchiſte parut peu touché de cet appareil : « La Religion que
» je prêche, dit-il, eſt connue dans
» pluſieurs villes voiſines : le principal
» Brame qui les gouverne a reçu avec
» eſtime le *Saniaſſi* (1) dont j'exécute
» les ordres : j'arrive d'une bourgade
» qui n'eſt qu'à une demi-lieue d'ici,
» où j'ai demeuré quelques jours : ceux
» qui y ſont le plus diſtingués par leur
» rang, ne pouvoient ſe laſſer d'enten-

(1) C'eſt le nom qu'aux Indes on donne aux Miſſionnaires.

» dre la lecture des livres qui expliquent
» les vérités que j'enseigne ».

Ces paroles ne firent nulle impression sur le Brame, & il ordonna que le Catéchiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catéchiste faisoit à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos saints mysteres. Le Brame le fit comparoître le lendemain. Deux principaux habitans d'un village voisin qui se trouverent présens, & qui connoissoient le Catéchiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence & à sa vertu; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les terres de sa dépendance. « Vos terres,
» répliqua le Catéchiste, ne s'étendent
» tout au plus qu'à deux ou trois lieues
» d'ici; tout l'univers est de la dépen-
» dance du vrai Dieu que j'adore,
» c'est à son tribunal que je vous cite,
» pour y rendre compte des obstacles
» que vous apportez à la prédication de
» sa sainte loi ». Ce qui est à craindre, c'est que ces pauvres infideles, qui témoignoient tant d'ardeur de se soumettre à

l'Evangile, ne perſéverent dans leur infidélité. C'eſt ce qui arrivera, à moins que Dieu, par ſon infinie miſéricorde, ne leur inſpire le courage d'aller ailleurs pour achever de ſe faire inſtruire.

L'oppoſition que ces peuples ont à la vérité eſt ſi grande, que ce qui devroit produire dans leurs eſprits de l'eſtime pour la Religion, ne ſert ſouvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumiere ne ſemble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne aſſiſtoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ſes plus proches avoient abandonnée; ſon deſſein étoit de ſauver ſon ame en la ſoulageant dans les beſoins de ſon corps. Dieu bénit ſes intentions, & elle eut la conſolation de lui faire adminiſtrer le ſaint baptême, auquel elle l'avoit diſpoſée depuis long-temps. Après ſa mort qui ſuivit de près ſon baptême, elle aida à l'enſevelir & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action ſi charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de ſa Caſte, & qu'il falloit la chaſſer non-ſeulement de leur maiſon, mais en-

core du village. En effet, comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village se présenterent à elles, & les yeux étincelans de fureur les menacerent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obseques. » Ce seroit un grand » honneur pour nous, répondirent-elles, » si Dieu nous jugeoit dignes de souf- » frir la mort pour la foi que nous avons » embrassée.

La constance des nouveaux Chrétiens & des Prosélytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent; c'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des Infideles qui ne manquent pas de regarder ces disgraces comme un châtiment de leurs Dieux abandonnés. J'en ai vu qui étant sur le point de recevoir le baptême auquel on les avoit long-temps préparés, se sont replongés dans l'idolâtrie, & toute la raison qu'ils apportoient de leur inconstance, c'est que leurs Dieux leur avoient apparu en songe, & les avoient menacés de les exterminer eux & leur famille, s'ils renonçoient à la religion de leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a des parens Chrétiens, & qui n'attend que la con-

clusion d'un mariage pour suivre leur exemple, étant assis à la porte de sa maison au clair de la lune, vit un homme tel qu'on représente un de leurs faux Dieux qui vint s'asseoir auprès de lui; il tenoit d'une main un trident, & de l'autre une petite cloche avec une calebasse dont on se sert pour demander l'aumône. Le spectre jetta sur lui un regard menaçant; mais le Prosélyte qui avoit oui parler de la vertu du signe de la croix, fit sur soi ce signe adorable, & le spectre disparut.

Cette Mission de *Chruchsnabouram* est nouvellement établie, & cependant c'est une de celles où la Religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la réception honorable que le Prince de *Tatimini* fit il y a quelques mois au Pere de la Fontaine, n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui est jeune, mais qui a plus de maturité d'esprit qu'on n'en a d'ordinaire à son âge, envoya prier le Missionnaire de le venir trouver. Il lui assigna un logement, devant lequel il fit dresser une grande tente pour ses Catéchistes. A peine le Pere y fut-il arrivé, que le Prince vint le saluer; il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation, de son désinté-

reſſement & de la pureté de la Loi qu'il enſeignoit. Le Pere prit de là occaſion de lui expoſer les vérités de la religion ; & l'attention du Prince ne laiſſa pas douter du plaiſir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le Pere demeura à *Tatimini*, le Prince lui rendit pluſieurs viſites ; il l'invita le troiſieme jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faiſoit bâtir dans ſon Palais ; & il lui donna des marques de bonté & même de reſpect qui ſurprirent toute ſa Cour. Enfin, ayant appris que le Miſſionnaire vouloit ſe rendre le lendemain à ſon Egliſe éloignée de quatre à cinq lieues, il ordonna que douze porteurs de palanquin coucheroient auprès de ſon logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le ſouhaiteroit. Ces marques publiques d'eſtime de la part du Prince, ont fort accrédité la religion dans cette contrée.

La converſion du Chef d'un gros village, de la Caſte des *Rettis*, a été accompagnée de circonſtances ſi ſingulieres & ſi édifiantes, que je ne puis me diſpenſer de vous en faire le récit. Depuis deux ans il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, &

que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il eſt riche, il n'y a point de remedes qu'on n'ait tenté inutilement pour ſa guériſon. Les Brames, ſelon leur coutume, l'ont exhorté à appaiſer la colere des Dieux par des ſacrifices & ſur-tout par de groſſes aumônes. Le malade fatigué de tant de remedes & de tant de vaines dépenſes, ſe livra à la plus noire mélancolie; le déſeſpoir même le porta juſqu'à demander du poiſon pour terminer avec ſa vie les maux qu'il ſouffroit.

Un zelé Chrétien vint alors dans le village pour des affaires domeſtiques. Le *Retti* eut la curioſité de le voir; le fruit de pluſieurs entretiens qu'ils eurent enſemble, fut que le malade demanda avec inſtance qu'on lui fît venir un Catéchiſte pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeune des freres du malade, nommé *Condappa*, ſe chargea de l'aller chercher. Il eſt ſurprenant combien ce jeune Gentil s'eſt toujours déclaré contre les fauſſes Divinités; il ne pouvoit ſouffrir qu'on leur fît des ſacrifices, ni qu'on leur rendît dans ſa maiſon aucun culte. » Quelle vertu, diſoit- » il, peuvent avoir des Statues de

» pierre & de bois ? Comment exau-
» ceroient-elles des vœux qu'elles n'en-
» tendent point ? Comment remédie-
» roient-elles à des maux qu'elles ne
» connoiſſent point ? Peut-on mettre au
» rang des Dieux, des hommes dont
» la vie infame feroit rougir les plus
» grands ſcélérats ? C'étoit-là le ſujet ordinaire des conteſtations domeſtiques. Il avoua, depuis qu'il eût reçu le baptême, que cette averſion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catéchiſte à *Darmavaram*, & il le pria de venir à ſon village ; le Catéchiſte s'en excuſa d'abord ſur divers prétextes ; enfin, ne pouvant réſiſter aux prieres réitérées du Gentil, il s'y rendit ſecretement, mais il n'y reſta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catéchiſte ; il ſçavoit que dans le pays où eſt le village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un ſujet aſſez frivole, & il craignoit le même ſort, pour peu qu'on vînt à ſçavoir la raiſon qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après ſon départ, l'inquiétude du *Retti*, & l'empreſſement qu'il avoit de ſe faire inſtruire, obli-

gerent *Condappa* à aller trouver une seconde fois le Catéchiſte, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à ſon arrivée que le Miſſionnaire étoit de retour dans ſon Egliſe de *Chruchſnabouram*, tranſporté de joie il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du Catéchiſte & d'un de ſes parens. Il expoſa au Miſſionnaire tout ce qui s'étoit paſſé durant ſon abſence, le deſir ardent qu'avoit ſon frere d'apprendre les vérités de la foi, & il le pria de permettre qu'on tranſportât le malade à ſon Egliſe, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le baptême & de mourir à ſes pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catéchiſte, & conſentit avec plaiſir à la propoſition que lui faiſoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t-il, faites réflexion que » ſi vous ne cherchez que la ſanté de » votre frere, je ne vous réponds pas » de ſa guériſon; notre profeſſion n'eſt » pas de donner des remedes, mais » d'enſeigner la Loi du vrai Dieu.

Condappa étant de retour à ſon village, aſſembla tous les parens du malade, & il fut conclu qu'on le tranſporteroit au plutôt à *Chruchſnabouram*. » Il » faut vous avertir, dit *Condappa*, que

» le Prédicateur de la Loi Chrétienne » commencera par nous demander si » nous avons dans notre maison des » Statues des faux Dieux, ou quelque » autre signe d'idolâtrie ; & si cela est, » il ne se fiera point à nos paroles, il » se persuadera au contraire, que nous » n'avons en vue que le rétablissement » de la santé de mon frere ». Les parens du malade avoient de la peine à se laisser enlever leurs Divinités, dans la crainte qu'elles ne se vengeassent de cet affront. » Je me charge, dit *Condappa*, » de la colere de ces prétendus Dieux. Après quoi les ayant mis dans un sac, il alla les jetter dans un puits hors du village.

Le lendemain on transporta le malade dans un brancart. Vingt de ses parens l'accompagnerent, & en deux jours de marche ils arriverent à *Chruchsnabouram*. L'état du *Retti* excitoit la compassion ; outre la fievre continue, il étoit tourmenté d'une toux si violente, qu'on eût dit dans ses fréquens accès qu'il étoit prêt d'étouffer ; ses mains & ses pieds étoient couverts d'ulceres qui lui causoient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maison du Missionnaire avec trois de ses parens pour le soigner.

Il n'y avoit qu'environ huit jours qu'il y étoit arrivé, lorſque ſur le minuit il cria au ſecours : le Pere y accourut, & le trouvant dans les convulſions d'un homme mourant, il lui jetta de l'eau bénite, & fit ſur lui le ſigne de la Croix. Le malade revenant à ſoi : » Ah ! mon » Pere, s'écria-t-il, ils me tenoient à la » gorge, je vous conjure de ne pas dif- » férer plus long-temps à m'accorder la » grace du baptême ». On le porta le lendemain à l'Egliſe & il y fut baptiſé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du baptême, ſa maladie diminua de jour en jour, & on commença à bien eſpérer de ſa guériſon. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêcherent un exprès au Miſſionnaire, afin de l'avertir que ſa préſence étoit néceſſaire pour les conſoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être aſſiégée par l'armée du Prince de *Maiſſour*. Le Miſſionnaire partit à l'inſtant, & à ſon arrivée il conféra le baptême à quatorze Catéchumenes. Il en avoit baptiſé dix-huit deux mois auparavant. Après un aſſez long ſéjour qu'il fit dans cette Ville, comme il ſe diſpoſoit à aller viſiter les Chrétientés de *Devandapalé* & de *Pon-*

ganour, il apprit que le *Retti* étoit tout à fait déſeſpéré. C'eſt ce qui l'obligea de retourner à *Chruchſnabòuram*, dans l'eſpérance de convertir à la foi pluſieurs parens du malade. Il y en avoit déja huit qui avoient reçu le baptême, & vingt autres ſe diſpoſoient à le recevoir.

Lorſqu'on ſçut, dans le village du *Retti*, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, ſon frere aîné qui eſt *Daſſeri*, c'eſt-à-dire, entiérement dévoué au culte de *Vichnou*, vint le trouver pour lui perſuader de retourner dans ſa maiſon. Le Néophyte lui répondit d'un ton ferme, en préſence de pluſieurs Gentils, qu'il ne conſentiroit jamais qu'on le tirât de l'Egliſe du vrai Dieu, qu'il avoit mis en lui toute ſa confiance, qu'il étoit le maître d'ordonner de ſa vie & de ſa mort, & qu'il étoit entiérement ſoumis à ſes volontés ; alors *Condappa* adreſſant la parole à ſon frere aîné : » Vous » êtes témoin, lui dit-il, des ſentimens » où eſt mon frere : j'ai apporté ici ſes » os, il eſt vrai, non pas pour lui pro» curer la ſanté, mais pour le mettre » dans la voie du ſalut ; & vous vou» driez les reporter dans notre village » pour le précipiter dans l'enfer ! C'eſt

» à quoi je m'opposerai de toutes mes » forces ». Et sur ce que dit le *Dassery* que ses parens étoient dans l'impatience de voir le malade avant sa mort : » Ils » peuvent venir ici, répondit le mo- » ribond, comme ils y sont déja venus. » Pour moi je ne ferai jamais ce deshon- » neur à la Religion du vrai Dieu que » j'ai embrassée ». Puis parlant des soins que le Missionnaire avoit pris de lui : » Où trouverois-je un Pere, dit-il, » qui eût pour moi une égale tendresse? » C'est à ses pieds que je veux mourir ».

Il mourut en effet la veille de Noël : ses parens Gentils, qui arriverent peu d'heures avant sa mort, & qui avoient été préparés au baptême par le Catéchiste, le demanderent avec empresse- ment : » Ne seroit-il pas à propos, leur » dit le Missionnaire, d'éprouver en- » core quelque-temps votre constance? » Vous croyez trouver votre parent en » meilleure santé, & vous le voyez » prêt de mourir. Votre foi n'en est- » elle pas ébranlée, & n'auroit-elle pas » besoin d'être affermie ? » Comme ils redoublerent leurs instances, le Pere ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur. Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme

il faisoit le même jour son instruction aux fideles dans l'Eglise, il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'ame du *Retti* qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent, & la douleur fut générale. Les larmes que le Ministre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux fideles, interrompirent plusieurs fois les prieres. Enfin le malade mourut entre les bras du Missionnaire, comme il l'avoit souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner se changea tout-à-coup en des transports de joie. » Que je m'estimerois heu-
» reux, s'écrioit-on, de mourir de la
» sorte, muni des Sacremens de l'Eglise,
» & parmi le concours de tant de fideles
» qui feront monter leurs prieres &
» leurs aumônes vers le Ciel pour l'ame
» du défunt ! » La cérémonie des obséques qui se fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parens nouvellement baptisés. Le corps étoit porté sur un brancart couvert de toiles peintes, & orné de festons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux, récitant à haute voix les prieres

de l'Eglise. Les Gentils même en furent surpris & édifiés ; car toute la piété des infideles, en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les joues & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur village, ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs compatriotes. » Qu'étoit-il nécessaire, » disoient-ils, de porter si loin le ca- » davre d'un mourant ? N'étoit-il pas » plus à propos de le laisser mourir au » milieu de sa famille, que d'aller inu- » tilement implorer le secours d'un étran- » ger ? Sa mort n'est-elle pas une preuve » de la colere des Dieux auxquels vous » l'avez fait renoncer ? Vous parlez en » aveugles, répondirent les fideles, c'est » le salut de l'ame de notre frere que » nous sommes allé chercher, & non » pas la santé de son corps. Si vous aviez » été témoins comme nous, de la cha- » rité avec laquelle on l'a traité pen- » dant quatre mois qu'a duré sa mala- » die, vous prendriez des sentimens plus » favorables à la Loi chrétienne, &

» vous vous garderiez bien de blâmer
» notre conduite ».

Ces reproches, mêlés de railleries & d'insultes que les Gentils faisoient aux *Rettis* Chrétiens, les porterent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurerent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prieres. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux fideles allerent au devant de lui, escortés de soldats & des principaux de la bourgade, avec des flambeaux & de la symphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les bourgades circonvoisines, une foule de peuples se rendit au village, soit par curiosité, soit par le desir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Néophytes, fortifiés par la présence du Missionnaire, reprocherent à leur tour aux Infideles leur aveuglement. » Nous passons dans
» votre esprit pour des insensés, leur
» dirent-ils, parce que nous suivons la
» Religion du vrai Dieu : Voilà celui
» qui nous l'a enseignée ; il est bien
» différent de vos Gouroux qui ne cher-

» chent que votre argent. Celui-ci ne
» demande rien, & ce n'eſt que le deſir
» de nous procurer un bonheur éternel
» qui l'a attiré de ſi loin dans nos con-
» trées. Qu'avez-vous à répondre aux
» ſalutaires inſtructions qu'il nous fait?
» Eſt-ce donc une folie de n'adorer
» qu'un ſeul Dieu ? Et quelle eſt votre
» ſageſſe de croire que des idoles de
» bronze & de pierre ſoient de vérita-
» bles Divinités »? C'eſt ainſi qu'ils confondoient les idolâtres. Mais ſur tout ils ne pouvoient contenir leur joie, lorſqu'ils voyoient que les Brames qui paſſent pour les plus habiles du Pays, n'avoient rien à répondre aux queſtions que leur faiſoit le Miſſionnaire ſur divers points de Religion & de ſcience. Pendant le peu de jours que le Pere demeura avec ſes Néophytes, il baptiſa plus de cinquante perſonnes.

Peu de jours après ſon départ, un mariage qui ſe fit dans le voiſinage, mit les fideles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien, & il obtint des parens de la fille qu'il épouſoit, qu'on n'obſerveroit dans ſon mariage que les cérémonies preſcrites par l'égliſe, ſans y mêler aucune de celles qui s'obſervent parmi les Idolâtres : ce qui fut exé-

cuté ponctuellement. Le *Gourou*, nommé *Chivalingam*, le persécuteur le plus déclaré du Christanisme; se rendit aussi-tôt au village avec une suite nombreuse de ses disciples. Son dessein étoit de faire casser le mariage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réussir, de tirer une grosse amende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au tribunal du Prince; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux fideles, & de faire proscrire le Christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gourverne tout ce pays qu'on appelle l'*Andevarou*) passoit pour un Prince également éclairé & inflexible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses forteresses, des mécontens prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours, & de lui substituer son frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne, & il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa ville capitale. Son retour précipité rompit les mesures des conjurés, qui furent tous mis

à mort à la réserve de son frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses porteurs le croyant endormi dans son palanquin, s'échapperent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour, & il leur demanda quel châtiment mériteroient des serviteurs qui parloient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de parler, alla donc à *Anantabouram* pour présenter au Prince sa requête contre les Chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le Prince alloit à la promenade, il parut devant son palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, & déclamant de toutes ses forces contre les Prédicateurs de la loi Chrétienne. Le Prince l'écouta assez froidement, & il lui fit dire que les *Saniassis Romains* ne

ne demeuroient pas dans ses terres, qu'ils residoient dans le pays de *Ballaram* & que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux fideles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marastes, dont le pays est vers la hauteur du Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde qui est habitée par les *Rettis :* elle y a porté le ravage tout récemment, & les Chrétiens y ont fait de grosses pertes, soit en grains, soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrace à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont quitté la Religion de leurs Peres. « C'est, disent-ils, une punition manifeste de » nos Dieux irrités ». Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aspirer aux seuls biens solides & véritables, qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'est de voir que les Chrétiens, nonobstant leurs pertes, soulagerent, par de grosses aumônes, ceux que le

fléau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures, ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vue le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Eglise. Ils députerent deux Néophytes à *Chruchsnabouram*, ville éloignée de douze lieues de leurs pays, pour représenter au Missionnaire combien il étoit difficile qu'eux & leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre & la ferveur des fideles augmenteroient d'une maniere sensible. C'est de quoi le Missionnaire étoit bien convaincu: mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince, & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste pour lui présenter des raisins de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il y est extrêmement rare. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Pere, & il lui fit dire qu'il seroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire, après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph, ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'*Andevarou*.

Le Prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée, qu'il dépêcha son premier Ministre pour le recevoir à la porte de la ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Des *Maldars* (ce sont des soldats Maures) se trouverent sur sa route pour le prier de hâter sa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans sa grande salle d'audience : c'est une espece de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toît, qui est une plateforme, est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui est vaste & à découvert, est embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, & l'autre à soixante pieds environ plus loin, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé, à la maniere des Orientaux, sur un grand coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agate, enrichies d'or ; ses parens & ses principaux Officiers l'environnoient ; les Brames occupoient le fond de la salle, & le parterre étoit rempli de soldats & de bas-officiers.

Aussi-tôt que le Prince apperçut le

Miſſionnaire, il ſe leva ; & après l'avoir ſalué, il lui fit ſigne de s'aſſeoir ſur des couſſins qui étoient auprès de lui. Le Pere refuſa cet honneur, & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catéchiſtes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince une ſphere, une mappemonde, & d'autres ſemblables curioſités. Puis le Pere fit tomber inſenſiblement l'entretien ſur la toute puiſſance du premier Etre, ſur ſon immenſité, ſon éternité, & ſur la fin qu'il s'eſt propoſée en créant l'homme raiſonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement ſuggéra aux Brames de queſtionner le Miſſionnaire ſur ce qu'il penſoit de leurs ſacrifices. « Dans vos ſacrifices, » répondit le Pere, j'ai oui dire que » vous égorgez des victimes, & que » vous préſentez à vos Divinités du » ris, du beurre & d'autres choſes de » cette nature. Croyez-vous de bonne » foi que Dieu ſe nourriſſe du ſang de » ces victimes, & qu'il ait beſoin des » choſes que vous lui offrez ? Dieu eſt » un pur eſprit, c'eſt en eſprit & en » vérité qu'il veut être adoré ; l'honneur » la louange, l'amour, voilà le tribut qu'il » exige de ſes créatures. C'eſt-à-dire, » interrompit le Prince, que nos ſacri-

» fices ne conviennent pas à la majesté
» de Dieu. Mais je voudrois bien sça-
» voir, poursuivit-il, quel est votre
» sentiment sur les métamorphoses de
» nos Dieux. Commençons par celle de
» *Rama*.

» On trouve dans vos histoires, ré-
» pondit le Pere, que *Vichnou* s'est mé-
» tamorphosé en un homme que vous
» appellez *Rama*, pour tuer le Géant
» *Ravenen*. Sans entrer dans les absur-
» dités que renferme cette fable, & qui
» choquent le bon sens, quelle idée
» auriez-vous d'un puissant Roi qui
» se mettroit à la tête d'une nombreuse
» armée pour aller combattre une mou-
» che ? Dieu qui d'une seule parole peut
» faire rentrer ce vaste univers dans le
» néant d'où il l'a tiré, avoit-il be-
» soin de tant d'appareil pour se dé-
» faire d'un seul homme ? A quoi bon
» cette multitude d'ours & de singes
» que vous donnez pour escorte à votre
» *Rama* !

» Comprenez-vous ce qu'il dit, ré-
» pliqua le Prince en s'adressant aux
» Brames ? Puis regardant le Mission-
» naire, en sera-t-il, dit-il, de même
» des autres métamorphoses ? Prince,
» répondit le Pere, ma réponse ne sera

» pas du goût des bien de perſonnes,
» & elle pourra peut-être les aigrir.
» Que cela ne vous inquiete point,
» répartit le Prince : je ſçai que vous
» faites profeſſion de dire la vérité ; ex-
» pliquez-vous librement. Peut-on ſe
» perſuader, pourſuivit le Miſſionnaire,
» qu'un Dieu ſe ſoit métamorphoſé en
» lion, en poiſſon, en pourceau ? Telle
» eſt donc la majeſté des Dieux que
» vous adorez » ! Il s'éleva alors un
murmure confus dans l'aſſemblée : le
Prince, de ſon côté, affectoit un air
ſevere, & gardoit un profond ſilence.
« J'oſe me promettre, continua le Pere
» en regardant le Prince, que vous
» ſerez de mon ſentiment. N'examinons
» point quelle créance méritent ceux
» qui ont compoſé l'hiſtoire de ces mé-
» tamorphoſes ; que la ſeule vérité ſoit
» notre regle. Si, pour vous donner
» quelque idée de ce que je ſuis, je
» paroiſſois devant vous ſous la figure
» d'un pourceau, & affectant les geſtes
» de cet animal, pour qui paſſerois-je
» dans votre eſprit » ? Le Prince fit ſigne
au Pere d'en demeurer là. Puis ſe tour-
nant vers les Brames qui ne pouvoient
diſſimuler leur embarras : « Paſſez, leur
» dit-il, à l'article des *Vedams*, c'eſt-

» à-dire, des Loix divines ». Les Indiens en reconnoissent quatre, qu'ils supposent être sorties des quatre visages de leur Dieu *Brama*.

« Vous me feriez plaisir, dit le Missionnaire en parlant aux Brames, de » m'expliquer ce que vous entendez par » la Loi divine. Votre malheur, ou » plutôt votre orgueil fait que vous » n'examinez rien à fond : vous vous » contentez de réciter quelques vers » que vous avez appris dans les écoles, » & dont le sens vous est le plus sou- » vent inconnu. Les plus sinceres d'en- » tre vous avouent de bonne foi qu'il » y a plusieurs choses dans vos *Ve-* » *dams* qui blessent la raison, & qu'un » homme d'honneur ne peut lire sans » rougir. De telles infamies peuvent- » elles sortir de la bouche d'un Dieu ? » Mais, a-jouta-til, voici le point » décisif : une de vos loix apprend, » à faire des maléfices, à jetter » des sorts & à les lever : une pa- » reille loi peut-elle venir du vrai » Dieu » ? Les Brames se récrierent, disant que leur loi ne contenoit pas des secrets magiques. » La chose est vraie, » dit le Prince, & il seroit inutile de » la désavouer ». On agita plusieurs

autres queſtions qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere s'adreſſant au Prince : » Je ne ceſſerai » point, lui dit-il, de prier Dieu pour » votre perſonne : je ne vous ſouhaite » point de plus grands biens temporels, » le ciel vous en a comblé. Mais il y » a des biens d'une autre nature & qui » ſont éternels : ce ſont ceux-là que » je conjurerai la divine Providence de » ne pas vous refuſer ». Un Brame croyant faire ſa cour, dit ſur cela en interrompant le Pere ; » Que ces pré- » tendus biens ſoient votre partage; » pour nous, nous ſouhaiterons dans » ce monde au Prince une fortune en- » core plus floriſſante que celle dont-il » jouit. Vous avez tort, reprit le Prince, » ce partage ſeroit trop inégal : je ſou- » haite avec le ſecours de ſes prieres » d'avoir quelque part aux biens du » ciel ». Il y avoit plus d'une heure & demie que duroit la diſpute; le Pere prit congé du Prince qui ſe leva en joignant les mains devant la poitrine, & faiſant une profonde inclination de tête. Le Pere ſe retira dans le logis qui lui avoit été aſſigné, & il y paſſa la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le chercher pour le conduire au Palais ; il y alla accompagné de ses Catéchistes. Le Prince sortit de son appartement, & vint au-devant de lui. « Je suis un » étranger, dit le Pere, & je ne mé- » rite pas cet honneur. Un étranger, » reprit le Prince ! ce n'est pas ainsi que » je vous regarde ; je vous honore » comme je ferois mon propre *Gourou* ». Il fallut pour obéir au Prince que non-seulement le Pere, mais encore les Catéchistes entrassent les premiers dans la salle d'audience. L'assemblée y étoit encore plus nombreuse que le jour précédent. La dispute avec les Brames roula presque toute sur les mêmes points de controverse. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le Prince réfuta lui-même les raisonnemens des Brames, & il le fit avec vivacité & sans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le Prince : « Seigneur, lui dit le » Pere, il faut que vous soyez bien » convaincu de la bonté de la cause » que je soutiens, puisque vous me » suscitez tant d'adversaires ; je me pro- » mets de vos lumieres & de votre » équité que vous vous intéresserez pour » ma défense. Je vous seconderai, ré-

» pliqua le Prince avec un visage ou-
» vert. Ensuite, s'adressant aux Brames,
» vous convenez avec le *Saniassi-Romain*, dit-il, de la nécessité d'un seul
» premier Être, & cependant vous ne
» pouvez nier que nous admettons trois
» Dieux. Vous, poursuivit-il, s'adressant
» à un *Vichnouviste*, vous dites que ce
» premier Être est *Vicknou* : & vous,
» parlant à un autre, vous soutenez
» que c'est *Brama* : moi, selon les prin-
» cipes de ma secte, je maintiens que
» c'est *Issouren*. Convenons d'abord en-
» tre nous quel est ce souverain Être,
» & nous disputerons ensuite contre le
» *Saniassi*. Ces trois Divinités, repri-
» rent les Brames, n'en font qu'une
» seule. Cela ne peut pas être, dit le
» Prince; nous lisons dans nos histoires
» que de cinq têtes que vous attribuez
» à *Brama*, *Issouren* lui en a coupé une,
» & nous ne sçavons pas qu'il ait eu
» le pouvoir de reproduire cette tête
» coupée. De pareilles absurdités, re-
» prit le Pere, ne prouvent-elles pas
» manifestement la fausseté de ces chi-
» mériques Divinités »?

On reprit ensuite ce que le Pere avoit dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvoient pas être appellés des

loix divines. « Quelle eſt donc cette
» loi que vous dites être la ſeule divine,
» demanderent les Brames? Le Prince,
» ſans donner au Pere le temps de ré-
» pondre: écoutez, leur dit-il, mettons-
» nous, vous & moi, au rang de ſes
» diſciples, & il nous l'enſeignera; ſans
» quoi, quel fruit retirerons-nous de
» ce qu'il prendroit la peine de nous
» dire »? Le Pere fit à ſon tour quelques
queſtions aux Brames ſur la nature de
l'ame. Le Prince qui s'apperçut que ces
queſtions les embarraſſoient: « Vous leur
» demandez, dit-il, ce que c'eſt que
» l'ame; faites-les convenir d'abord
» qu'ils en ayent une: du moins je ſçai
» que toute l'occupation de leur ame
» eſt d'inventer des moyens d'abuſer
» les peuples & d'en tirer des aumônes.
» Vous voulez dire, ſans doute, ajouta
» le Pere, que leur ventre leur tient lieu
» d'ame & de divinité.

» Ce n'eſt point pour diſputer, re-
» prit le Prince, que je vous ai fait
» appeller aujourd'hui; c'eſt pour vous
» demander une grace; faites-moi le
» plaiſir de vous établir dans ma ville
» capitale, je ſerai bien aiſe de vous en-
» tretenir de temps en temps». Le Pere,
après l'avoir remercié de ſes bontés,

lui témoigna que sa profession de *Saniassi* ne s'accordoit pas avec le fraças & le tumulte d'une grande ville. « Vous ne » serez importuné, dit le Prince, qu'au- » tant que vous le voudrez, j'y don- » nerai bon ordre, & moi-même quand » j'irai vous voir, ce sera sans aucune » suite; cependant je ne veux pas vous » gêner, & vous êtes le maître de » choisir dans toute l'étendue de mes » Etats le lieu qui vous conviendra le » mieux; mon inclination seroit que » vous demeurassiez dans ma capitale ». Le Pere le pria de trouver bon que pour le présent il bâtît une Eglise à *Madi-goubba*, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans sa salle, & voyant le Missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince idolâtre témoignoit à toute sa Cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu & pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier,

il lui fit voir quelques curiosités qu'il avoit dans son palais, & il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade, & appercevant un des *Rettis* Chrétiens : « Faites » bâtir au plutôt, lui dit-il, la maison » du *Saniassi-Romain :* je vous permets » de faire couper tout le bois qui vous » sera nécessaire. Un moment après » l'ayant fait rappeller : Je n'ai consenti » qu'avec peine, ajouta-t-il, que le » Missionnaire fixât sa demeure dans » votre village ; puisque vous avez le » bonheur d'être du nombre de ses disciples, je vous regarde comme mes » enfans ; mais joignez vos prieres aux » miennes, pour l'engager à demeurer » dans ma capitale. J'ai encore à lui » parler, avertissez-le de ne pas partir » si-tôt ».

Au retour de la promenade, il renvoya au palais la Princesse avec ses éléphans, ses chevaux, & la plus grande partie de sa Cour, & il se rendit en palanquin, accompagné de ses seuls gardes, au logis du Missionnaire. Après les avoir fait retirer, pour être seul avec le Pere, il lui dit : « Il n'y a qu'un » article qui m'arrête. Si vous me le » passez, je me fais dès-à-présent votre

» diſciple. Je porte le *Lingam*, comme » vous voyez ». (C'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan*: il le portoit attaché à ſa veſte comme les Chevaliers portent la croix de leur ordre.) « Je ſuis bien éloigné » de croire, ajouta-t-il, que ce ſoit une » divinité; je ne lui fais point de ſa- » crifices; mais vous ſçavez que c'eſt » la marque qui diſtingue ma Caſte; ſi » je le quittois, je paſſerois pour un » inſenſé, & je révolterois contre moi » toute ma famille.

« Prince, lui répondit le Miſſionnaire, » la choſe vous paroît impoſſible; mais » le Dieu que je vous prêche peut » faire de plus grands miracles. Non, » repliqua le Prince, le Dieu que vous » adorez me ſauvera ou me damnera » avec le *Lingan*. Je regarde les temples » & les idoles comme de la boue; je » les ferai renverſer, ſi vous le jugez » à propos; mais pour ce qui eſt du » *Lingan*, je ne le quitterai jamais ». Le Pere, les larmes aux yeux, prit les mains du Prince, & les ſerrant étroitement: « Ce n'eſt pas encore, lui dit-il, de » quoi il s'agit: donnez-vous la peine » & le loiſir de réfléchir ſur les im-

» portantes vérités que je vous annonce :
» Dieu vous donnera la force d'exécu-
» ter ce qu'il vous inspire par le foible
» organe de son Ministre : il ne vous a
» pas créé pour vous précipiter dans les
» flammes de l'enfer : sa grace dissipera
» toutes vos craintes, si vous la de-
» mandez avec confiance ; mes Disciples
» & moi nous le prierons sans cesse
» de vous accorder ce puissant secours ».

A ces paroles, il parut s'appaiser : puis changeant de discours : « Pourquoi
» refusez-vous, dit-il, de fixer ici votre
» demeure : je vous l'ai déja dit que
» vous ne serez point interrompu dans
» vos saints exercices : votre plaisir,
» dites-vous, est d'être avec les pau-
» vres, pour leur enseigner le chemin
» du ciel ; sçachez que je ne regarde
» pas cet éclat qui m'environne, ni ces
» biens que je possede, comme quel-
» que chose qui m'appartienne : je ne
» les ai point apportés en naissant ; ils
» ne me suivront point après ma mort :
» mon pere possédoit ces biens, & ils
» ne l'ont point garanti du tombeau ;
» j'en jouis maintenant, & d'autres les
» posséderont après moi : ainsi regardez-
» moi comme un pauvre & ne me re-
» fusez pas la grace que je vous de-
» mande ».

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un Prince idolâtre surprirent les Néophytes qui étoient présens. « Le vrai » Dieu, répondit le Pere, qui vous » met dans le cœur de si généreux » sentimens, a sans doute de grands » desseins sur votre personne. Vous » voulez que je bâtisse ici un *Matam*, » (c'est le nom qu'on donne à nos » Eglises) j'y consens, & j'espère que » Dieu en tirera sa gloire. Du moins je » pourrai vous entretenir plus souvent » de ses divines perfections, & de l'im- » portance qu'il y a de travailler sé- » rieusement à votre salut ».

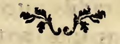
Le Prince ne pouvant dissimuler sa joie, renouvella aux *Rettis* Chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'Eglise, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à *Madigoubba*. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens & de fortifier ce Prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion.

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularités à vous mander ; mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine, notre Supérieur général. Quelle perte pour cette Mis-

ſion ! Dieu nous l'enleve dans un temps où ſa préſence ſembloit être le plus néceſſaire. Sa douceur, ſon humilité, ſes manieres affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabars. Les Egliſes qu'il a fondées dans cette Miſſion, ſeront des monumens durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames. Madame la Vicomteſſe d'Harnoncourt ſa mere lui faiſoit tenir chaque année une aumône conſidérable qui le mettoit en état de fournir aux frais qui ſont indiſpenſables lorſqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Miſſion. La Miſſion de Carnate, ſur-tout celle qui eſt en deça des montagnes, le regardent avec juſtice comme ſon fondateur. Il eſt difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, & plus de tranquillité d'ame, qu'il en a fait paroître dans diverſes perſécutions qu'il a eues à ſoutenir. Dans celle de *Ballabaram*, ſa douceur charma tellement les ſoldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, & que ſe jettant à ſes pieds, ils lui demanderent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à ſon égard. Dans une autre perſécution où l'on avoit ſoulevé toute la ville con-

tre les Miſſionnaires & les Chrétiens, un ſeul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des vérités de la Religion; & ſur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut défenſe d'inquiéter les nouveaux fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Egliſe de *Devandapallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Supérieur général, il ne penſoit qu'à ramener les eſprits prévenus, ſans perdre de vue cette miſſion qui étoit le principal objet de ſes ſoins. Il eſpéroit l'affermir davantage, & il portoit ſes vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus le Royaume de Jeſus-Chriſt; ſi vous pouviez être le témoin de la douleur que reſſentiront les fideles, lorſqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en Jeſus-Chriſt, vous jugeriez-mieux quelle eſt la grandeur de notre perte. Adorons les jugemens de Dieu & conformons-nous à ſa très-ſainte volonté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de reſpect, &c.



LETTRE DU PERE BARBIER.

A Puneypondi, dans le Carnate, le 7 Janvier 1720.

J'avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Pondicheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le ris & les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me suis remis à la vie de Missionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'espérance de travailler long-temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve, & il est vrai, qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous servons, est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à essuyer, si notre vie est austere, nous en sommes bien dédommagés

par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, soit par le concours de ceux qui se présentent au saint baptême, soit par l'innocence, la docilité & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confesserai, à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la Religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu, par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions, & leurs maladies. Il me semble que je vois renaître la ferveur des premiers siecles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience, & pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici-bas son purgatoire en lui fournissant un moyen infaillible d'expier ses fautes. « Ah ! mon Pere, me répondit-elle » d'un ton de voix qui m'étonna, je » ne souffre pas encore assez ». Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes Catéchistes vint me trou-

ver hier, & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son district, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une question très-douloureuse pour n'avoir pas voulu coopérer à un Sacrifice que les Païens de sa bourgarde vouloient faire au démon. Dieu bénit son courage en suscitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Néophyte.

Je reçois à ce moment une lettre d'un de nos Missionnaires qui m'apprend que dans l'année derniere il baptisa deux cens trente-six adultes & six cens huit enfans : que ses Catéchistes ont pareillement conféré le baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes & à deux cens quarante enfans. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfans sont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenser Dieu. C'est ce qui nous soutient dans nos travaux : le ciel se peuple insensiblement, la suite de l'Agneau se grossit tous les jours : Dieu sera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels après Dieu elles sont redevables de leur salut éternel ?

Description de l'arbre qui porte la Ouate, du poivrier, & de la laque, tirée de quelques autres lettres.

L'Arbre qui porte la ouate, ou cette espece de coton fin dont on se sert pour remplir des coussins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courtes pointes, &c. croît de lui-même en pleine campagne & sans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *ton-nghiou.* Cet arbre, que j'appellerai dorénavant ouatier, est de deux especes fort différentes : il y en a de grands & de petits : j'en ai vu des uns & des autres.

Les grands qui sont de deux sortes ressemblent assez aux noyers pour la forme & la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme est le tronc des chênes. L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file & fort serrées. Les feuilles tiennent également des feuilles de noyer & de celles du châtaigner : elles croissent toujours cinq à cinq; leurs pédicules, qui sont fort

courts, s'unissant à un sixieme qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur. La fleur est de la forme de la grandeur d'une tulippe médiocre; mais ses feuilles sont plus épaisses, & elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas haché & effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux especes de grands ouatiers : voici maintenant en quoi ils différent. Les uns portent la fleur avant la feuille : j'en ai vu plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, & n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vu de cette espece, avoient les feuilles toutes venues, & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, & assez douce au toucher : & les seconds l'ont rude, & d'un rouge foncé par dedans, mais pâle & jaune en dehors. Dans les uns & dans

les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets, lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur à l'entre-deux des feuilles: & entre ceux-ci il s'en éleve un cinquieme composé de seize de ces baguettes, au milieu desquelles il s'éleve une espece de pistil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre & sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate, je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il est d'une figure oblongue & semblable aux figues bananes anguleuses que les Portugais appellent *figos caroças*.

L'ouatier de la seconde, ou pour mieux dire, de la troisieme espece, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia : ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par dessus & par dessous d'un petit duvet fort doux

doux au toucher. Les maîtresses fibres qui partent de la côte de la feuille sont fort distinctes & très-bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointe aux deux extrémités & unis ensemble. Ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, & de la grosseur du petit doigt. J'en ai vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au dedans la ouate bien pressée avec plusieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au poivrier; c'est un arbrisseau rampant, qui, pour s'élever, a besoin d'appui. On le plante au pied de quelqu'arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux, ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même,

quand il eſt ſec, reſſemble parfaitement à du ſarment, au goût près qui eſt fort âcre. Cette tige pouſſe quantité de branches de tous côtés, qui s'attachent au haſard. La feuille, quand l'arbre eſt jeune, eſt d'un verd uni & blanchâtre, qui devient plus foncé à meſure que l'arbre croît : elle garde toujours ſa blancheur par-deſſus. Sa figure eſt ovale, mais vers l'extrémité elle diminue & ſe termine en pointe. Elle a ſix nervures, dont cinq, qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales ſemblables à la premiere. On ne diſtingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures ſe communiquent les unes aux autres par un tiſſu de fibres aſſez groſſieres. Les plus grandes feuilles que j'ai vues, avoient ſix pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe eſt petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds, lorſque je les vis, & qui ne devoient être mûrs que dans trois mois, étoient attachés ſans pédicule : ils étoient de la forme & de la groſſeur du gros plomb à tirer. Le poivre, quoique verd, avoit déja beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas

que ceux que je vis, portaſſent chacun ſix onces de poivre.

Pour ce qui eſt de la laque, c'eſt principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramaſſe autour de deux diverſes ſortes d'arbres. Ce ſont de certains inſectes rouges, aſſez ſemblables aux fourmis, qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de la même maniere. On m'a aſſuré que la laque ſe forme de l'excrément de ces inſectes, du moins c'eſt le ſentiment de quelques Lahos que j'ai queſtionnés. Néanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vu beaucoup de laque, m'a aſſuré qu'elle ſe trouvoit là autour de certains arbriſſeaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a guere qu'un pouce ou un pouce & demi de diametre; qu'elle ſe formoit d'une eſpece de roſée qui tomboit tous les ans dans cette contrée aux mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges, friandes de cette roſée, couvroient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations, ſi différentes en apparence, peuvent, ce ſemble, ſe concilier, ſi l'on dit que ces inſectes ou fourmis rouges font de cette

rosée, non pas la laque, qui est une espece de marc, comme l'est la cire par rapport au miel ; mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; & que pour la laque, ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matieres terrestres qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ses productions.

LETTRE

Du Pere le Caron, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Mesdames ses Sœurs, Religieuses Ursulines.

De la Mission de Carnate, aux Indes, ce 20 Novembre 1720.

La paix de Notre Seigneur.

JE cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes cheres Sœurs, & la distance des lieux ne me fait pas oublier ce que vous me demandâtes si

ſtamment, lorſque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coutumes de ces nations éloignées, & je m'étendrai un peu plus au long ſur ce qui regarde les fonctions du ſaint miniſtere auquel la divine Providence m'a appellé.

La Religion des Indiens eſt un composé monſtrueux de toute ſorte de fables. Ils admettent, ſelon ce qu'on voit dans leurs livres, juſqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions ſont différentes. Ils attribuent à l'un la création du monde, à l'autre la conſervation, & au troiſiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux ſont indépendans les uns des autres; ils ont chacun leur paradis; ſouvent ils ſe ſont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru pluſieurs fois ſur la terre ſous différentes figures, ſous celle de poiſſon, de pourceau, &c. Tout ce qui a ſervi à ces Dieux eſt diviniſé. C'eſt pourquoi on voit preſque dans tous les temples la figure d'un bœuf, auquel on offre des ſacrifices, parce qu'il ſervoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus ſurpris au milieu de

ces fables, c'eſt que ces peuples ont un Dieu nommé *Chriſnen*, né à minuit dans une étable de Bergers. Ils obſervent un jeûne la veille de ſa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu eſt un tiſſu d'actions infâmes.

C'eſt dans ce tintamare que conſiſte toute la ſolemnité de la fête : boire, manger, chanter, ſe divertir ; ce ſont là leurs exercices de piété. Ils ne s'aſſemblent guere dans leurs temples qui ſont de vraies demeures de démons. Il ne vient de jour dans ces temples que par une porte très-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux Dieux, envoyent au Sacrificateur de quoi faire le ſacrifice : ce ſont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du riz, & des légumes. Perſonne n'aſſiſte au ſacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces ſacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois paſſé, je me retirai le ſoir dans un Temple à deſſein d'y paſſer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des idoles qui ſe diſpoſoit à leur faire ſon ſacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du riz, & des légumes. Je pris de-là occaſion de lui faire ſentir quel étoit ſon aveugle-

ment d'adorer des Dieux insensibles ; je l'entretins assez long-temps du vrai Dieu ; & je m'apperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit ; il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : « Vous avez tort, me dit-il avec » amitié, de passer ici la nuit : cette » contrée est remplie de voleurs qui » pourroient vous faire insulte; croyez-» moi, retirez-vous dans le prochain » Village; vous y serez plus en sûreté ». Comme je ne déférois pas à ses conseils, & que ma présence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de-là que je contemplai son manège. Il prépara le repas au coin du Temple ; puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotta long-temps; il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le riz & les légumes; après quoi se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au

festin. Puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit présenté à ses Dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les princes de ces contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & pénibles voyages pour porter des sommes d'argent considérables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du pays. Dans la ville de *Ballabaram* où nous avons une Eglise, le Prince régnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval & d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'infideles, qui viennent adorer l'idole. Par intervalle un hérault fait faire silence, & il récite les louanges de la Divinité.

L'année dernière la Princesse régnante se trouva fort mal. Le Prince son mari eut recours à toutes les idoles, & leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison ; & afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette Princesse, la figure

d'une de ses principales Divinités. La douleur abrégea sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le Prince en fut si irrité contre ses Dieux, qu'il cessa entiérement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'est enfin radoucie, & le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces peuples sont divisés par castes ou tribus, comme étoit autrefois le peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce; car dans leurs coutumes, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette distinction de castes est un grand obstacle au progrès de l'Evangile, sur tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa caste & même dans sa parenté, un Idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent: « Si je me fais Chrétien, » il faut renoncer à tout établissement; » il n'y a point encore de Chrétiens dans » ma famille; j'en deviendrai l'op» probre, & mes parens ne voudront » plus communiquer avec moi. » Ainsi il faut que ces Infidèles commencent

par l'acte du monde le plus héroïque, pour se faire instruire d'une religion contre laquelle ils sont déja prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa miséricorde infinie a sçu applanir ces difficultés.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*, (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur devouement à un de leurs Dieux ;) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des sacrifices. Les *Gouroux* ont sçu leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre Indien l'histoire suivante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *lingan*, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou :* celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, & que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux, & en même-temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le Linganiste parut y consentir, mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois son sacrifice. Aussi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau.

Nous voilà tous deux sans *Lingan*, lui dit-il : ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang, pour appaiser la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds pour s'y jetter ensemble, lorsque le *Gourou* lui prenant la main, » attendez, mon fils, lui dit-il, il ne » faut pas vous presser, je puis vous » dispenser de la peine que vous avez » méritée, je réparerai votre faute en » vous donnant un autre *Lingan* ».

Il regne ici une coutume assez extraordinaire dans la Caste des laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main, & de les présenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là, en présence de l'Idole, on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussi-tôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, & on les suspend à la porte d'une de leurs Déesses.

En France on applique la fleur de lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs ni prieres ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinités, sans que durant ce tourment ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le Démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espece de servitude ; ils ne possedent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ses sujets : au temps de la récolte il fait enlever le grain, & laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'en-

terrent avec soin, autrement sous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations sur leurs peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le pays seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort; pourvu qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme & sa fille. Une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique, on lui couvrit le visage de boue : ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du Prince de *Ballabaram*, en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol : au lieu de le punir, on le garda à vue comme une personne utile à l'Etat, & qui, dans l'occasion, pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit qu'en cas de siege, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis & par-là déconcerter leurs projets.

En Europe ce ſont les meilleures familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un ſeul qui ſoit de la premiere Caſte : quelques-uns même ſont d'une Caſte fort obſcure. De-là vient qu'il y a des Princes dont les cuiſiniers ſe croiroient deshonorés, & le ſeroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils ſervent : leurs parens les chaſſeroient de leurs Caſtes comme des gens perdus d'honneur. C'eſt ici un noble emploi que de ſe faire la cuiſine à ſoi-même. C'eſt pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : c'eſt-vous ſans doute, mon Pere, qui vous faites votre cuiſine : voulant par-là me faire entendre qu'il n'y avoit perſonne d'une naiſſance, ni d'un mérite aſſez diſtingué pour me la faire.

On eſt ici fort à plaindre quand on eſt malade. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait grand nombre de Médecins : mais ce ce ſont de vrais charlatans, fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues & leurs remedes ſe trouvent dans les bois : ce ſont quelques ſimples dont ils expriment le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans

les fievres, durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la Mission, mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos Catéchistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence, je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la premiere Caste, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fievre le quitta le 27e jour de sa maladie; & comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fievre ne le reprît. Le 30 & les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout-à-fait rétabli, & je le fais actuellement instruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi cespeuples ni Académ-

mie ni Sciences : ils ont quelque connoiſſance de l'aſtronomie, & ils prédiſent les éclipſes avec aſſez de juſteſſe. Quoique leur pays ait été ſujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être tranſmiſe à la poſtérité ; on n'en trouve rien dans leurs livres, qui ne ſont remplis que de contes & de fables.

Voilà, mes cheres ſœurs, un précis de ce qui regarde la Religion & le gouvernement des peuples du Carnate : vous ſouhaitez quelque choſe de plus particulier ſur ce qui me regarde, & ſur les bénédictions que le Seigneur verſe ſur cette Chrétienté naiſſante ; c'eſt à quoi je vais ſatisfaire.

J'entrai dans cette Miſſion le 20 du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois ſemaines, qu'il penſa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi-Saint on vint m'avertir qu'un Miſſionnaire qui demeuroit à trois lieues, étoit tombé malade, & hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis ſur l'heure, & j'arrivai à ſon Egliſe le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte ſe tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient

pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi & mes Catéchistes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierres & de bâtons, pousserent des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là 28 personnes : à dix heures du soir je commençai, dans une vaste plaine, une belle procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la statue de la sainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui jouoient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces sortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos mysteres.

Vous ne sçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des sacremens. Dès que le Missionnaire est arrivé dans une Eglise ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints Mysteres. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz

froid, ils arrivent ſur le ſoir accablés de ſueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout ſoulagement un peu d'eau, & paſſent la nuit couchés ſur la terre. Ils fondent en larmes & ſont inconſolables en s'accuſant des fautes les plus légeres. A la priere du ſoir, lorſqu'on récite l'acte de contrition, ils ſe frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des ſanglots réitérés.

Aux fêtes ſolemnelles les Chrétiens les plus aiſés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par-là ils entretiennent entr'eux cet eſprit d'union & de charité qui édifie les Païens même. C'eſt ordinairement à ces fêtes qu'on adminiſtre le ſaint baptême. Les Catéchiſtes nous amenent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu qu'ils ſecouent avec joie le joug du démon qui les a tenus ſi long-temps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui, nonobſtant les plus forts préjugés touchant leurs divinités, reçoivent le ſaint baptême, ſans que la foi de nos Myſteres trouve dans leurs eſprits la moindre réſiſtance.

Ceux qui ſe convertiſſent à la foi

ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs parens Idolâtres, qui les maltraitent, & les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le récit de leurs peines. « Mon Pere, disent-ils, avec une foi vive, je souffre » infiniment, mais je suis content pourvu » que la volonté de Dieu s'accomplisse, » & que le ciel devienne le prix de mes » souffrances ». J'ai vu plusieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres, & qui l'ayant refusé constamment, ont été exposés aux plus indignes traitemens : quelques-uns sont morts de miseres, tous furent chassés de leur pays : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des héros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre ni murmurer, chargés de leurs petits enfans, obligés de chercher un asile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque

dans de nouveaux fideles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer dans la voie du salut, & nous remplissent d'une joie pure & solide.

A la derniere fête de Noël, le Seigneur glorifia son saint Nom d'une façon singuliere dans les Etats d'un Prince où l'Evangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que sept personnes y étoient cruellement tourmentées du démon ; deux moururent dans l'obsession ; les cinq autres n'ayant plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu, furent amenés à l'Eglise de *Chrucsnabouram*, les fers aux pieds & les mains liées derriere le dos. Dès qu'ils furent arrivés, je chargeai un Catéchiste d'aller enlever de sa maison, & de celle de ses parens, toutes les Idoles & toutes les marques de superstition qu'ils y trouveroient. Le lendemain après la Messe, je commençai l'exorcisme ; j'avois fait illuminer l'Eglise pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du démon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une si cruelle

servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étoient étonnés de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pu modérer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obsession, & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres qui étoit son Intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortege, sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de soixante-cinq ans. Dans mon entretien, j'insistai fort sur la délivrance de ces possédés, comme sur une preuve de la vérité de la Religion que j'étois venu de six mille lieues lui annoncer pour le salut de son ame. Le Prince & ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien, il se retira auprès de l'Eglise, & il me fit dire qu'il vouloit me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la Divinité ; & de temps en temps il se récrioit : c'est ici la pure vérité.

L'Eglise étoit assez bien ornée. Quand l'heure de la priere eut sonné, le Prince y assista, & il parut très-édifié de la

piété & de la modeſtie des fideles. La priere finie : « qu'on reſte ici, dit-il à » ceux de ſa Cour, je vais prendre » congé du Pere ». Il vint ſeul dans un endroit où je l'attendois ; & là, durant un quart d'heure, je l'entretins du vrai Dieu, du paradis, de l'enfer, de la fauſſeté des Divinités qu'il adoroit. Il convint de tout : « Je veux, dit-il, em» braſſer votre Religion, admettez-moi, » je vous prie, dès ce moment, au » nombre de vos diſciples ». Alors il me ſalua en portant les deux mains jointes ſur la tête, qui eſt la marque du plus grand reſpect, & il ſe retira. Le lendemain je lui envoyai un Catéchiſte avec des livres où nos myſteres ſont expliqués. Il ſe les fit lire durant quelques jours ſans ſe déclarer ; & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût ſoutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a, parmi ſes courtiſans, grand nombre de Brames qui nous traverſent preſque dans toutes les Cours où ils ont les premieres charges. J'ai appris qu'ils avoient perſuadé à ce Prince, que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes, & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchan-

temens, que les cinq personnes avoient été délivrées du démon. Ce Prince est très-foible sur cet article; il entretient même à sa Cour un magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jetter sur lui. J'ai invité ce magicien à me venir voir, afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole, mais il ne l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la visite du Prince, je lui envoyai un panier de raisins, auquel j'avois appliqué quelques cachets; c'est un fruit rare en ce pays. Les Brames qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez-» vous ces cachets, dirent-ils, ils cou-» vrent quelque sortilége, & si vous y » touchiez il vous arriveroit quelque » malheur ». Le Prince trop crédule n'osa toucher au raisin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après, un de mes Catéchistes étant allé le saluer de ma part: « ôtez les cachets » de ce panier, lui dit-il, le respect que » j'ai pour le Pere m'empêche de les » lever moi-même ». Le Catéchiste obéit, & le Prince mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai saluer un

autre Prince par un Catéchiſte, je lui ordonnai de porter ſur ſon bras un livre de la Religion d'une forme particuliere, afin de piquer ſa curioſité. Cet innocent ſtratagême réuſſit : le Prince demanda au Catéchiſte quel étoit ce livre, & ayant appris que c'étoit la loi du vrai Dieu, il ſe le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Aſtrologue ſouffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture, vint avec ſon livre d'Aſtrologie à la main : « Prince, lui dit-il » avec une eſpece d'enthouſiaſme, ſelon » le cours préſent des étoiles, il ne vous » eſt plus permis de reſter ici ; retirez- » vous au plutôt ». Le Prince obéit, & congédia ſon lecteur.

La ſeconde ſemaine de Carême, comme je finiſſois ma retraite annuelle, il m'arriva une petite humiliation. Un parti conſidérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Egliſe de *Chruchſnabouram*. Dès le matin ils demanderent à me parler : on leur répondit que j'étois en prieres, & que je ne voyois perſonne. Ce refus les ſurprit : ils entrerent dans l'enceinte de la maiſon, & ce fut toute la journée un flux & reflux continuel de ces gens-là, ſans rien communiquer de leur deſſein. Ils avoient deux Brames à leur

leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entreprise. Comme ils craignirent que les Chrétiens ne prissent ma défense, ils s'adresserent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes disciples en respect. Le Prince qui m'affectionnoit, s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un Prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessein de m'enlever dans l'obscurité de la nuit & sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain : je ne sçais comment le Commandant de la forteresse de *Chruchsnabouram* eut connoissance de leur dessein; il vint me trouver à cinq heures & demie du soir, pour me donner avis que les Mores tramoient un complot contre ma personne, qu'ils s'étoient déjà emparés de toutes les avenues de ma maison, & il me conseilla de me réfugier dans la forteresse. Je suivis son conseil, je sortis par une issue inconnue aux Mores, & je me retirai dans la forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant apperçus de quelque mouvement, & ayant appris ensuite que j'étois dans la

forteresse, se retirerent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyerent inviter à me rendre au camp, où leur Commandant souhaitoit avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un pénitent & un solitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le grand monde. Comme ils décamperent le lendemain matin, je retournai dans mon Eglise, où mes Chrétiens m'accompagnerent.

Je ne sçais quel étoit le dessein de ces Mores, ni quel parti ils m'eussent fait si j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je sçais, c'est que les Brames nous ont souvent suscité de fâcheuses persécutions, en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une maniere cruelle, & que tout récemment ils retinrent un de nos Missionnaires deux ans entiers dans une rude prison, & qu'ils l'appliquerent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la Providence de Dieu sur ses élus. Un Idolâtre étant venu par hasard de fort loin dans le village où je me trouvois, y tomba dangereusement malade; des Chrétiens lui par-

lerent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre ; je lui conférai le baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands sentimens de piété.

Quatre autres Adultes furent favorisés presque en même temps de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fût resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65 ans, & contre la coutume de ceux de sa Caste, il aimoit assez les Prédicateurs de l'Evangile : il avoit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Eglise. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre ; il arriva de trente lieues loin dans une Eglise où j'étois, il tombe malade, il envoye à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portai de l'eau de melisse qui le fortifia ; bien qu'il eût toute sa présence d'esprit, je m'apperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit assez instruit de nos mysteres, je

lui administrai le saint baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à souffrir, & de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austere, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions & les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés. Vous sçavez sans doute que le riz, quelques légumes, & de l'eau, sont toute notre nourriture ; cette austérité est absolument nécessaire en ces contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de riz & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le démon a aussi ses martyrs, observent cette austérité de vie. Nous avons auprès de nous un Chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Pénitent ne mangeoit à midi que du riz & des légumes, & que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reste de la journée à réciter les louan-

ges de ses faux dieux. Si notre vie étoit moins austere que la leur, & le Missionnaire, & la religion qu'il prêche, tomberoient dans le mépris.

Nos voyages sont pénibles : on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai presque passé toutes les nuits sous un arbre exposé aux vents & à la pluie; quelquefois je me retire dans un Temple d'idoles, quand il s'en trouve sur le chemin, mais on y est d'ordinaire mangé d'insectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz & des légumes, je récite mon Office, & après quelques heures d'un repos assez interrompu, je continue mon voyage; je n'en fais gueres que je n'aie le visage, les mains & les pieds tout brûlés, sans trouver une seule goute d'eau pour appaiser une soif ardente. C'est par une protection particuliere de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accidens dans ces voyages, car outre que le pays est rempli de voleurs, nous avons par-tout des ennemis du nom Chrétien, qui sçavent les routes que nous tenons, & qui pourroient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes cheres Sœurs, un récit

vrai dans toutes ſes circonſtances de la vie que je mene depuis ſeize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Miſſion. Je vous demande plus que jamais le ſecours de vos prieres; c'eſt ce que j'attends de votre amitié. Je ſuis, &c. (1)

SECONDE LETTRE

Du Pere le Gac, à M. le Chevalier Hébert, Gouverneur de Pondichéry.

A Ballabaram, ce 12 Janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Je continue à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Miſſion

---

(1) Le P. le Caron a fini ſa courſe Apoſtolique preſqu'auſſi-tôt qu'il l'avoit commencée. Il eſt mort victime de ſon zèle & de ſa charité. Ayant appris qu'une famille entiere d'idolâtres, frappée d'une maladie contagieuſe, avoit été chaſſée de la Peuplade, & étoit dans la campagne dénuée de tout ſecours, il courut les aſſiſter : touchée de ſes ſoins elle écouta ſes inſtructions, & il eut le bonheur de les baptiſer preſque tous, & de mourir avec ſon Catéchiſte de la maladie qu'il avoit gagné en les ſoignant.

naissante du Carnate. La connoissance que j'ai de votre zele pour l'établissement de la foi dans ces contrées barbares, me persuade qu'en cela je réponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation Françoise dans l'Inde.

Je finissois la derniere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont *Prasappa-Naïdou* (c'est le Prince qui gouverne le pays d'*Andevarou*) favorisoit les Prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non-seulement il avoit permis de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi; aussi les *Dasseris*, fideles adorateurs de *Vichnou* (1), ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étoient transportés.

L'absence du Missionnaire qui visitoit les autres Chrétientés, fut le signal de leur révolte. Ils s'assemblerent en grand

(1) Fausse Divinité du pays.

nombre à *Cloumourou*, où il y a plusieurs familles de Chrétiens ; ils prétendoient piller les maisons des Néophytes, aller ensuite à *Madigoubba*, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce village, & mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise.

En effet, le *Retti* qui est le Chef des Chrétiens de cette contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditieux, & il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes il cita les plus distingués d'entre les *Dasseris* devant les Brames du village ; puis interposant le nom du Prince, selon la coutume du pays : » je » remets, leur dit-il, mes biens entre » vos mains, vous en serez responsa- » bles.

Cet expédient réussit ; les Brames firent comprendre aux *Dasseris* qu'on ne leur demandoit que le temps nécessaire pour informer le Prince qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince vint dès le soir même. Des Maures dépêchés de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allerent en foule ; les *Dasseris* de la ville se joi-

gnirent à ceux des villages; les *Brames* soit *Vichnouvistes*, soit *Linganistes*, qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune; les soldats & les marchands grossirent le parti; enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le Prince qui apperçut leur multitude, quitta le dessein d'aller à la promenade, & rentra dans son palais.

Un Officier fut envoyé de sa part aux *Dasseris* : » Le Prince, leur dit-il, a con-
» noissance des accusations que vous
» formez contre les Chrétiens; ils brisent
» vos idoles, ils déclament contre vos
» Divinités, ils suivent une Religion
» qui anéantit les coutumes de vos an-
» cêtres; voilà le sujet de vos plaintes.
» Le Prince est trop juste pour ne pas
» réserver une oreille aux accusés;
» faites venir vos plus célebres Doc-
» teurs, & dès que le *Saniassi Romain*
» sera de retour, vos contestations se
» termineront dans une dispute réglée;
» le Prince veut lui-même en être le
» Juge.

Le Missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Ballabaram*; il crut qu'il ne devoit pas différer de se rendre auprès de ses chers Néophytes. A son passage par *Darma-*

varam qui eſt une ville conſidérable, les Chrétiens, à qui il communiqua le deſſein où il étoit d'aller droit à la capitale, lui repréſenterent qu'il n'étoit pas de la prudence, dans une pareille conjoncture, de ſe livrer entre les mains d'un Prince Gentil; que bien qu'il ait paru être dans des ſentimens favorables à la Religion, il étoit à craindre qu'une émeute ſi générale n'eût changé les inclinations de ſon cœur; que du moins, avant que de rien tenter dans une affaire ſi délicate, il ſembloit être plus à propos d'en conférer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de ſonder la diſpoſition préſente du Prince. Le Pere répondit à ces repréſentations que ſon parti étoit pris, & que le reſte il l'abandonnoit aux ſoins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram*; dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince, par un de ſes Catéchiſtes, de lui accorder un moment d'audience. » Vous me trompez, dit le Prince, il » n'eſt pas poſſible que le *Saniaſſi-Romain* ſoit ici. Il eſt à la porte de la » ville, répondit le Catéchiſte, où il » attend vos ordres. Lui faut-il un ordre, répliqua le Prince, pour venir » dans ſa maiſon? Ne ſçait-il pas que ce

» qui m'appartient est à lui : allez, dit-
» il à un de ses Brames, lui marquer la
» joie que j'ai de son arrivée, & l'im-
» patience où je suis de le voir ». Le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi-tôt appeller les Brames, & il engagea la dispute, où on traita les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma premiere lettre. Le Pere s'étendit fort au long sur les perfections du premier Être, & il fit voir d'une maniere palpable, que nulle de ces perfections ne convenoit aux Divinités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point, dit le Prince, dans
» un plus grand détail; ce que vous
» me dîtes sur cela il y a trois mois,
» m'est encore présent à l'esprit. Vous
» êtes obligés, continua-t-il, en s'adres-
» sant aux Brames, de convenir que
» *Vichenou* s'est métamorphosé en pour-
» ceau : le *Saniassi Romain* vous le re-
» procha dans la derniere dispute. Faites-
» moi voir que cette métamorphose est
» bienséante à la Divinité, & alors je
» conviendrai avec vous de tout le
» reste. Mais comme cela n'est pas facile
» à prouver, avouons de bonne foi que

» nos hiſtoires ne ſont qu'un tiſſu de
» fables».

« *Vichenou* ſe métamorphoſa de la
» ſorte, répondirent les Brames, pour
» exterminer un fameux géant. Ne pre-
» nons point le change, dit le Miſſion-
» naire; il ne s'agit pas ici de la cauſe
» de la métamorphoſe, mais de l'indé-
» cence ou plutôt de la folie qu'il y a
» d'attribuer cette métamorphoſe à la
» Divinité. Ne les pouſſez pas davan-
» tage, reprit le Prince en ſouriant;
» puis s'étant apperçu qu'un Brame
» *Vichenouviſte*, parlant au Pere, ſe ſer-
» voit de termes peu reſpectueux, il
» lui en fit une ſévere réprimande. Sou-
» venez-vous, lui dit-il, qui eſt celui
» à qui vous parlez, & ayez égard au
» lieu où vous êtes. Le Pere prit de-là
» occaſion de toucher un point qui
» regarde ces prétendus Docteurs: Il
» eſt étrange, dit-il, de voir juſqu'où
» va l'orgueil des *Gouroux* dans cette
» partie de l'Inde; il y en a qui entrant
» dans la maiſon de leurs diſciples, ſe
» font laver les pieds par le chef de
» famille, & qui enſuite diſtribuent
» cette eau à boire comme une choſe
» ſacrée. La ſainteté de mon état m'em-
» pêche de révéler ici certains myſ-
» teres d'iniquité.... ».

A ces paroles le Pere s'apperçut de quelque altération ſur le viſage du Prince, parce que c'eſt, ſur-tout dans la caſte des *Linganiſtes*, que ces infames pratiques ſont en uſage ; c'eſt pourquoi il n'inſiſta pas davantage ſur cet article, d'autant plus qu'on comprenoit aſſez ce qu'il vouloit dire. « Il n'y a point d'arti-» fice, pourſuivit-il, que vos *Gouroux* » n'employent pour mettre à contribu-» tion leurs diſciples. Que quelques-uns » d'eux leur repréſentent leur miſere & » leur pauvreté ; n'ont-ils pas le front » de leur dire, qu'ils n'ont qu'à emprun-» ter de l'argent & mettre en gage » leurs femmes & leurs enfans ? De tels » Docteurs, conclut le Miſſionnaire, » ne reſſemblent-ils pas plutôt à des » Sergens qu'à des Peres » ?

« Vous avez raiſon, interrompit le » Prince, la qualité de Sergens leur con-» vient admirablement bien, car ils en » font les fonctions. Puis adreſſant la » parole à un *Gourou* Vichnouviſte » nommé *Adjacoulou* : Pouvez-vous » vous inſcrire en faux contre ce que » dit le *Saniaſſi Romain ?* Quoi donc » répondit le Gourou avec émotion, » voudroit-il nous réduire à la mendi-» cité ? Non, répliqua le Miſſionnaire, » mais je voudrois qu'une ſordide ava-

» rice ne vous portât pas à faire des
» vexations indignes de votre minif-
» tere ».

Sur la fin de cette audience le Mif-
fionnaire voyant que le Prince ne lui
difoit mot de l'émeute que les Dafferis
avoient excitée à fon occafion, crut
devoir le prévenir en général fur les
oppofitions qu'on formoit de toutes
parts contre le Chriftianifme. « Il n'eft
» pas furprenant, lui dit-il, que la
» vérité trouve tant de contradicteurs.
» L'homme naturellement ennemi de
» la contrainte, ne peut fouffrir qu'on
» s'oppofe au penchant qui l'entraîne
» vers le mal; le vice, ainfi que l'a dit
» un de vos Poëtes, paroît à l'homme
» de l'ambroifie, & la vérité lui fem-
» ble du poifon. Si la Religion du vrai
» Dieu toléroit un feul des vices qui
» font autorifés par les différentes fectes
» de ce pays, je pourrois me promet-
» tre de trouver un grand nombre de
» partifans & de difciples; mais comme
» cette Religion eft fi fainte & fi pure,
» qu'elle condamne jufqu'à l'apparence
» même du vice, faut-il s'étonner qu'on
» s'efforce de la décrier, & que tant
» d'ennemis s'élevent contre fes Minif-
» tres? Ma confiance eft dans la protec-
» tion du vrai Dieu que j'adore, &

» dont je publie la sainte loi. C'est le
» seul intérêt de sa gloire qui m'a fait
» quitter mon pays, pour venir vous
» enseigner le chemin du Ciel. C'est
» son bras puissant qui me soutiendra
» contre les efforts de tant d'ennemis.
» Sans ce secours dont je m'appuye,
» aurois-je la témérité, seul comme je
» suis, d'entrer en lice avec une si
» grande multitude, & de m'exposer à
» un danger continuel de perdre la vie ?
» C'est le seul bien qu'on puisse me
» ravir, & je m'estimerois heureux de
» le sacrifier mille fois en témoignage
» des vérités que je vous annonce. C'est
» ce vrai Dieu, Prince, dont je publie
» les grandeurs, qui suscite des hommes
» amateurs de la vérité, pour prendre
» en main sa défense, & la soutenir de
» leur autorité. C'est à ce seul vrai Dieu
» que je suis redevable des marques
» d'affection dont vous m'honorez, &
» de la permission que vous m'avez
» donnée de bâtir une Eglise dans vos
» Etats. Que dites-vous, répondit le
» Prince, quels avantages n'ai-je pas
» reçu moi-même depuis que vous êtes
» venu à ma Cour ? Votre entrée dans
» mes Etats n'a-t-elle pas été pour moi
» une source de prospérités & de béné-
» dictions » ?

Vous avez ſçu, Monſieur, que dans le temps que les Daſſeris nous enleverent notre Egliſe de *Devandapallé*, M. de Saint-Hilaire qui s'intéreſſe avec tant de zèle pour le progrès de la foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade, qui nous fit rendre notre Egliſe, & appaiſa tout-à-fait l'orage. Le Miſſionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux* & autres ordres. Les *Saniaſſis Romains* ont des Egliſes dans le pays de Carnate, où ils ſont obligés de voyager pour inſtruire leurs diſciples : ce ſont des pénitens qui font profeſſion d'enſeigner la vérité, & dont la probité nous eſt connue. Nous les conſiderons & nous les affectionnons ; c'eſt pourquoi notre volonté eſt qu'eux & leurs diſciples ſoient traités par-tout favorablement, ſans qu'on leur faſſe aucune peine. Tel eſt l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finiſſant la lecture de cette patente : « Quels feroient les en-» fans du démon, dit-il, qui voudroient » inquiéter de ſi grands hommes ? Je me » flatte, répondit le Pere, que quand » vous connoîtrez encore mieux la » ſainteté de la loi Chrétienne, vous

» m'honorerez d'un ſemblable témoi-
» gnage. C'eſt à moi à en recevoir de
» vous, reprit le Prince d'un air obli-
» gagnt ». Après qnoi il réitéra ſes ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui ſeroit néceſſaire pour la conſtruction de la nouvelle Egliſe, & il ajouta, en congédiant le Miſſionnaire, qu'il vouloit aſſiſter à la premiere fête qui s'y célébreroit.

Comme le Pere étoit occupé à conduire le bâtiment de ſon Egliſe, il reçut une lettre que lui préſenterent deux députés d'un Prince Maure, Gouverneur de *Manimadougou*, petite ville, éloignée de dix-huit à vingt lieues de *Madigouba*. Ce Gouverneur eſt homme d'eſprit & curieux. Ayant appris qu'un *Saniaſſi Romain* enſeignoit une nouvelle doctrine, il ſouhaitoit de le voir & de l'entretenir; c'eſt ce que contenoit ſa lettre, qui étoit écrite ſur du papier ſemé de fleurs d'argent. En voici à-peu-près les termes.

Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, Gouverneur de la ville & fortereſſe de *Manimadougou*, je fais la révérence en préſence des pieds de celui qui brille de toute ſorte de belles qualités, qui eſt dans la plus haute contemplation de la Divinité, qui enſeigne la loi du

ſouverain Maître de toutes choſes. . . . .
Il y a long-temps que j'ai un extrême deſir de jouir de votre préſence, & il n'y a que vous qui ſçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux perſonnes que je vous envoye tâcheront de découvrir quelle eſt votre volonté, je finis en faiſant pluſieurs profondes révérences.

Le Pere qui ſçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que ſa curioſité naturelle, & qu'il n'y avoit nulle eſpérance de lui faire goûter les vérités du Chriſtianiſme, lui fit la réponſe ſuivante.

Le Docteur de la loi du vrai Dieu donne ſa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou*, &c. J'ai reçu avec toute la joie de mon ame la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des eſclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel & la terre, & qui le gouverne par ſa toute puiſſance, je ne ſuis pas le maître de diſpoſer de moi-même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce ſoit. Je m'aſſurerai par la priere, quels ſont les ordres & la volonté du ſouverain Maître que j'adore, & alors je tâcherai de contenter pleinement le deſir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour

la conſervation de votre perſonne.

Peu de jours après il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de *Chirpi* : elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Miſſionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excuſa, ſur l'obligation où il étoit de viſiter ſes différentes Chrétientés. Cette réponſe ne l'ayant pas ſatisfaite, elle lui écrivit une ſeconde lettre plus preſſante que la premiere, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Egliſe dans l'étendue de ſon gouvernement, le laiſſant le maître de choiſir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui ſont de grandes villes & fort peuplées.

Le Miſſionnaire ne crut pas devoir ſe rendre aiſément à ſes ſollicitations, ſoit parce qu'il y a toujours du riſque à ſe livrer entre les mains des Maures, ſoit par le peu d'eſpérance qu'il y a de les convertir, il prit le parti d'envoyer un de ſes Catéchiſtes pour la ſonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit ſon deſſein. Mais ſans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit, qu'elle avoit des choſes à dire au *Saniaſſi Romain* qu'elle ne pouvoit confier à perſonne; qu'elle le prioit de

considérer qu'Il n'étoit pas de la bienséance qu'une femme de son rang sortît du palais sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le Pere touché de ces raisons, se rendit le lendemain à *Cotta Cotta*, & il fut aussitôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure. C'étoit d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit nulle connoissance de la médecine, & que sa profession étoit d'enseigner la vérité. Une autre chose lui donnoit de l'inquiétude, sçavoir quelle étoit la situation de son fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, jusqu'à ce que son pere eût satisfait à une dette considérable. Enfin, elle vint à la principale raison de son empressement à entretenir le Missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques Faquirs (c'est le nom qu'on donne aux Pénitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils sçavoient plusieurs secrets, & entr'autres, celui de faire de l'or. Elles les avoit fait venir, & sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous

eux; trois ou quatre mois se passerent à chercher diverses plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or, en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils présenterent à la Dame deux ou trois morceaux d'or, auxquels il ne manquoit, disoient-ils, que quelques karats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoûterent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux ou trois jours; mais il nous faut passer ce temps-là en prieres sans manger, sans boire, sans parler à personne. La Dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux; ils passerent le premier jour en prieres; mais la seconde nuit ils disparurent, & emporterent les perles & les diamans qui leur avoient été confiés. La perte étoit grande; l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traitement que lui feroit le Nabab à son retour, lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le secret de faire de l'or, elle le conjuroit avec

larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de ſon entêtement ſur le ſecret imaginaire de la pierre philoſophale. Le Pere eut beau dire qu'il n'entendoit rien à cette Alchymie ; elle preſſoit encore davantage, & enfin, elle fit appeller ſon fils, qui commandoit en l'abſence du Nabab, pour l'aider à vaincre ſa réſiſtance. Le fils, plus raiſonnable que la mere, fut convaincu de la ſincérité avec laquelle le Pere lui parloit, & il lui accorda la permiſſion de ſe retirer.

Cependant, nonobſtant les bruits qui ſe répandoient d'une émeute nouvelle que les Daſſeris étoient prêts d'exciter, on ſe diſpoſoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Egliſe de *Madigoubba.* Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, le Pere envoya ſes Catéchiſtes pour le prier de ſa part d'honorer la fête de ſa préſence. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes, & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catéchiſtes ſe retirerent dans un corps de garde, à la porte de la fortereſſe, où ils paſſerent la nuit. Les *Daſſeris* s'y étoient aſſemblés, & pas un d'eux ne reconnut les Catéchiſtes. Un de leurs

Gouroux s'y étant rendu, ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la dispute. « Soit enchantement, disoient-ils, soit » quelqu'autre vertu secrette, dès la » premiere question que nous fait le » *Saniassi-Romain*, il nous ferme la » bouche. Il en faut venir à un coup » de main: c'est le moyen le plus court » & le plus sûr de réussir. Allons en » foule à son Eglise au temps de la » fête. Ayons chacun un petit pot de » terre rempli de poudre, (c'est ce » que nous appellerions des grenades) » jettons-nous tumultuairement dans sa » maison en criant *Govinda*, *Govinda* : » il est difficile que, dans le désordre » & la confusion, le *Saniassi* nous » échappe. Vous serez, dit le *Gourou*, » en leur applaudissant, vous serez de » dignes enfans de *Govinda*, si vous » réussissez dans l'exécution d'un projet » si bien concerté ».

Le Prince étoit au lit lorsqu'il apprit l'invitation qu'on lui faisoit: il voulut se lever, & tenir sa parole; mais sur ce qu'on lui représenta, que dans l'état où il étoit, il y avoit du danger de s'exposer au grand air, il fit venir un

de ses parens avec qui il a été élevé; & il lui ordonna d'assister à la fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, & d'obéir en toutes choses au *Saniassi-Romain*. Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *Dasseris* à la porte de la forteresse, mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain, de son propre mouvement, & sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes & ses timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la fête plus célebre.

Des témoignages si publics de son affection pour le Missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait une grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter si peu des mouvemens de ces seditieux; car ils sçavent se faire craindre par leur audace, par leur nombre, & par leur opiniâtreté à ne pas se désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasseris* se fait une plaie à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors & des plaques d'airain, que ces mutins frappent à coups redoublés. On dresse

dresse une espece de tente, pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire, on le laisse là sans boire, sans manger, & même sans panser sa plaie, jusqu'à ce que quelque fameux *Dasseri* vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam.* Comme les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les *Dasseris* s'assemblent autour de la tente; les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuses qui appellent *Govinda.* Alors celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prieres, & diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort se met aussi-tôt à danser avec les autres *Dasseris:* on le conduit en triomphe dans la ville, & la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditieux, & par des présens qu'on leur fait de pieces de toiles.

Les Maures ne se payent pas de ces

impoſtures; car s'il arrive, ce qui eſt rare, que les *Daſſeris* faſſent de ces ſortes de *Pavadams* dans les lieux où ils ſont les maîtres, ce n'eſt qu'à coups de bâton qu'ils font reſſuſciter le mort, & qu'ils diſſipent le tumulte. Il eſt étonnant que les Indiens n'ayent pas recours au même remede. Juſqu'à préſent les *Daſſeris* n'ont pas tenté la voie des *Pavadams* contre les Chrétiens, ſoit qu'ils craignent de ne pas réuſſir par cet artifice, ſoit qu'ils appréhendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques ſe paſſa avec un grand ordre, & avec beaucoup d'édification. Le parent du Prince aſſiſta à toute la cérémonie, après laquelle quarante perſonnes reçurent le baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Miſſionnaire le *Lingan*, & les autres ſignes d'idolâtrie qu'ils portoient: on les inſtruit actuellement eux & leurs familles, & il y a lieu de croire qu'ils ſeront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Miſſion dans l'Inde où la Religion ait fait de ſi rapides progrès, & en ſi peu de temps, & où les peuples paroiſſent plus diſpoſés à l'embraſſer. Certains engagemens en retiennent beau-

coup, comme malgré eux, dans l'idolâtrie; ſi cet obſtacle peut une fois ſe lever, la moiſſon ſera plus abondante.

Auſſi-tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à ſe mieux porter, le Miſſionnaire alla le remercier de la bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre & à la ſolemnité de la fête. Le Prince lui témoigna d'une maniere obligeante le déplaiſir qu'il avoit de n'avoir pu y aſſiſter, & il ajouta que les calomnies qu'on ne ceſſoit de répandre contre la loi Chrétienne, ſe détruiſoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux ſacrifice appellé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pu réſiſter aux ſollicitations des Brames. Une inondation avoit renverſé la chauſſée du grand étang de la Ville, & le Prince ſe laiſſa perſuader que la chauſſée ſe romproit toujours ſi l'on ne faiſoit ce ſacrifice. Peut-être ſerez-vous bien aiſe, Monſieur, de ſçavoir les cérémonies qu'on y obſerve.

Neuf jours de ſuite on ſacrifie un belier : le lieu où ſe fait le ſacrifice eſt hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, eſt aſſiſté

de douze autres Miniſtres ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils ſont habillés de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maiſon hors de la Ville dans l'endroit où le ſacrifice doit ſe faire : on y creuſe une foſſe, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raiſon feu perpétuel : ils y jettent différentes ſortes de bois odoriférant ; ils y verſent du beurre, de l'huile & du lait, en récitant certaines prieres tirées du livre de leur Loi. On procede enſuite à la mort du belier : on lui lie les pieds & le muſeau ; on lui bouche les narines & les oreilles pour lui ôter la reſpiration ; après quoi les plus robuſtes des ſacrificateurs lui donnent des coups de poings, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le Grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le péritoine avec la graiſſe qui ſe met ſur un petit faiſceau d'épines, qu'on ſuſpend au-deſſus du feu perpétuel, en ſorte que la graiſſe venant à ſe fondre y tombe goutte à goutte. Le reſte du péritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre que l'on fait frire, & dont tous les ſacrificateurs doivent manger : on en diſtribue pareillement

aux plus confidérables de l'affemblée, comme une chofe fainte. Le refte de la victime eft coupé par morceaux, qu'on fait bouillir & qu'on jette par petites parties dans le feu; car il faut qu'il ne refte rien de cette efpece d'holocaufte. Le facrifice achevé on donne un feftin à mille Brames; ce qui fe pratique auffi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvieme jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville, porté fur un char, qui eft tiré par les Brames. La cérémonie fe termine par des préfens qu'on fait aux Brames, & fur-tout au Grand Sacrificateur & à fes douze affiftans. Ces préfens font des pieces de coton & de foye, & de grands pendans d'oreille d'or qui leur tombent prefque fur les épaules : ce qui eft la marque qui diftingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépenfe que fit le Prince pour ce facrifice, monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même vifite que le Pere demanda aux Brames quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépenfe, & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi! répondirent

» les Brames, ne sçavez-vous pas que
» le *Chorkam*, ce lieu de délices, est la
» récompense de ceux qui sont faire le
» sacrifice de l'*Egnam* ? Mais quelles
» sont ces délices, reprit le Pere, qu'on
» goûte dans votre *Chorkam* ? Il y en
» a de toutes sortes, répondirent les
» Brames ; mais sur-tout il y a un ar-
» bre qui fournit tous les mets qu'on
» peut desirer. N'y a-t-il rien de plus,
» dit le Pere ? A cela les Brames ne
» répondirent rien. Je vois bien, ajouta
» le Pere, que la honte vous retient,
» & vous empêche de me répondre.
» Faut-il que je révele ici les infamies
» que vos Historiens rapportent sur ce
» *Chorkam* ? Croyez-vous que j'ignore
» les noms de ces quatre femmes pros-
» tituées qui en font la félicité ? J'en
» dis assez, & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail. Mais vou-
» lez-vous sçavoir l'idée que je me forme
» de votre *Chorkam* ? je le regarde
» comme une assemblée d'impudiques,
» ou plutôt de bêtes immondes, dont
» l'occupation est d'assouvir leurs bru-
» tales passions. C'est aussi l'occupation
» de vos prétendues Divinités. L'his-
» toire de *Devendroudou* n'en est-elle
» pas une preuve authentique ? Le *Ra-*

» *maîanam*, ce livre si célèbre parmi » vous, rapporte la malédiction que le » Pénitent *Caoutamoudou* lança contre » le premier Dieu du *Chorkam* ? La mé- » tamorphose d'*Emoudou* en chien, que » *Darma Rasou* vouloit introduire dans » ce lieu de délices, n'est-elle pas rap- » portée fort au long dans le *Baratam*, » ce quatrieme livre de votre Loi ? » Cent autres histoires semblables tirées » de vos livres, ne prouvent-elles pas » manifestement quel est le caractere de » vos Dieux ? Falloit-il engager le » Prince à de si grands frais, pour le » placer dans une si infame assemblée » ?

La fureur étoit peinte sur le visage des Brames, & frémissant de rage, ils se regardoient les uns les autres, sans oser parler. Le Prince attentif à ce qui se disoit de part & d'autre, sembloit ne prendre aucun parti. Sur quoi le Missionnaire lui adressant la parole : « Prince, » lui dit-il, je ne sçaurois trahir mes » sentimens ; votre silence sur une ma- » tiere si importante me surprend. Je ne » suis qu'un enfant, répondit le Prince, » que pourrois-je ajouter à ce que vous » venez de dire ? puis se tournant du » côté des Brames, il récita un vers dont » le sens étoit : voilà quelle est la ma-

» jeſté des dieux que nous adorons.
» Que n'aurois-je pas encore à vous » dire, pourſuivit le Pere, de ces prieres » tirées du livre de la loi, que vous ré- » citez en aſſommant à coups de poings » la victime, & de celles que vous dites » lorſqu'on l'écorche & qu'on lui fend » le ventre ? un Brame qui toucheroit la » chair du moindre animal, paſſeroit » chez vous pour un infâme, & cepen- » dant c'eſt parmi vous un acte de reli- » gion de manger la graiſſe du belier » pendant le ſacrifice de l'*Egnam*, vous » la vendez même au poids de l'or. Que » ne dirois-je pas de ces myſteres d'ini- » quité que vous cachez avec tant de » ſoin, & dont j'ai une parfaite connoiſ- » ſance »? le Pere parloit d'un de leurs ſacrifices appellé *Sacti pouja*, où le démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui ſe pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybele.

Ce diſcours qui confondoit les Brames, ne pouvoit manquer de les irriter ; c'eſt pourquoi le Miſſionnaire, après avoir pris congé du Prince, leur parla d'un ton plus affable : « Ne croyez pas, leur » dit-il, que le reſſentiment ou l'animo- » ſité ait aucune part à ce que je viens de

» dire. Si j'ai parlé avec plus de véhé-
» mence que je n'ai accoutumé de faire,
» ne l'attribuez qu'au desir que j'ai de
» vous faire entrer dans le chemin du
» Ciel ; le vrai Dieu qui connoît mes
» intentions, vous les manifestera un
» jour ; je vous regarde tous comme mes
» freres, & je suis prêt à donner ma vie
» pour le salut de vos ames ».

Ce fut-là la derniere dispute du Missionnaire avec les Brames ; ils l'éviterent quand l'occasion s'en présenta ; du reste il ne s'est passé rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, si ce n'est quelques allarmes causées de temps en temps par les *Dasseris*, car ils se sont souvent assemblés à dessein de renverser notre Eglise de *Madigoubba*, mais par la miséricorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenue ; mais peu après il se ravisa, dans la crainte de mortifier le Missionnaire, & il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortége de cavaliers, de soldats & d'éléphans. Il avoit actuellement la fievre, & il ressen-

toit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de ſe tenir aſſis. Il aſſiſta à toutes les cérémonies, après leſquelles il dit qu'il alloit prendre un peu de repos, juſqu'au temps que devoit ſe faire la proceſſion. On lui repréſenta que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la proceſſion de ſa chambre ; mais tout malade qu'il étoit, il voulut par reſpect venir à l'Egliſe.

La proceſſion commença ſur les ſept heures du ſoir, au ſon des inſtrumens, & à la lumiere de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Egliſe, en récitant à haute voix les Litanies du ſaint Nom de Jeſus, de la ſainte Vierge, du ſaint Sacrement, & de ſaint François-Xavier. La fievre ne quitta point le Prince ; cependant avant que de partir, il vint encore à l'Egliſe, & en préſence de ceux qui étoient à ſa ſuite, & des nouveaux Fideles, il parla de la Religion Chrétienne en des termes pleins d'eſtime & de vénération. Le Pere lui préſenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre ſous ſa protection. « Ils me ſont infiniment chers, répondit-» il, depuis qu'ils ont le bonheur d'être » vos diſciples ».

Les douleurs que lui cauſoit ſon abcès,

augmenterent de jour en jour, ſans qu'on pût le ſoulager par aucun remede. Il ſe fit apporter un couteau, & il ſe l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable, & il ſe crut déſeſpéré. Auſſi-tôt il fit faire ſon tombeau, & il en donna le deſſein. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit tranſporter pour examiner ſi l'on ſuivoit le plan qu'il en avoit tracé. Pluſieurs Princes du voiſinage le viſiterent : il n'y eut perſonne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faiſoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit ſans ceſſe. Belle leçon pour les Grands, qui, même dans le Chriſtianiſme, ne peuvent ſouffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere, dans cette triſte occaſion, tâcha de lui donner des marques de ſa reconnoiſſance, & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation. Il lui envoya par un Catéchiſte un peu de baume de *Capaïba*. « Ce n'eſt pas ici, » dit le Prince, un remede de merce- » naire, c'eſt un préſent d'ami ». Dès le premier appareil, il ſe ſentit ſoulagé, & le lendemain il dépêcha un cavalier avec des ſoldats vers le Pere, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté ſon palais : il étoit campé ſous des tentes

hors de la ville, ſur un petit côteau au pied duquel étoit le mauſolée qu'il faiſoit conſtruire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on deſcendoit par pluſieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui ſe fermoit par une porte à deux battans, étoit deſtinée à mettre ſon corps. Sur le caveau étoit une platte-forme de pierre de taille, qui ſoutenoit pluſieurs colomnes, ſur leſquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne ſe peut rien ajouter au reſpect & à la tendreſſe avec laquelle il reçut le Miſſionnaire. Après pluſieurs honnêtetés, « ne penſez pas, lui dit-il, à
» ſoulager mon corps : je me regarde
» déja comme enfermé dans le tom-
» beau. J'ai aſſez vécu : les maux que
» je ſouffre depuis deux ans m'ont dé-
» goûté de la vie : je ne ſuis plus oc-
» cupé que de la penſée des biens éter-
» nels : c'eſt par vos prieres que j'eſpere
» les obtenir. Faites-moi donc le plaiſir
» de demeurer quatre ou cinq jours
» avec moi. J'ai pourvu à tout, je ſçais
» que vous êtes ennemi du grand
» monde, vous ſerez dans un lieu re-
» tiré, où perſonne ne troublera vos
» ſaints exercices.

» C'eſt le vrai Dieu, reprit le Miſ-
» ſionnaire, qui met dans votre cœur
» de ſi ſaintes diſpoſitions. Ces preſſen-
» timens que vous avez du bonheur de
» l'autre vie, ſont des graces qu'il vous
» fait, & que vous devez craindre de
» rejetter. J'eſpere de ſon infinie bonté
» qu'il vous rendra la ſanté du corps,
» & qu'il vous donnera le courage de
» vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à
» la poſſeſſion du véritable bonheur que
» vous deſirez. Ces obſtacles, Prince, ne
» vous ſont pas inconnus : vous avez
» beſoin de fermeté pour les ſurmonter ». Après ces paroles, le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit préparé : c'étoit une grande tente qui pouvoit contenir cinquante perſonnes. On l'avoit dreſſée ſur une petite coline, vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'eſtime que ce Prince avoit conçue de la Religion Chrétienne & de ſes Miniſtres. Le Miſſionnaire profita de ces diſpoſitions favorables, pour briſer le reſte des liens qui le retenoient dans l'Idolâtrie « Ne vous y trompez pas,
» Prince, lui dit-il dans un autre en-
» tretien, ſans la connoiſſance du vrai

» Dieu dont je vous ai si souvent parlé,
» vous ne parviendrez jamais à ce bon-
» heur éternel après lequel vous aspirez.
» Je ne reconnois, répondit le Prince,
» qu'une seule Divinité : est-il possible
» que vous en doutiez encore? & in-
» continent après il prononça le nom
» de *Chiva*. Ah! Prince, interrompit le
» Missionnaire, en lui serrant la main,
» ce *Chiva* n'est rien moins que le vé-
» ritable Dieu : ce qui vous abuse, est
» que vous lui donnez le nom de Maître
» souverain, & c'est un nom qui ne
» lui convient nullement : c'étoit autre-
» fois un homme mortel comme vous,
» que vous avez érigé en Divinité. Ce
» *Chiva* a eu des femmes & des enfans :
» & le souverain Maître de toutes cho-
» ses, comme vous l'avouez vous-même,
» est un être spirituel & invisible. Cela
» est incontestable, repartit le Prince ».

Le Missionnaire insista ensuite sur le *Lingan* qui est le symbole de cette fausse Divinité, & auquel ce Prince est si fort attaché. « Tandis que vous le porterez, » dit-il, n'espérez pas d'avoir part aux » biens du Ciel; c'est une vérité que » je suis prêt de sceller de mon sang ». Le Prince, à ces paroles qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec

douceur : « eh quoi ! croyez-vous qu'on
» me souffrît un moment dans le poste
» que j'occupe, si je quittois le *Lingan?*
» Oui Prince, reprit le Pere, du ca-
» ractere dont je vous connois, j'espere
» qu'avec le secours de Dieu vous
» n'auriez rien à craindre ». Les Gardes, qui la plupart sont Linganistes, prêtoient l'oreille à cet entretien, & le Catéchiste avoua depuis qu'il trembloit, lorsqu'il entendit le Missionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le Prince y fit réflexion, car il interrompit le discours, & le faisant tomber sur sa maladie, il dit au Pere plusieurs fois : vous m'avez sauvé la vie. La mauvaise odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus insupportable que mes douleurs : la seule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque sorte ressuscité : je ne sens plus de douleur.

En effet, l'abcès s'étoit entiérement vuidé : la plaie étoit belle, & les chairs commençoient à se réunir, ensorte qu'on ne doutoit plus de sa prochaine guérison. Le Pere demanda la permission de se retirer dans son église, mais ce ne fut que six jours après, que le Prince se rendit à sa priere avec des témoi-

gnages de la plus tendre reconnoiſſance.

Quatre jours étoient à peine écoulés, qu'il envoya un exprès au Miſſionnaire, pour lui dire que ſa ſanté ſe rétabliſſoit de jour en jour, & qu'il ſe recommandoit à ſes prieres. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour, il voulut aller coucher au palais; mais, ſur ce qu'on lui repréſenta qu'il étoit tard, & que difficilement les équipages pourroient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit, après que les Officiers ſe furent retirés, & qu'on eut poſé les ſentinelles à l'ordinaire, il ne reſta dans la tente du Prince qu'une concubine & un jeune garçon dont la fonction étoit de chaſſer les mouches pendant ſon ſommeil. Cette malheureuſe éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant ſon ſabre, lui en déchargea un coup qui lui porta ſur la joue. Le Prince s'éveilla & jetta un grand cri : elle, ſans s'épouvanter, revint à la charge, & lui coupa le col. Au bruit qui ſe fit, les Gardes entrerent dans la tente; & trouvant le Prince nageant dans ſon ſang, ils ſaiſirent la concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fiere, & dit au Général

des troupes qui mettoit la main ſur elle : « Eſt-ce donc ainſi que vous faites la » garde ? on vient d'égorger le Prince : » vous en répondrez ».

Cette femme étoit une eſpece de Comédienne que le Prince affectionna après l'avoir vue danſer. Moyennant une ſomme d'argent donnée à ſes parens, il la fit conſentir à demeurer dans le palais, où il lui fit prendre le *Lingan*. Comme ſa premiere femme étoit ſtérile, il l'épouſa, & il en eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit donné le titre & les honneurs de ſeconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le palais, elle n'en pouvoit ſupporter la gêne, & elle regrettoit ſans ceſſe ſon premier genre de vie. La maladie dangereuſe du Prince lui avoit donné l'eſpérance de recouvrer bientôt ſa liberté. Cette eſpérance s'étant évanouie par le rétabliſſement de ſa ſanté, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la porterent à acheter ſa liberté par un ſi noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'eſt contenté de l'enfermer pour le reſte de ſes jours.

La mort de ce Prince fut un coup ſenſible pour le Miſſionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la vérité, & bien qu'il fût naturellement impérieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaiſir. Quelques-uns même ſe perſuadoient qu'il avoit embraſſé la Foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, ſon naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de ces exemples d'une juſtice ſévère, avec laquelle il puniſſoit auparavant juſqu'aux moindres fautes.

Dans la derniere converſation que le Pere eut avec lui, le diſcours tomba ſur le pardon des injures; & le Miſſionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui ſont ſes images ſur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me » faites plaiſir, répondit-il; je vous aſ» ſure que je vais m'attacher plus que » jamais à acquérir de la douceur & à » uſer de clémence. Dieu vous a donné » un fonds de droiture, lui dit le Père » dans le même entretien, qui eſt une » grande diſpoſition pour connoître & » embraſſer la vérité; mais à cette con» noiſſance vous mêlez quelquefois des » idées de Gentiliſme qui alterent beau-

» coup ces heureuses semences. J'espere
» que quand vous serez parfaitement
» rétabli, vous lirez volontiers les Li-
» vres qui traitent de la vraie Religion ;
» nous agiterons ensemble certains
» points sur lesquels il est important
» qu'il ne vous reste aucun doute ; la
» dispute les éclaircira. Moi, répondit-
» il, disputer contre vous ; je ne suis
» pas assez téméraire pour l'entrepren-
» dre. J'écouterai avec la simplicité
» d'un enfant, tout ce que vous vou-
» drez bien me dire pour mon instruc-
» tion.

On avoit raison de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, & que les Brames & les *Dasseris* ne profitassent de cette conjoncture pour susciter quelque nouvel orage ; ceux-là parce qu'ayant été regardés jusqu'alors comme les oracles de la Nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoiblissoient ; ceux-ci, parce que le nombre de leurs disciples diminuoit, c'est-à-dire que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere successeur du Prince défunt, a entiérement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa*,

& qu'il paſſoit auprès de *Chruchſnabou-ram*, où il ſçavoit que nous avions une Egliſe, il fit demander ſi le *Saniaſſi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la peuplade à un Prince étranger, répondirent fauſſement qu'il étoit allé à *Ballabaram*. Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain ſaluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ſes fortereſſes peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement ſenſible à cette démarche du Miſſionnaire, & il l'aſſura que lui & les Chrétiens pouvoient compter ſur ſon affection, comme ils avoient compté ſur celle de ſon frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute ſa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une ſymphonie pour l'Egliſe, & de fournir les bois néceſſaires pour conſtruire un grand char, où l'on porte en proceſſion les ſtatues de Notre Seigneur & de la ſainte Vierge.

Quelques jours après cette viſite, il envoya prier le Miſſionnaire de venir à la Capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir; le Pere qui en fut averti, alla le

recevoir dans la rue ; auſſitôt que le Prince l'apperçut, il deſcendit de cheval, & s'approchant du Miſſionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ſes deux mains à terre, puis les portant ſur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduiſit à l'appartement de la Princeſſe.

Une fievre continue accompagnée de la diſſenterie, d'un rétréciſſement de nerfs, & de fréquens vomiſſemens avoit preſque réduit cette dame à l'extrémité. » Vous voyez, lui dit le Prince, quelle » eſt mon affliction ; nous avons épuiſé » vainement toutes ſortes de remedes ; » mais j'ai une entiere confiance en vos » prieres. Je ſçais que vous n'êtes pas » Médecin ; mais auſſi je ne puis igno- » rer que vous avez tiré mon frere des » portes de la mort, & que ſans le mal- » heureux accident qui lui eſt arrivé, il » jouiroit d'une ſanté parfaite. Aurez- » vous moins de bonté pour nous que » pour lui ? Le Miſſionnaire fut touché : il lui donna de la thériaque & quelques paſtilles cordiales qu'il bénit par le ſigne de la Croix. Dieu permit que la confiance de ce Prince Gentil ne fût pas confondue : en peu de jours la Princeſſe ſe trouva tout-à-fait guérie. Il en a ſi ſou-

vent témoigné sa reconnoissance, que nous espérons trouver en lui, comme en son prédécesseur, une protection qui anéantira les ruses & les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement, &c.

LETTRE

*Du Pere Barbier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere ***, de la même Compagnie.*

A Pinnepondi, dans la Mission de Carnate, ce 15 Janvier 1723.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Lorsque Dieu eut appellé à lui Monseigneur notre Evêque le Révérend Pere François Laynez, j'eus l'honneur de vous mander quelques circonstances de sa sainte mort. Vous eûtes soin de les rendre publiques dans le Recueil des Lettres édifiantes & curieuses; sur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerois de vous faire part de quelques particu-

larités du voyage que j'avois fait avec ce digne Prélat, lorsque je l'accompagnai dans la visite de son Diocèse, qui comprend toutes les Provinces depuis le Cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers, mon Révérend Pere, que j'ai toujours présent à l'esprit le zèle de ce saint Evêque, qui ne regarda sa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de Missionnaire, qu'il avoit exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avoit été envoyé en Portugal en l'année 1705, pour des affaires qui concernoient le bien de cette Mission. Il apprit en arrivant qu'il étoit nommé Evêque de Saint-Thomé : ce fut pour lui un coup très-sensible ; il fit tous ses efforts pour faire changer cette destination, & il se défendit long-temps de l'accepter ; mais le Roi de Portugal qui avoit conçu une haute idée de sa personne & de son mérite, persista dans son choix ; Sa Majesté réitéra ses instances auprès de Notre Saint Pere le Pape Clément XI, & il fallut enfin que l'humilité religieuse du Pere cédât à l'obéissance. Il fut sacré à Lisbonne par le Grand Aumônier de Portugal. Il s'embarqua

presque aussi-tôt ; mais la navigation fut longue, & il ne put prendre possession de son Evêché qu'en l'année 1710.

Il pensa aussi-tôt à faire la visite de ce vaste Diocèse ; il commença par la côte de Coromandel, où il éprouva de grandes contradictions ; c'est l'apanage ordinaire du zèle & de la vertu ; mais son courage lui fit surmonter tout ce qui s'opposoit à l'établissement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette visite, les Missionnaires de Maduré l'inviterent à pénétrer dans les terres, pour y administrer le sacrement de la Confirmation. Il possédoit la langue du Pays, il étoit fait aux usages de ces Peuples, c'est ce qui lui donnoit un avantage que nul autre Prélat ne pouvoit avoir.

Il employa trois mois à ce saint ministere, & consola toute cette Chrétienté par sa présence. Etant revenu à la côte, il se prépara à passer au Royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un Missionnaire qui l'accompagnât dans ses courses Apostoliques, j'y fus destiné par mes Supérieurs, & je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale, situé au fond du golfe qui porte son nom, est comme le berceau de toutes les superstitions Indiennes,

Indiennes. On y parle toujours d'une célébre Académie de *Nudia*, où un grand nombre de Brames s'occupent aux moyens d'accréditer le systême ridicule de leur religion. Vous pouvez bien croire que le démon ne voyoit pas tranquillement les fruits que devoit opérer la venue du Prélat parmi des Chrétiens, qui, jusqu'alors, n'avoient jamais vu leur Evêque ; aussi eut-il à essuyer beaucoup de traverses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des ames.

Pendant huit jours de navigation, depuis notre sortie de *Madraspatan*, nous rangeâmes la côte de Coromandel & d'Orixa, environ deux cens cinquante lieues, & nous nous trouvâmes, le 9 de Juin de l'année 1712, dans la rade de *Balassor*, à l'embouchure du Gange : nous y fûmes accueillis d'une violente tempête ; le tonnerre tomba sur notre vaisseau, le mât d'avant alla en éclats, & se brisa en mille pieces ; deux hommes furent jettés roide-morts, dix ou douze autres demeurerent quelque temps étendus sur le tillac, deux ou trois perdirent pour quelques jours l'usage de la vue ; la frayeur & la consternation fut générale. Pour moi j'éprouvai visiblement que dans ces sortes d'occasions Dieu for-

tifie un Miſſionnaire ; un ſigne de Croix que je fis pour me recommander à Notre Seigneur, me mit en état d'aller, ſans la moindre frayeur, de l'avant à l'arriere du vaiſſeau, pour aſſiſter ces pauvres gens ; ce ne fut que le ſoir que je reſſentis tout ce qu'on peut imaginer de la foibleſſe humaine ; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade on a coutume d'envoyer à terre chercher un pilote côtier, pour paſſer avec la marée les bancs de ſable qui ferment le Gange : pendant qu'on alloit chercher le pilote, le Ciel ſe couvrit de nouveau, & nous menaçoit d'une tempête encore plus dangereuſe. « Prions » Dieu, me dit alors le Capitaine, nous » ne ſçavons pas ce qu'il nous prépare ». Nous nous mîmes tous en prieres, & le Prélat donna la bénédiction ; à l'inſtant la nuée ſe ſépara, paſſant à droite & à gauche de notre vaiſſeau, & nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé ce danger nous remontâmes la riviere environ ſoixante lieues. Nous fîmes les vingt premieres, au travers de forêts immenſes ; enſuite on découvre un pays aſſez peuplé. Les Européens de différentes Nations y ont ménagé divers endroits propres

à recevoir les vaisseaux. Le confluent des rivieres y assemble, d'espace en espace, un bon nombre de bateaux qui servent au commerce; *Goulpy* est un assez bon mouillage. Les vaisseaux François & Anglois y restent d'ordinaire. Les Hollandois montent jusqu'à *Folta*, quinze lieues plus haut; les uns & les autres, de même que les Danois & les Portugais, lorsque la saison & le courant le permettent, conduisent leurs vaisseaux jusques devant leurs comptoirs.

Nous étions sur un vaisseau Arménien, fretté par la compagnie de France, & commandé par M. Boutet, ancien Officier de la même compagnie. La marée nous portoit en haut & le vent nous repoussoit, de sorte que gardant seulement une voile pour gouverner, le vaisseau alloit en arriere, & suivoit l'impression du flot. Mais à un détour nous nous trouvâmes acculés dans une anse; pour l'éviter on jetta une ancre, mais elle ne prit point, & le vaisseau approcha de la terre & échoua. La pente étoit si roide en cet endroit, que d'un côté du navire il n'y avoit qu'une brasse & demie d'eau, & de l'autre on filoit six brasses de corde. La mer baissoit, & nous mettoit en danger de périr.

On mit auſſi-tôt en œuvre tout ce que l'art peut ſuggérer en de pareilles circonſtances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre qui ſaiſiſſoit la tête du mât, le navire gliſſa, ſur la vaſe, & ſe trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il ſe toua ſur une autre ancre, que l'on avoit portée au milieu de la riviere.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre vaiſſeau pour entrer dans un *Bazeras*, (c'eſt une barque de cette contrée qui, ſuivant ſa grandeur, comporte depuis ſix juſqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres ſur l'arriere) cette maniere de naviger ſur le Gange eſt abſolument néceſſaire, à cauſe des inondations qui viennent réguliérement en certains mois de l'année, & qui forment enſuite une multitude prodigieuſe de canaux dont tout le pays eſt entrecoupé. Le *Bazeras* étoit envoyé pas M. Rouxel, parent de l'Amiral de ce nom, & Gouverneur de *Collicuta*, qui eſt une des plus célebres colonies que la compagnie d'Angleterre ait dans les Indes. On y voit une Egliſe ouverte aux Catholiques, & qui a été conſtruite avant que les Anglois donnaſſent à cette habitation la forme

de ville. Elle eſt deſſervie, comme toutes celles de Bengale, par un Révérend Pere Auguſtin. Car c'eſt à ces Peres que le Roi de Portugal a confié le ſoin de ces Chrétientés. Les Papes ont accordé à ce Prince, comme grand Maître de l'Ordre de Chriſt, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, & Monſieur Rouxel, quoique Proteſtant, témoigna, par une ſalve d'artillerie, & par d'autres marques d'honneur, la conſidération & le reſpect qu'il avoit pour le Prélat. Le lendemain nous paſſâmes ſur le *Bazeras* de la compagnie de France. Le Pere Tachard & un Officier envoyé par M. d'Hardancourt étoient venus au-devant de M. l'Evêque. Nous montâmes huit lieues plus haut à *Chandernagor*, comptoir de la compagnie. Le Prélat, après avoir paſſé par le Gouvernement, & y avoir reçu les honneurs dûs à ſon caractere, vint loger à notre maiſon; mais il n'y demeura que trois jours, & il ſe rendit enſuite au Couvent des Révérends Peres Auguſtins, qui eſt deux lieues plus haut dans le Bandel ou habitation des Portugais. Il y a un college de notre

compagnie qui dépend de la Province de Malabar.

Comme cette Eglise est la mere de toutes les autres Eglises de Bengale, le dessein de M. l'Evêque étoit d'y prendre les connoissances nécessaires pour le reste de sa visite. Il y séjourna trois mois; mais ses fonctions furent fort interrompues par la guerre qui survint entre un Seigneur More, & le Gouverneur de la forteresse d'*Ougli*, dépendante du Mogol, qui n'est éloignée que d'un quart de lieue. Ce voisinage obligeoit les Chrétiens d'être sans cesse sur leurs gardes, & de faire de leur habitation une espece de place d'armes; ce qui ne leur laissoit pas la liberté de venir à l'Eglise, pour y entendre les instructions de leur Prélat.

Il revint à *Chandernagor*. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent à *Bengale*, c'est-à-dire, que pendant quatre mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le Pere Tachard fut attaqué le premier, & mourut après un mois de maladie; je n'en fus pas plus exempt que les autres: enfin M. l'Evêque eut son tour, & nous craignîmes de le perdre. Le cinquiéme

accès de fiévre mit sa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de Prêtres dans son anti-chambre, nous promîmes chacun de dire plusieurs Messes pour son rétablissement. Dieu exauça nos vœux, & il fut soulagé dans le moment. Trois grosses heures d'un frisson violent menaçoient pour le moins d'un accès de trente heures; cependant au bout d'une heure ou deux le Prélat se trouva sans fiévre, & l'accès diminua chaque jour. Il se rétablit en peu de temps: durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même; pour cela il descendit le long du Gange, environ quarante lieues; & il prit la route de *Chatigan*, vers la mi-Janvier 1713.

Avant que de vous faire la description de ce pays, il est bon de vous dire, mon Révérend Pere, qu'il faut distinguer dans Bengale trois sortes de Chrétientés. La premiere est composée d'Européens de différentes Nations, qui y ont établi des comptoirs, où se trouvent leurs Agens, leurs domestiques, & d'autres qui se rangent sous leur pavillon. Ils sont établis le long du prin-

cipal cours du Gange, qui paſſe au pied de la fortereſſe d'*Ougli*.

La ſeconde eſt formée par le Mogol lui-même. Ce Prince, pour défendre ſes frontieres contre les incurſions de ſes voiſins, & pour tenir en reſpect des peuples nouvellement conquis, outre la garniſon More qu'il a mis dans ſes fortereſſes, a voulu avoir encore une garniſon de gens à chapeau dans les lieux circonvoiſins : (car c'eſt ainſi qu'il appelle quelque Portugais anciennement venus de *Goa*, qu'il a ſoudoyés, & attachés à ſon ſervice.) Comme ils ſe ſont multipliés à l'infini, cette Chrétienté eſt devenue très-nombreuſe à *Ougli*, à *Pipli*, à *Chatigan*, à *Daca*, à *Oſſumpur*, à *Rangamaty* & ailleurs : & ce grand nombre de Chrétiens eſt compris ſous le nom de gens à chapeau, ce n'eſt pas à dire que tous en portent, car il n'y a que le chef de chaque famille qui s'en ſerve, & encore n'eſt-ce qu'aux jours de grande fête, mais c'eſt le nom qu'on leur donne.

Enfin un nombre d'Infideles convertis par le zele des Miſſionnaires, & de leurs Catéchiſtes, & répandus en différentes habitations, forment la troiſiéme eſpece de Chrétiens.

Chatigan eſt une de ces Chrétientés la plus nombreuſe, tant à cauſe de la bonté du climat, où il eſt rare qu'on ſoit malade, qu'à cauſe de la néceſſité où eſt le Mogol de ſe mettre à couvert, de ce côté là, de l'irruption des peuples d'*Aracan*, & du *Pegu*, avec leſquels il confine. C'eſt ce qui porta le Prélat à commencer par-là ſa viſite.

Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuſe. Huit jours entiers, quoiqu'on ramât dix-huit heures chaque jour, & que le courant, & ſouvent la marée fuſſent favorables, ſuffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; juſques-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivieres par où le Gange ſe dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuſe, tantôt ſi étroits, qu'on ne le pouvoit ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'avancent fort avant dans l'eau, & pardeſſus tout l'appréhenſion continuelle où l'on eſt des tigres, dont on voit des veſtiges de temps en temps par des pieux plantés aux endroits, où il y a eu des perſonnes dévorées à terre, ou bien enlevées juſques dans leurs bateaux. Dans l'eau ſe trouvent des crocodiles

longs de vingt & trente pieds qui engloutiſſent des hommes entiers. Enfin on y eſt ſouvent à la merci des voleurs qui rodent inceſſamment dans ces parages montés ſur des *Panceaux*, c'eſt-à-dire, de petits bateaux qui vont comme un trait. C'eſt à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de *Chatigan*. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte & forme le golfe de *Bengale*, du côté de l'eſt, de même que la côte de Coromandel le forme du côté de l'Inde.

Les premiers habitans que nous rencontrâmes, nous ſurprirent par la maniere extraordinaire dont ils étoient vétus. Ils avoient un caleçon de toile rayée, à grands canons; des pantoufles; une chemiſe, ou un pour-point de toile; ſur la tête une eſpece de calotte à oreille dont les bouts étoient retrouſſés, & par-deſſus tout cela une robe de chambre qui leur ſert de couverture pendant la nuit, & qui eſt leur habit de cérémonie pendant le jour.

Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils ſe préſenterent à nous, portant chacun une arme à la main. Le Prélat leur demanda qui ils étoient,

& l'un d'eux prenant la parole, répondit, qu'ils étoient soldats de telle compagnie, & qu'ils venoient pour escorter sa Seigneurie. Nous comprîmes alors que c'étoit-là leur habit d'ordonnance : le Prélat charmé de leur bonne volonté, leur donna sa bénédiction. Ces soldats furent bientôt suivis des Capitaines & autres Officiers : c'étoient tous des gens bienfaits, & de haute taille. Ils baiserent la main de M. l'Evêque, & l'escorterent dans leur *Bazeras* jusqu'à l'habitation.

Les peuples reçurent le Prélat avec toutes les marques de joie & de respect ; salves, portiques, illuminations, cavalcades, rien ne fut oublié ; & il faut rendre ici la justice qui est dûe aux Révérends Peres Augustins : par-tout où le Prélat s'est transporté, ils ont eu soin de rendre sa présence respectable aux Gentils & aux Mores, & d'inspirer en cette contrée une haute idée du chef de la Religion Chrétienne.

Le Prélat commença sa visite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardoit dans les visites de chaque Eglise. Après les premières cérémonies, il déterminoit un nombre de jours pour disposer les Chrétiens aux

Sacremens, par des exercices de piété, par des exhortations & des inſtructions. Il prêchoit, & confeſſoit ſouvent des nuits entières. Les Miſſionaires l'aidoient dans les mêmes fonctions.

Mais comme la viſite du temporel, les différends des particuliers, & les recherches qu'un Evêque eſt obligé de faire, l'occupoient d'ailleurs beaucoup, je fus chargé du reſte. Le Prélat voulut abſolument que je fiſſe auprès de lui l'office de Théologal & de Pénitencier, & après tout, ces fonctions ſont peu différentes de celles que doit remplir un Miſſionnaire.

Lorſque la miſſion étoit ſur le point de finir, il indiquoit une communion générale pour quelque jour de Fête, à laquelle il faiſoit publier une indulgence plénière, ſuivant le privilége que N. S. Pere le Pape lui avoit accordé : enſuite il donnoit la confirmation. Pendant la viſite qu'il a faite de *Chatigan*, il a adminiſtré ce Sacrement à plus de deux mille Chétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre, il eſt difficile que tous ſoient d'une égale ferveur. Il y a par-tout des ames vertueuſes qui vont ſincérement à Dieu; il y a des Chrétiens tiédes dont

la piété a besoin d'être animée. Il s'en trouve aussi qui, par leur insensibilité, donnent à leurs Pasteurs une vraie inquiétude de leur salut. Que faire alors? S'édifier des uns, instruire, aider, fortifier les autres, & gémir sur l'aveuglement des derniers. C'est aussi ce que faisoit le Prélat avec une égalité d'ame qui s'est soutenue jusqu'à la fin. Mais Dieu qu'on ne méprise pas impunément, a fait redouter sa justice à ces Peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort si tragique, qu'elle a été regardée comme une punition visible du peu de déférence qu'ils avoient eu pour les remontrances paternelles de leur Evêque.

Les besoins de cette Chrétienté, & le débordement des eaux qui arrive réguliérement aux mois de Juillet & d'Août, ne nous permirent pas de passer si-tôt ailleurs. Nous demeurâmes à *Chatigan* jusqu'au mois de Novembre sans y ressentir aucune incommodité. Les vivres y sont admirables, l'air bienfaisant, & l'eau excellente : mais le Prélat ne profita gueres de ces avantages; car il avoit résolu de continuer jusqu'à la mort, l'abstinence rigoureuse qu'on observe dans la Mission de Maduré.

Les Chrétiens de *Chatigan* ſont partagés en trois peuplades, à demi-lieue l'une de l'autre. Chacun a ſon Capitaine, ſon Egliſe, ſon Miſſionnaire; il y auroit cependant de quoi en occuper pluſieurs. On y parle communément la langue Portugaiſe; mais les naturels du Pays, dont la plupart ſont eſclaves, & à qui on parle preſque toujours leur langue, ont de la peine à apprendre, dans une langue étrangère, les choſes néçeſſaires au ſalut : dans le deſſein de les inſtruire, de même que les Chrétiens du dedans des terres nommés *Boctos* qui viennent à *Chatigan* pour participer aux Sacremens; je me mis à étudier leur langue, & en peu de mois, avec le ſecours d'un interprète, je devins aſſez habile pour confeſſer, & dreſſer un petit Catéchiſme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reſte du voyage. J'engageai pareillement un ancien Chrétien plein de vertu & de zéle à m'accompagner; il a fait par-tout les fonctions d'un excellent Catéchiſte.

Le reſpect que l'on a dans ce pays pour les Chrétiens, & un peu auſſi pour les armes qu'ils portent, car ils ſont tous ſoldats de profeſſion, leur donne une liberté entière de célébrer les Fêtes avec le même ordre, & la

même solemnité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la Semaine Sainte. Le Reposoir où fut placé le Saint Sacrement, occupoit toute la hauteur de l'Eglise en forme de trône à divers étages. Là, sans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, & taillées en fleurs & en festons, & appliquées sur des pièces de décorations à fond rouge, faisoient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'observe inviolablement parmi les Portugais. Ils choisissent un Dimanche de Carême qu'ils nomment *Domingo da cruz*. On représente dans une Procession N. S. portant sa Croix. Cette cérémonie se fit avec un ordre admirable. La statue de N. S. étoit faite au naturel, quoique de grandeur plus qu'humaine : elle étoit posée sur un brancard, & le Sauveur étoit représenté à genoux, & portant sa Croix. Vingt-quatre hommes portoient le brancard, & le Pere en chape, tenant un Crucifix voilé sous un dais violet, terminoit la Procession. Les stations qu'on faisoit de temps en temps, joint au chant lugubre & pénitent, nous pénétrerent de dévotion. La Procession fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau.

Mais ce qui m'édifia le plus, fut la démarche grave & modeſte avec laquelle ſe fit la rencontre d'une autre ſtatue repréſentant la ſainte Vierge, & d'une troiſième repréſentant Sainte Véronique avec ſon voile empreint de la ſainte Face de N. S. Ces ſortes de repréſentations ont quelque choſe de majeſtueux & de touchant : elles frappent extraordinairement ces peuples ; & moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La Fête du Saint Sacrement ſe fit avec une magnificence égale, & l'on n'avoit encore rien vu de ſemblable dans ce pays. Le Prélat jugea à propos de ſéparer la cérémonie. Chacun dans ſon Egliſe entendit la Meſſe, & fit ſes dévotions le matin. M. l'Evêque célébra pontificalement dans celle où il réſidoit, & donna la Communion. Sur les trois heures on chanta Vêpres, durant leſquelles les Chrétiens des deux autres Egliſes arriverent avec leurs Croix, leurs Chaſſes, & l'habit de leurs Confrairies (ce ſont des eſpeces de ſurplis) alors la Proceſſion ſortit. Il étoit ſurprenant de voir avec quel ſoin ces bonnes gens avoient orné les rues ; des arcs de triomphe, des feſtons, des banderolles, des allées d'arbres plantés exprès

tenoient lieu de tapisserie. Les pierriers, les boëtes, la mousqueterie se firent souvent entendre ; & lorsque la Procession revint à l'entrée de la nuit, & qu'on voyoit chaque Chrétien tenant un cierge allumé, sans compter les torches qui étoient sans nombre, cette seule illumination accompagnée de feux d'artifices, auroit mérité l'attention des personnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulant s'établir dans Bengale, n'ayent pas choisi *Chatigan* préférablement à *Ougli*, vu la sûreté du mouillage, la facilité d'y aborder, la bonté des vivres, & mille autres commodités qui sembloient les y inviter; il est vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur pays, s'y opposent autant qu'ils peuvent, & que quand malheureusement quelqu'un est obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes, comme il est arrivé de mon temps à un navire Anglois, & à un autre Arménien, qui n'ayant pu prendre Balassor, furent contraints de se laisser dériver à *Chatigan*, ils les molestent par tant de véxations, qu'après avoir mangé une partie de leurs fonds, ils sont obligés d'abandonner le

reste, & le vaisseau même pour sauver leurs personnes. Au reste *Chatigan* est de quinze degrés plus à l'est que *Pondicheri*: j'eus occasion de le reconnoître à une éclipse de Lune que j'observai assez exactement ; pour ce qui est de la latitude que j'ai observée plusieurs fois, elle m'a toujours paru de 21 dégrés 20 secondes.

Nous quittâmes *Chatigan* pour remonter le Gange, & nous rendre à *Daca*, capitale de Bengale. A cinq journées de *Chatigan*, nous nous détournâmes d'un jour, pour visiter une Chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloüa*. Dieu la soutient & la dirige immédiatement par lui-même : car il est rare qu'aucun Missionnaire aille la visiter. Il y avoit cinq ans qu'aucun n'y avoit paru; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aye eu plus de sujet d'être édifié. Le chef de ces Chrétiens est un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille, & les gens de travail qui se sont rangés auprès d'eux, (car ils ont pris des terres à cultiver) forment une bourgade de trois à quatre cens personnes : la vie laborieuse qu'ils mènent, jointe à la vigilance & à l'attention du chef, les conserve dans la

plus grande innocence. Le Chef vint au bord de la rivière où M. l'Eveque s'étoit arrêté, & il témoigna, autant qu'il le put, avec le ſecours d'un interprète, la joie qu'il avoit de ſon arrivée; mais les larmes qu'il répandit en abondance, la témoignoient encore beaucoup mieux.

Le Miſſionnaire de *Chatigan* & moi, nous nous rendîmes à la peuplade à trois quarts de lieue dans les terres. Nous diſpoſâmes ces Peuples aux Sacremens durant trois ou quatre jours; & après les avoir confeſſés, nous fîmes dreſſer un autel dans un lieu décent, afin que M. l'Evêque y célébrât le Saint Sacrifice de la Meſſe.

A la vérité je doutois un peu que ces bonnes gens fuſſent ſuffiſamment frappés de la grandeur de nos myſtères; c'eſt pourquoi dans les dernières exhortations, j'avois tâché de leur inſpirer une juſte crainte d'approcher de la ſainte Table ſans les diſpoſitions requiſes; j'avois même recommandé au Catéchiſte de bien examiner chacun d'eux en particulier, & de donner un billet à ceux qu'il croiroit être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la peuplade. Ces bonnes gens

& même les Gentils & les Mores d'alentour dont ils ſont fort aimés, s'empreſſerent d'honorer l'entrée du Prélat. Comme nous diſpoſions les ornemens pour commencer la Meſſe, le Catéchiſte s'approcha de moi & me dit à l'oreille qu'il n'y avoit que trois perſonnes qui euſſent pris le billet de la Communion, tous les autres ſe trouvant indignes de participer à un ſi redoutable myſtère. Je fus très-édifié de leur ſimplicité ; mais comme je ſçavois qu'ils s'étoient diſpoſés la plupart par une bonne confeſſion, je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inſpirer de la confiance. Je réconciliai enſuite quelques-uns d'eux, après quoi on commença la Meſſe à laquelle ils communièrent. Le Catéchiſte fut chargé de faire le Sermon, parce qu'aucun de nous ne ſçavoit aſſez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle préciſion, & quelle onction il ſuivit & traita les points qu'on lui avoit marqués. Quand le cœur parle, les paroles coulent de ſource.

La communion & la confirmation nous conduiſirent juſques vers midi. Le Prélat fut conduit à ſon *Bazeras* : pour moi je reſtai encore quelque temps

pour adminiſtrer le baptême, & donner la bénédiction nuptiale à pluſieurs perſonnes qui ne l'avoient pas encore reçue. Enfin le ſoir il fallut me ſéparer de ces bonnes gens pour rejoindre le *Bazeras*, & nous remettre en route avec la marée de la nuit ſuivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à *Daca*, & nous y arrivâmes ſans aucun accident. A la vérité le quatriéme jour, nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la riviere; mais comme nous étions bien eſcortés, ils prirent le parti de ſe retirer.

Daca qui eſt, comme je l'ai dit, la capitale de Bengale, eſt ſituée par les vingt-quatre dégrés de la latitude nord; la commodité des rivieres rend cette ville d'un très-grand commerce; les mouſſelines qu'on y brode de fil & de ſoie, ſon fort eſtimées en Europe. Pour ce qui eſt de la ville, rien de plus ſale, & de plus mal propre. Figurez-vous une prodieuſe multitude de chaumines, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, & qui forment des rues fort étroites, pleines de fange & d'ordures qui s'y raſſemblent à la moindre ondée, au milieu deſquelles quelques maiſons de briques

bâties à la moresque, & d'un assez mauvais goût, s'élevent d'espace en espace, à peu près comme les balivaux dans nos bois taillis : c'est-là une peinture naturelle de *Daca*.

Les Chrétiens ont leur Eglise dans un quartier un peu plus décent à l'est de la ville; cette Eglise est de brique, & raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier Dimanche de l'Avent. Le Missionnaire qui attendoit M. l'Evêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de terre, il avoit je ne sçais quel air de propreté qui me charma; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce Revérend Pere : « Je vais, dit-il, vous faire construire un autre appartement séparé, » & qui sera tel que vous le souhaiterez. » Il n'est pas nécessaire, lui répondis-» je, le peu de temps que nous avons » à rester ici, ne me donnera pas le » loisir d'en profiter. Vous y couche-» rez dès ce soir, repliqua-t-il, car il » ne faut pour cela qu'envoyer à la » ville ».

Cette réponse m'étonna encore davantage, & j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une de-

mi-heure étoit à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roſeaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies faites auſſi de roſeaux, une vingtaine de piquets fourchés; enfin deux grandes claies de branches d'arbres entrelaſſées, & ſuffiſamment garnies de pailles pour défendre de l'ardeur du ſoleil; c'eſt ce qui devoit faire le toît. L'édifice fut dreſſé en peu de temps ſur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attacha des bois de traverſes, autant qu'il étoit néceſſaire pour fixer le bâtiment, & le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, ſe fermoit par un volet de même matiere, attaché par le haut en forme d'auvent. La porte étoit de même, de ſorte que la maiſon fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toît d'aſſez de paille, pour garantir de la pluie. Enfin je me trouvai en peu d'heures aſſez agréablement logé.

Nous reſtâmes à *Daca* tout le mois de Décembre, ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël. Elle ſe paſſa avec beaucoup d'appareil & de dévotion. Nous nous trouvâmes ſix Prêtres avec M. l'Evêque, ce qui

eſt fort extraordinaire en cette contrée.

Après la fête nous nous préparâmes au voyage de *Rangamati* qui eſt à l'extrémité des Etats du grand Mogol, & eſt ſituée par les vingt-ſept dégrés nord. L'on prétend que de-là on peut ſe rendre en quinze jours à la Province *d'Yunam*, dans la Chine. Mais les chemins ne ſont nullement frayés, & le milieu des terres eſt occupé, à ce qu'on aſſure, par des Princes qui refuſent de donner paſſage aux Etrangers.

On nous faiſoit appréhender ce voyage, car c'eſt un proverbe commun à Bengale, que de deux perſonnes qui vont à *Rangamati*, il y en a toujours une qui y reſte. Mais le courage de notre Prélat étoit à toute épreuve. » Que » peut-il m'arriver, diſoit-il ? Mourir? » Eh bien ! je mourrai en rempliſſant » les fonctions de mon miniſtere ».

Nous partîmes auſſi-tôt après la fête des Rois pour *Rangamati*, & nous fûmes trois ſemaines à nous y rendre, à cauſe de la violence des courans, qui nous obligerent de haler ſans ceſſe à la cordelle. L'eau étoit extrêmement claire ; auſſi ne navigions - nous plus ſur le Gange, dont l'eau eſt par-tout bourbeuſe ; mais ſur une riviere particuliere

qui venant de l'Eſt, ſe jette dans le Gange au-deſſous de *Daca*; on ne put me dire où elle prenoit ſa ſource.

Le cinquieme ou ſixieme jour, nous abordâmes à une bourgade toute Chrétienne, nommée *Oſſumpur*, où nous ne reſtâmes qu'un jour, parce que nous devions y repaſſer au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays déſert, le climat très-froid, la riviere, comme il arrive en cette ſaiſon, couverte de continuels brouillards, qui ne nous permettoient pas de voir à dix pas de nous, le courant rapide, des pierres à fleur d'eau, & en d'autres endroits des bancs de ſable; mais enfin Dieu qui nous conduiſoit, ſçut nous préſerver de tous ces dangers; & nous arrivâmes heureuſement à *Rangamati*.

Les habitans nous reçurent avec de grandes démonſtrations de joie; mais à les voir pâles, défigurés, & portant ſur leur viſage les indices de la fiévre qui les conſumoit au-dedans, nous comprîmes qu'on nous avoit fait une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fiévre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes,

M. l'Evêque donna la confirmation à plus de mille perſonnes.

Dans les converſations que j'eus avec les gens du pays, j'appris une particularité que je ne dois pas omettre. Ils me rapporterent que cette contrée avoit été infeſtée d'un monſtre épouvantable; c'étoit un ſerpent d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'en rampant, il frayoit un chemin de huit ou dix pieds de large. Il ſe retiroit d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de *Rangamati*, en remontant la riviere; de-là il découvroit aiſément le cours du fleuve, & auſſitôt qu'il apperçevoit quelque bateau, il deſcendoit à temps, ſe plongeoit dans l'eau, renverſoit le bateau, & dévoroit à l'aiſe tous ceux qui y étoient.

Ce fleau dura juſqu'à ce qu'un criminel condamné à la mort s'offrit de purger le pays de ce monſtre, pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva moyen de remonter la riviere juſqu'au-deſſus de l'endroit où réſidoit cet horrible dragon. Il conſtruiſit pluſieurs figures d'hommes de paille, qu'il couvrit de vêtemens, dont le corps étoit rempli d'hameçons, de crocs, de harpons, qui tenoient à différentes cordes attachées à un même

table, lequel étoit fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés ſur des bananiers flottans, avec leſquels ils furent emportés par le courant. Le ſtratagême réuſſit, le dragon les vit, & deſcendit pour les engloutir. Mais il y reſta déchiré par cette quantité de crocs, & de harpons qu'il avoit avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage juſqu'à onze crocodiles étendus ſur le ſable, dont trois ou quatre me paroiſſoient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant *Rangamati*, nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine miſéricorde, à l'égard d'un Chrétien qui avoit de la probité & de la Religion, mais dont la vie n'avoit pas été fort réglée. Dieu qui vouloit le ſauver, permit qu'il tombât malade auſſi-tôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie pour le ramener à ſon devoir. Son cœur fut touché, & il reçut les Sacremens avec des marques d'une vraie componction. La nuit ſuivante on vint m'avertir que le malade étoit à l'extrémité : je fus prié d'y aller. Je me tranſportai à ſa maiſon, qui étoit éloignée d'une demi-lieue, & je le trouvai effectivement très-oppreſſé,

mais toujours rempli des ſentimens de la plus tendre piété. Je le confeſſai encore; je lui adminiſtrai l'Extrême-Onction, & je l'exhortai à diſpoſer inceſſamment de ſes biens. Il étoit deux heures après minuit lorſque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire ſon teſtament, & ſur les quatres heures du matin, il rendit paiſiblement ſon ame au Seigneur. On m'apprit auſſi-tôt ſa mort, & j'allai faire la cérémonie de ſes obſeques. C'étoit juſtement un jour d'autel privilégié, que M. l'Evêque avoit permiſſion d'accorder aux Prêtres de ſa compagnie. Je dis la Meſſe en béniſſant la conduite miſéricordieuſe de la Providence envers un homme, qui, un jour plus tard, auroit été privé de ces derniers ſecours. On l'enterra dans un lieu particulier, & en ayant demandé la raiſon, on me répondit que cette place étoit réſervée à ſix perſonnes qui avoient fourni la ſomme néceſſaire pour la conſtruction de cette Egliſe, en l'honneur de Notre-Dame du Roſaire, & que le defunt étoit du nombre. Je ne doutois plus alors que la Mere de miſéricorde n'eût obtenu une ſi ſainte mort à l'un de ſes zélés ſerviteurs. Après le ſervice, qui me conduiſit juſqu'à midi,

je me rendis à la riviere, où l'on n'attendoit que moi pour partir.

Les courans nous portoient, ainsi nous ne fûmes pas long-temps à nous rendre à *Ossumpur*. Après avoir satisfait à la dévotion des Chrétiens nous pénétrâmes dans les terres, à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale Eglise dédiée à Saint Nicolas de Tolentin, que les Chrétiens reçurent la Confirmation des mains de M. l'Evêque. Nous nous rendîmes pour la seconde fois à *Daca*, vers le Dimanche de la Passion. Le devoir Paschal, & les différens exercices par lesquels le Prélat disposoit les fideles à la confirmation, nous occuperent d'une maniere consolante.

Après les fêtes de Pâques nous songeâmes à repasser à *Ougli*. Ce dernier trajet qui dura environ vingt jours, nous fatigua plus que tout le voyage. Les lunes d'Avril & d'Octobre sont toujours orageuses en ces parages; nous tombions dans la premiere : aussi du jour que nous partîmes de *Daca*, jusqu'à notre arrivée à *Ougli*, l'ont eût dit que nous avions toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque; il falloit dès trois ou quatre heures du

ſoir chercher quelque anſe à l'abri, où quelque bras de riviere enfoncé, pour nous prémunir contre la tempête, qui pouvoit nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous penſâmes être ſurpris en doublant une pointe nommée *Narſinga*, peu éloignée de *Caſſimbazar*, où nous eſſuyâmes un orage ſi violent, que le lendemain on ne voyoit par-tout que des débris de bateaux, que cette tempête avoit mis en pieces; Dieu nous fit pourtant la grace de gagner à temps un endroit, où le peu d'eau, & l'éloignement du courant firent notre ſûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'Egliſe de ſaint Auguſtin du Couvent d'*Ougli*, où nous rendîmes graces à Notre Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure ſanté que nous n'en étions partis.

Le Prélat, après avoir reçu les complimens de ſon heureux retour, voulut encore honorer de ſa préſence notre Maiſon de *Chandernagor*. Il ſe retira enſuite au collége que les Peres Jéſuites Portugais ont au Bandel d'*Ougli*. A peine y eût-il demeuré neuf ou dix mois, que, conſumé de travaux, il termina, au milieu de ſes freres, ſa pénible carriere le 11 de Juin de l'année 1715,

pour aller recevoir la récompense d'une vie, dont tous les momens avoient été consacrés à la conversion des Idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avoit médités, & auxquels il trouva de fortes oppositions, s'exécuterent heureusement quelque temps après son décès : ce qui fit dire aux personnes les plus indifférentes de Bengale, qu'on voyoit bien que Dom Francisco Laynez avoit plus de pouvoir à la Cour du Roi du Ciel, qu'il n'en avoit eu ici bas sur l'esprit de quelques-uns de ses Diocésains.

Je vous laisse à penser, mon Révérend Pere, combien la perte de ce Prélat me fut sensible ; elle causa un deuil universel. A la premiere nouvelle de sa mort, les avenues du collége furent remplies d'une multitude infinie de peuples : les Gentils même & les Mores témoignerent à l'envi leur regret par leurs cris, & leurs gémissemens. A la cérémonie de ses obseques, & lorsque le corps entra dans l'Eglise, il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durerent plus d'un quart d'heure, & que l'on eut bien de la peine à appaiser, pour faire l'office avec l'ordre & l'a décence convenables.

Comme ce saint Prélat m'avoit dit

ſouvent que la Miſſion de Carnate étoit mon partage, & que j'y devois finir mes jours, je ne manquai pas quelque temps après ſa mort de m'y rendre avec la permiſſion de mes Supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions; mais j'en ai eu aſſez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues ſur les travaux du Pere Aubert, qui ſeul a cultivé, maintenu, & augmenté les Chrétientés répandues en déçà des montagnes du *Canavay* : c'eſt un territoire d'environ ſoixantes lieues. Il penſa ſuccomber aux fatigues de la ſolemnité de Pâques; car quelques jours après les Fêtes il tomba tout à coup en défaillance, & demeura quelques heures ſans pouls, preſque ſans reſpiration, & ſans nul mouvement; mais notre Seigneur daigna conſerver une ſanté ſi néceſſaire à ces peuples, & ſon rétabliſſement fut prompt.

Il a adminiſtré cette année les ſacremens à environ trois mille Chrétiens, & baptiſé plus de deux cens adultes, ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que la famine qui afflige cette contrée depuis trois ans, a obligé la plûpart des habitans à ſe retirer en d'autres Provinces, Une ſi longue diſette a fourni au Pere

une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a assistés en se retranchant le nécessaire, se sont maintenus dans la ferveur du Christianisme, & plusieurs Gentils ont trouvé, avec la conservation de la vie du corps, un gage de la vie éternelle de l'ame, par le saint baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité, & les mesures qu'il sçait prendre pour accréditer notre sainte Religion, lui ont attiré une estime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses Catéchistes, & viennent le visiter eux-mêmes. Le Gouverneur de *Cangivaron* est venu tout récemment à *Vayaour*, où l'on célébroit la fête de Noël, & s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du Missionnaire. Vous sçavez mieux que personne combien ces sortes de protections contribuent à la propagation de la Foi. Plusieurs *Cramanis* (1) se font actuellement instruire, & j'ai été édifié de voir ceux de *Cavepondi* aussi désabusés de leurs ridicules superstitions, qu'ils en étoient entêtés auparavant. Le Chef de

(1) Chef de Peuplade.

ceux-ci reçut le ſaint baptême à Noël : il nous parut ſi tranſporté de joie, & ſi pénétré de conſolation, qu'il ne trouvoit pas de termes pour s'exprimer. Il lui ſembloit, diſoit-il, qu'il n'étoit plus le même, tant il ſe trouvoit l'eſprit éclairé, & le cœur tranquille. Les Gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte ſuperſtitieux, par une biſarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur converſion, ſollicitent le Miſſionnaire de faire une fête magnifique à la Reine des Anges, & ils prétendent fournir à tous les frais : les Chrétiens qui ont aſſiſté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empreſſement des Gentils à orner les rues, à allumer des lampes, & à donner d'autres marques de réjouiſſance dans tous les endroits où la proceſſion devoit paſſer.

Ce fut vers ce temps-là que le *Cramani* de *Vaïlatour* fut attaqué d'une maladie qui ne lui laiſſoit pas le moindre inſtant de repos. Il eut recours à tous les ſecrets de la médecine Indienne, & aux ſuperſtitions ſans nombre qui regnent parmi ces Peuples. Comme il ne trouvoit aucun ſoulagement à ſon mal, il fit dire au Pere qu'il viendroit à l'Egliſe de *Carvepondy*, parce qu'il n'y avoit que le

Dieu des Chrétiens qui pût le guérir. Le Pere y consentit, à condition qu'il se rendroit attentif aux instructions qu'on lui feroit sur les vérités Chrétiennes.

Le malade se fit transporter à l'Eglise, & s'étant arrêté sous le vestibule, « allez, » dit-il, faire sçavoir au *Saniassi* (1) que « je suis arrivé ; & que je ne partirai pas » d'ici que le vrai Dieu ne m'aie rendu » la santé, j'espere qu'il m'exaucera ». Au même instant ses douleurs diminuerent, & en moins de deux jours il se trouva parfaitement guéri.

Il semble que ce Gentil devoit renoncer sur l'heure à ses superstitions ; il y pensoit sérieusement, lorsque des Brames vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son pere. Il rejetta d'abord la proposition, & témoigna quelque fermeté ; mais le respect humain l'emporta sur les premieres impressions de la grace, & il a laissé échapper le moment favorable, qui peut-être ne se présentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un Gentil qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion Chrétienne, cher-

(1) Nom qui se donne dans l'Inde aux Missionnaires.

choit en lui-même le moyen de faire des œuvres agréables aux Dieux. La nuit il vit en ſonge un *Sanias* revêtu de couleur jaune à la maniere des Miſſionnaires; (il y en a qui préſument que ce fut le Vénérable Pere Jean de Britto) qui lui dit d'aller à un village éloigné de ſix lieues, nommé *Ayencoulan*, d'entrer dans une maiſon dont il lui repréſentoit la figure, & que là on l'enſeigneroit à faire des actions véritablement vertueuſes. Il part dès le lendemain, entre dans le village, ſans trop ſçavoir où il alloit, juſqu'à ce que paſſant dans une des rues, il crut reconnoître la maiſon qu'il avoit vue en ſonge, & entendit une voix intérieure qui lui ordonnoit d'entrer dans cette maiſon, & de parler au chef de la famille. C'étoit un Chrétien nommé Jean, preſque le ſeul qui fut dans le village; il le prit à quartier, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le Chrétien le conduiſit auſſi-tôt au Miſſionnaire, qui jetta dans cette ame docile les premieres ſemences de la Foi. Il étoit dans l'impatience de faire part à ſa femme de ſon bonheur, & tous deux enſemble ils viennent de ſe rendre à l'Egliſe, où actuellement ils ſe diſpoſent à recevoir le ſaint baptême.

Voilà, mon Révérend Pere une partie des choses dont j'ai été témoin en arrivant dans cette Mission, mais rien ne m'a plus édifié que le concours, la piété & l'innocence des Chrétiens, qui venoient au nombre d'environ trois cens de dix à quinze lieues, pour participer à nos saints mysteres. J'ai été également consolé de voir plusieurs Gentils revenir insensiblement de leurs préjugés ; dans les visites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues, ils ont paru goûter les vérités de la Foi que je leur annonçois, & se déprendre des erreurs & des superstitions dans lesquelles ils ont été malheureusement élevés. Après tout, ce n'est *ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.* Conservez-moi quelque part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, &c.



LETTRE (1)

Du Révérend Pere Brown, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame la Marquise de Benamont.

De la Côte orientale de l'Isle de Mascarin, le 30 Décembre ....

MADAME,

Je ne m'étois proposé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton, mais le mauvais temps & le défaut de provisions nous ayant obligé de relâcher à l'Isle de Mascarin, nous y sommes depuis trois mois & demi toujours incertains de notre départ; j'ignore les raisons d'un si long séjour; cependant je serois tenté de croire qu'il est survenu quelque chose de fâcheux depuis le débarquement, & je crains fort que ce ne soient des ordres supérieurs qui nous arrêtent ici. Quoi qu'il en soit, j'ai employé le temps que

(1) Nous plaçons ici cette lettre, pour préparer à ce que l'on dit dans la suivante sur les Isles de France & de Bourbon. On n'en sçait pas positivement la date, mais elle doit avoir été écrite dans les premieres années de ce siecle.

nous y avons déjà paſſé à tromper l'ennui que m'a cauſé ce retard, ſoit en écoutant les confeſſions des paſſagers ou des matelots, ſoit en parcourant les diverſes habitations de l'Iſle, ſoit en obſervant ce qui s'y trouve de remarquable & de curieux. Je vous en envoye, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnoiſſance vive & durable qui me ſuivra, ainſi que vos bienfaits, juſqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ ſoixante ans que l'Iſle de *Maſcarin* fut découverte par les Hollandois, qui, l'ayant trouvée déſerte, l'abandonnerent à cauſe des écueils qui l'environnoient, & de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après les Indiens de *Madagaſcar* ayant maſſacré, en un ſeul jour, preſque tous les François qui s'étoient établis au fort *Dauphin*, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper à la mort, ſe ſauverent dans des *pirogues* avec les femmes du pays qu'ils avoient épouſées. Pouſſés par un vent favorable, ils arriverent ſains & ſaufs à la vue de *Maſcarin*, où ils aborderent. Comme ils trouverent ce pays arroſé de rivieres & fécond en gibier, ils réſolurent de s'y établir. Pendant les

deux premieres années ils ne vécurent gueres que de poiſſons & de tortues de terre & de mer. A la ſuite du temps, ils trouverent le moyen de compoſer une boiſſon avec le miel que les abeilles dépoſoient dans le tronc des arbres; ils y mêlerent le ſuc de certaines herbes ſauvages, pour en relever le goût, & petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'uſage ſe conſerve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainſi inconnu du reſte des hommes, un vaiſſeau pirate fut jetté par la tempête ſur les côtes de l'Iſle; s'étant briſé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir auſſi. Comme le vaiſſeau étoit chargé d'eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés ſur les côtes du *Malabar*, & dans le golfe de l'Inde, inſenſiblement le pays ſe peupla de maniere que la côte orientale de l'Iſle étoit pour ainſi dire déjà toute habitée, lorſque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles Françoiſes pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou ſeize cens perſonnes libres, & plus de onze cens eſclaves.

Les habitans de *Maſcarin* ſont doux, paiſibles & laborieux; leurs principales

richesses consistent en esclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs & de moutons, &c. Cette Isle produit deux fois l'année le riz & le bled, mais le bled ne peut s'y conserver au-delà d'un an, il se corromproit même dans le cours de l'année si l'on séparoit le grain de l'épi ; c'est pourquoi les habitans sement beaucoup moins de bled que de riz. D'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs bleds, ce qui ne se fait qu'à force de bras, les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, construire des moulins à vent, mais l'entretien en feroit extrêmement dispendieux, & ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette Isle me paroît fort sain, & les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de Janvier, il se leve tous les ans un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravages ; il déracine les arbres, il renverse les cabanes & les plantes des habitations ; mais il enleve tout ce qu'il y a d'impur & de mal-sain dans l'air & sur la terre. Ces peuples sçavent le temps où l'ouragan doit arriver ; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes : l'air & la mer sont alors dans une paix profonde, & les eaux semblent changer de couleur. Aussi-tôt

les habitans pourvoyent à leur ſûreté ; ils étayent leurs maiſons & leurs arbres fruitiers ; & les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les rades de l'iſle, prennent le large, parce qu'il eſt moins dangereux d'eſſuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu ſûre, où le péril eſt toujours plus certain à cauſe de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de *Maſcarin* ſoient en général d'un caractere liant & affable, ils menent cependant une vie aſſez triſte. Leurs habitations ſont éloignées les unes des autres ; la jalouſie, l'envie & l'orgueil, paſſions qui ſemblent peu faites pour regner dans des déſerts, ſe gliſſent dans le ſein des familles, parmi leſquelles elles entretiennent une méſintelligence d'autant plus durable, qu'elle m'a paru plus ſourde & plus diſſimulée. Les habitans ſe voyent & ſe font amitié ſans s'aimer ; ils ſe rendent même ſervice les uns aux autres, mais c'eſt toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur iſle eſt diviſée en pluſieurs quartiers, dont le plus étendu & le plus peuplé eſt ſitué au pied d'une montagne eſcarpée. Les habitations en ſont bâties ſur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille à ſes plantations

au haut de la montagne, & ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes de sucre & de différens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, &c.

On peut faire aisément le tour de l'isle à pied, en cotoyant la mer, mais il seroit impossible de la traverser. Personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs qui se retirerent, il y a un an, dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette isle a environ cinquante-deux ou trois lieues de circuit, & n'est habitée que d'un côté. La partie du sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrens de souffre & de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu-à-peu le tour de l'isle; car en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve par-tout le roc brûlé & calciné. Peut-être aussi que les canaux souterreins qui aboutissent au centre du volcan, & y portent les matieres enflammées qu'il jette hors de son sein, regnent & se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'isle, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'isle forment des torrens, qui, après avoir arrosé les plaines où ils

portent la fertilité & l'abondance, vont se jetter dans la mer. Ces especes de rivieres ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés & que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les insulaires du défaut de fontaines qui leur manquent, ainsi que les puits qui sont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y sont si rares pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particuliere à ses bestiaux, autrement on courroit les risques de mille inconvéniens qu'il vous sera aussi facile à deviner, que l'énumération en seroit fatigante pour vous.

Vous sçavez, Madame, que depuis quelque temps la Compagnie des Indes commence à négliger cette colonie ; j'en ignore la raison ; mais je suis très-persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il seroit difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Susanne, qui est presque à la pointe de la côte orientale de l'isle portent tout le poids du travail. Semblable aux abeilles, ils ont la peine & leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la

Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainſi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, ſouvent ils n'ont pas de quoi ſe vêtir, & cette indigence les empêche, non-ſeulement d'aller à la Meſſe, mais encore de ſortir de leurs maiſons. Les habitans des autres quartiers où les vaiſſeaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlevent tout ſans en faire part à leurs voiſins, dans la crainte où ils ſont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaiſſeaux de la Compagnie relâchent ſi rarement dans leur iſle. Cependant ſi ces peuples avoient chez eux des Tiſſerands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait en vain ce préſent; l'impuiſſance où ils ſont de s'en ſervir, le leur rend abſolument inutile,

Le café fut découvert dans cette iſle, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit ſauvage à la vérité; mais on crut que ſi elle étoit entée, le fruit n'en feroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. *Para*, qui, dit-on, étoit alors Gouverneur de l'iſle;

fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, & pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile ; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en est un peu différent ; il est moins onctueux & plus amer. Cependant si les habitans qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais pour en revenir à la Compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie, qui, par la fertilité de son terroir, joint à la situation du pays & à la bonté du climat, ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la riviere de Saint-Denis, ou dans le golfe de la Possession, & si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrein suffisant pour leur

entretien; elles y auroient bientôt des établissemens, sur-tout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans, comme Menuisiers, Charpentiers, Tisserands, Forgerons, &c. Les Cordonniers seuls y seroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers; car les hommes & les femmes marchent toujours pieds nuds.

L'isle de *Mascarin* étant ainsi peuplée, les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec *Madagascar*, & se procurer par-là non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandises qu'on envoyeroit dans cette derniere isle de France ou des Indes, par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à *Mascarin* un Gentilhomme Espagnol qui s'y est établi depuis quelque temps, & qui avoit rapporté de *Madagascar*, où il avoit demeuré, une livre & demie de très-bel or, qu'il avoit trouvée dans un ruisseau. J'en conclus que les habitans de *Mascarin* pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de *Madagascar*, en leur donnant en échange de leur or, les toiles & les autres denrées propres de leur pays. Par ce moyen leur com-

merce s'étendroit insensiblement, & ils pourroient peut-être, à la longue, forcer la Compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs ports (1).

L'isle abondoit autrefois en tortues de terre; mais les Matelots en ont tant détruit qu'on n'en trouve plus gueres que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, & de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chevres & de sangliers; mais ces animaux se sont retirés depuis quelque temps dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois; mais soit qu'ils y manquent de nourriture,

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a, comme l'on sçait, vivifié cette Colonie. Elle est aujourd'hui l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine & presque toute l'Asie.

ſoit que les habitans les détruiſent, ſoit qu'inſenſiblement ils ſe réfugient dans les montagnes, le nombre en diminue tous les jours. Des vaiſſeaux venus des Indes avoient dépoſé dans l'iſle des lapins, des cailles, des poules pintades & des perdrix ; les lapins n'ont pu ſe creuſer des tanieres ; les cailles, qui ſont des oiſeaux de paſſage, y ont peu reſté ; les perdrix ont également diſparu, de ſorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y ſoient multipliées. Vers l'eſt de cette Iſle il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiſeau bleu dont la couleur eſt fort éclatante. Il reſſemble à un pigeon ramier ; il vole rarement, & toujours en raſant la terre, mais il marche avec une vîteſſe ſurprenante ; les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'oiſeau bleu ; ſa chair eſt aſſez bonne & ſe conſerve long-temps.

Vers les mois de Juillet & d'Août, temps auquel regne l'hiver, on voit deſcendre des montagnes une eſpece de grive, oiſeau gras & d'un goût exquis, qui ne ſe nourrit que de riz & de café ſauvage : on le prend ordinairement en lui paſſant au cou un nœud coulant, at-

taché à une perche flexible & déliée, & cet oiſeau eſt ſi peu farouche, que ſouvent il vient ſe repoſer ſur la perche fatale ou ſur le bras du chaſſeur; comme il eſt fort gras, le moindre coup l'abat, & lorſqu'il tombe à terre il ne peut plus ſe relever. Cette maniere de prendre la grive ne doit pas vous étonner, je l'ai vu prendre ainſi dans pluſieurs endroits de l'Europe où les toiles ſont cependant fort en uſage.

La chauve-ſouris eſt ici de la groſſeur d'une poule. Cet oiſeau ne vit que de fruits & de grains, & c'eſt un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à ſuivre l'exemple de ceux qui en mangeoient; mais en ayant goûté par ſurpriſe, j'en trouvai la chair fort délicate. On peut dire que cet animal, qu'on abhorre naturellement, n'a rien de mauvais que la figure & le nom. On n'a jamais vu dans cette Iſle, ni ſerpens, ni reptiles venimeux. L'araignée, animal dangereux dans tout le reſte de la terre, eſt ici ſans venin. Elle eſt communément de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & ſa toile eſt d'un ſi beau tiſſu, qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe, Madame, que le pays ne pro-

duiſe point ces reptiles venimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raiſon. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en creuſant à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné : ainſi ce qui empêche les lapins de gratter la terre & de s'y faire des trous, pourroit bien auſſi empêcher les ſerpens, accoutumés à vivre ſous terre, de s'y retirer. Quoi qu'il en ſoit, l'Iſle de *Maſcarin* eſt peut-être le ſeul pays du monde où il eſt certain qu'on n'en trouve pas ; car on ne doit pas prendre pour un reptile venimeux, un certain léſard qui mord ceux qui oſent le toucher. Sa morſure, loin d'être mortelle, ne cauſe pas même la moindre enflure. Je n'ai jamais vu cet animal ; mais la deſcription qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curioſité. On m'a dit qu'il avoit des aîles, & que ſouvent il voloit d'arbres en arbres comme nos cigales. Il reſſemble à nos léſards d'Europe, excepté qu'il eſt plus gros & plus long, & que la couleur de ſon corps eſt infiniment plus éclatante & plus variée. On m'a aſſuré que ſa tête étoit platte & percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y paſſer un fil de fer ſans l'offenſer. Cet animal eſt

plus commun vers la partie du Sud; il y eſt auſſi plus gros & plus long, car on prétend qu'on y en trouve d'un pied & demi de longueur.

Cette iſle eſt couverte d'arbres de toute eſpèce. Les plus beaux ſont ceux qu'on appelle natiers ou bois de nattes, les ébéniers dont le bois eſt luiſant, & le benjoin, qui produit une gomme odoriférante dont on ſe ſert au défaut du goudron, pour le radoub des vaiſſeaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont on pourroit faire de très-belles planches, des mats de vaiſſeau, des pompes, des parquets, & toutes ſortes d'ouvrages de menuiſerie, dont le commerce ſeroit facile & d'un grand revenu pour les habitans; mais on y trouve peu d'arbres fruitiers. Le goyavier & le bananier ſont les plus communs; il eſt vrai que les fruits en ſont fort ſains, mais à la fin on s'en laſſe, à cauſe de leur fadeur: le dernier de ces arbres eſt d'un grand ſecours pour les vaiſſeaux; on le coupe par le pied, & l'on ſe ſert du tronc, qui ſe conſerve long-temps verd, & qui eſt plein d'une eau douce & ſubſtantielle, pour nourrir les beſtiaux qu'on embarque. Les orangers & les citronniers produiſent

des fruits en abondance, & cette abondance eſt cauſe qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, ſemblable, à peu de choſe près, à celui du palmier. Un autre petit arbuſte produit une noiſette médicinale, dont l'uſage cauſe des vomiſſemens douloureux & de violens maux d'eſtomach : on l'appelle pignon d'Inde.

De tous ces arbriſſeaux le cotonnier eſt le plus utile & le plus précieux ; ſon fruit eſt beau, riche & abondant ; & le coton qu'il produit eſt le plus blanc qui ſoit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une eſpece d'arbre qui égale par ſa hauteur & par ſa groſſeur les chênes les plus majeſtueux & les plus ſuperbes que nous ayons en Europe ; il produit au printemps une fleur blanchâtre & moëlleuſe, fort agréable à l'odorat ; c'eſt ſur ſa cime que les abeilles dépoſent leur miel, & elles le préférent à tous les autres, à cauſe du parfum qu'il exhale, & dont il embaume tout ſon voiſinage.

Il me ſemble que le terrein ſeroit aſſez favorable à la vigne, cependant on n'a point encore eſſayé d'y en planter. Outre la boiſſon de miel dont je vous ai parlé, boiſſon qui eſt forte & dangereuſe, les habitans de l'Iſle en compoſent une

autre avec des cannes de ſucre qu'ils appellent *frangorin ;* celle-ci eſt beaucoup plus douce ; elle peut enivrer, mais on prétend que l'excès n'en eſt pas ſi funeſte que celui de la boiſſon de miel. Cette derniere liqueur n'eſt plus guere en uſage que parmi les matelots & les pauvres gens qui n'ont pas de plantations ; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher ſur les arbres où les abeilles le dépoſent ; ils font eux-mêmes leur boiſſon, où ils mêlent, comme j'ai dit, le ſuc de certaines herbes, dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez ſans doute, Madame, quelle eſt la couleur des habitans de l'Iſle ? Elle varie ſelon les familles ; les familles même ſont ſouvent compoſées de blancs, de noirs & de métis ; cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites : les François qui, pour échapper à la fureur des Indiens de *Madagaſcar*, s'étoient ſauvés avec leurs femmes dans l'Iſle de *Maſcarin*, avoient des enfans d'un teint baſané ; le vaiſſeau Pirate qui vint y échouer étoit chargé d'eſclaves noirs de l'un & de l'autre ſexe. La néceſſité de peupler l'Iſle fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'allierent indiſtinctement les uns

avec les autres, & il en eſt réſulté un mêlange biſarre de couleurs qui ſurprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune eſt la plus dominante ; & s'il m'étoit permis de haſarder une conjecture, je ſerois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots Européens qui ſe ſont établis dans l'Iſle.

Le bruit court que les Hollandois ont formé des deſſeins ſecrets ſur ce pays, je n'en ſerois point étonné ; l'indifférence de la Compagnie des Indes pourroit bien leur avoir inſpiré des vues d'ambition. L'Iſle de *Maſcarin* eſt fertile ; & les peuples, faute de commerce, ſont malheureux au milieu de leur abondance ; il leur faut une puiſſance qui les ſoutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, & c'eſt ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie ſemble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point ſi les bruits qu'on répand ſont fondés ; le temps qui dévoile tout en montrera un jour la vérité ou la fauſſeté. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Ducros, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur l'Abbé Raguet, Directeur de la Compagnie des Indes.

A Ariancoupan, près de Pondichéry, ce 17 Octobre 1725.

MONSIEUR,

La paix de Notre Seigneur.

Je me garderai bien de manquer à la parole que je vous donnai, lorsqu'à mon départ pour les Indes, vous m'engageâtes à vous communiquer mes réflexions sur les Pays par où je passerois. Pouvois-je ne pas m'acquitter d'un devoir aussi essentiel, n'y eût-il aucune promesse de ma part ?

Par le choix, & sous la direction d'un des plus grands Prélats qu'ait jamais eu l'Eglise de France, vous avez eu le bonheur, Monsieur, de contribuer à l'instruction de notre jeune Monarque. Quelque loin que nous portions, avec les

lumieres de l'Evangile, la nouvelle des beaux commencemens de ſon regne, le coin de la terre où nous ſommes ne lui eſt pas inconnu. Louis ſçait fixer les Etats de chaque Couronne, diſtinguer les rivages Chrétiens d'avec les rivages Maures, ou abſolument Idolâtres; & ces connoiſſances ſi néceſſaires à un Roi, lequel a dans tout l'Univers des ſujets qui lui obéiſſent, ſont l'heureux effet de vos leçons. Il eſt donc bien juſte que les découvertes & les obſervations que nous faiſons dans nos voyages vous reviennent, vous en méritez le tribut.

Mais le petit hommage que j'ai le plaiſir de vous rendre, eſt encore fondé ſur d'autres motifs; une reconnoiſſance ſincere m'en fournit de très-preſſans; je ſuis peut-être le premier Miſſionnaire qui ait été honoré de vos inſtructions depuis que Sa Majeſté vous a chargé des affaires de la Religion dans votre célebre Compagnie. Tous les diſcours que vous me tîntes quand je pris congé de vous, Monſieur, portoient un caractere de bonté dont l'impreſſion ne s'effacera jamais dans mon cœur. Vous prévîtes les fatigues que j'aurois à eſſuyer dans la Miſſion du Carnate; vous me les dépeignîtes, mais en même temps vous m'animâtes à les

ſupporter avec courage, & vous m'en ſuggerâtes les moyens. Je profite à préſent de ces exhortations ſi pleines de zèle & d'amitié, & je ſens déjà que les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé commencent à s'évanouir.

Je partis du port de l'Orient le 11 Octobre 1724, dans le vaiſſeau de la Compagnie appellé la *Sirene*. M. le Chevalier d'Albret, qui le commandoit, s'y fit pour ainſi dire adorer pendant tout le voyage, par ſa douceur, & admirer par ſa vigilance & ſon extrême habileté dans l'art de naviger.

Etant arrivé à Cadix, après avoir ſouffert une tempête affreuſe, nous trouvâmes cette ville & toute l'Eſpagne en pleurs. Elle venoit de perdre le Roi Louis I[er]. M. Partyet, Conſul de France, & pluſieurs Négocians de notre Nation m'engagerent à contribuer à la magnificence du Service qu'ils étoient dans le deſſein de faire pour ce Prince; ils me chargerent des emblêmes, des deviſes, des inſcriptions, en un mot, de toute l'ordonnance de la pompe funebre. Ce triſte travail m'occupa pendant tout le temps de la relâche. Quoique la douleur des Eſpagnols fût vive, elle étoit adoucie par la conſolation qu'ils avoient de re-

voir Philippe V ſur le Trône ; j'avois célébré à Paris, par des vers, ſon abdication, mais j'étois bien éloigné alors de penſer que je duſſe, en moins de ſix mois, être témoin de ſon retour à la Couronne :

Par zèle il conſent à reprendre
Un Empire qu'il ſçut quitter par piété :
Du Trône par vertu nous le vîmes deſcendre,
Et par vertu l'y voilà remonté.

Dans toute notre traverſée depuis Cadix, juſqu'à l'Iſle de France, il ne nous arriva nulle avanture extraordinaire ; & ſans un phénomene marin qui attira pendant quelque temps notre attention, nous n'euſſions rien découvert de ſingulier.

Le ſixieme de Février 1725, à 24 degrés 50 minutes de latitude méridionale, & à 20 degrés de longitude, ſur les deux heures après midi, nous vîmes ſur l'eau une infinité de petites pierres diſperſées çà & là ; elles étoient de couleur blanche, aſſez légeres pour ſurnager, aſſez fermes pour ne pas ſe fondre, mais aſſez peu ſolides pour céder, lorſqu'avec la main on vouloit les rompre. Officiers, pilote, matelots, tout le monde fut

d'abord surpris à la vue de ces pierres, & l'allarme succéda bientôt à la surprise, parce que nous crûmes appercevoir des brisans à un quart de lieue de nous. Si ces brisans avoient été aussi réels que les observateurs le prétendoient, il y auroit eu d'autant plus de danger, que le vent que nous avions en poupe nous y portoit avec beaucoup de force : mais la sonde nous calma ; on ne trouva point de fond : nulle apparence de rocher ne parut ; plus nous avancions, plus la mer se montroit unie, ce qui n'arrive point dans les lieux où elle cache des écueils. M. d'Albret, M. de la Farelle, M. Okart & moi, nous allâmes dans un canot à la découverte de la source des pierres, & nous nous arrêtâmes en un endroit où elles étoient en plus grand nombre qu'ailleurs. Nous en vîmes de grosses comme la tête d'un bœuf, & cette mesure alloit en diminuant dans les autres, jusqu'à la petitesse des grains de gros sable. D'intervalle en intervalle nous en rencontrions des pelotons comme si c'eût été de la neige ; la sonde ne nous apprit rien, cette mer blanche sembloit toujours être sans fond.

De retour au vaisseau, tout le monde raisonna beaucoup sur la nature & l'origine de ces pierres : nous en mîmes au

feu, nous en trempâmes dans l'eau forte, elles se maintinrent. Sur cette double épreuve nous les déclarâmes pierres-ponces, & nous décidâmes que quelque volcan les vomissoit; nous osâmes même placer ce volcan dans les Isles de Tristan d'Acugna, fondés sur ce que M. de la Feuillée, qui commandoit la *Badine*, nous assura qu'ayant côtoyé ces Isles, il y avoit vu une plus grande étendue de mer chargée de ces pierres flottantes, que n'étoit celle que nous avions traversée: nous étions à cent trente lieues de ces Isles, ou environ.

Cinq mois dix-huit jours depuis notre départ d'Espagne, je mis pied à terre à l'*Isle de France*, appellée ci-devant l'*Isle Maurice*. Elle est à l'orient de Madagascar, à 19 dégrés 35 minutes de latitude méridionale, & à 80 dégrés 47 minutes de longitude. Les Portugais & les Hollandois en ont joui les uns après les autres. Les cerfs, les cabrils, les cochons sauvages qu'on y trouve, les orangers, les citroniers, &c. sont d'utiles preuves du séjour qu'y ont fait les premiers.

Cette Isle a deux ports: le *Port Bourbon* au sud-est, & le *Port Louis* au nord-est; le Port Bourbon est le plus beau, sa largeur est d'une lieue: trois passes y

introduisent facilement les vaisseaux ; mais le vent, presque toujours contraire, leur en défend souvent la sortie. Au milieu de ce port, votre Compagnie a fait jetter les fondemens d'une magnifique Citadelle, qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon, par les soins de M. de *Nion*, habile Ingénieur, qui commande pour elle dans l'Isle.

L'Isle de France charme, de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre par-tout de délicieux paysages coupés de collines, de rivieres, de vallées, de prairies & de bois, dont les arbres portent de beaux fruits, ou sont propres pour les constructions, & pour les ouvrages de marqueterie. On y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main, & de perroquets, les uns verds, & les autres gris : quand on en fait crier un, tous les autres se rendent au cri, & l'on s'en saisit très-aisément. En allant d'un port à l'autre, trajet qui est d'environ quatorze (1) lieues, j'admirai une plaine appellée le

---

(1) La nécessité de poursuivre les esclaves fugitifs, a donné lieu aux détachemens qu'on a envoyés dans les montagnes, de découvrir de vastes contrées plus fertiles que celles du *Flat*,

Flat, où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables. D'un côté sont des arbres fruitiers (1), de l'autre des bois d'ébène. Ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs ; pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine campoit un détachement de soldats François, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux ; ils me raconterent les dangers auxquels ils étoient exposés nuit & jour, & je pris de-là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparoitre devant le Souverain Juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, & toujours prêts à fondre sur eux, leur causoient ces allarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces soldats, qui ne respire encore, que parce que ces

La terre y est excellente, très-profonde, & propre à porter sans interruption toutes sortes de légumes & de fruits. Note de l'ancienne édition.

(1) On a commencé à planter des cafeiers dans l'Isle de France, & il paroît que ces plantations n'auront pas moins de succès que celles de l'Isle de Bourbon. Note de l'ancienne édition.

inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avoient couvert. Le bras cassé, & le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'étoit traîné jusques sur un rocher pendant les ténebres de la nuit. Delà à la faveur de la lumiere que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, & cette troupe barbare danser tout autour avec des cris & des hurlemens horribles. Ce malheureux, quoiqu'estropié, ne laisse pas de servir (1). Une gratification que la Compagnie lui feroit, seroit bien placée, & animeroit des troupes qui doivent être continuellement alertes.

Etant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministere Apostolique. Le Curé de ce port, croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'Isle de Bourbon. Je le remplaçai tandis que je demeurai dans ce lieu; je dis des

(1) Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la Compagnie sur la fin de Mars de cette année 1727. Dans l'Assemblée du Mardi premier Avril, elle lui accorda une gratification, & pour le reste de ses jours une subsistance honnête dans le port de l'Orient, où elle a fixé sa demeure. Note de l'ancienne édition.

Messes de Paroisse; je fis des instructions, tantôt à la garnison, & tantôt aux Noirs; je confessai, j'administrai les autres Sacremens selon les besoins, je remplis enfin tous les devoirs Curiaux. Cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différens membres qui composent cette espece de Colonie, & de connoître à fond ses besoins; ils seront grands, jusqu'à ce que la Compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse & la pêche y fournissent les alimens ordinaires, mais comme l'une & l'autre ne sont pas toujours également heureuses, & que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain, on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'Isle de France, si de nouveaux habitans y mettent quelque jour les terres en valeur, sa situation & la commodité de ses ports la rendront très-importante au Commerce; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs, & exterminer les rats.

On peut appeller cette Isle le Royaume des rats; on les voit en corps d'armée descendre des montagnes, grimper sur les rochers les plus escarpés, se promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages. Ils désolent tout, principa-

lement la nuit : je les ai vu moi-même à l'entrée de la nuit sortir en foule du sein de la terre, comme des fourmis, & porter la désolation en tous lieux ; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance ? pour se garantir de ses insultes, on s'enveloppe comme des morts, & on tâche de s'accoutumer à la sentir sur soi trotter, sauter, se battre. Au réveil, on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a essuyées. Je comprends (1) cependant que si l'Isle de France étoit extrêmement peuplée, ces animaux nuisibles y diminueroient de jour en jour ; & ce qui le démontre, c'est que l'Isle de Bourbon en étoit autrefois aussi infectée, & qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui qu'il n'y en avoit avant les cultures.

Les Negres marons ou fuyards, sont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il est plus aisé de se défaire. Ce sont des esclaves achetés à Madagascar, qui

---

(1) L'expérience confirme le jugement du Pere Ducros. La Compagnie apprend par les lettres qu'elle vient de recevoir de l'Isle de France, que cette multitude de rats est fort diminuée, & qu'on y a fait de bonnes récoltes. Note de l'ancienne édition.

après avoir déſerté les uns après les autres, ſe ſont raſſemblés dans les montagnes, & font de-là de très-cruelles excurſions ſur leurs anciens maîtres. Leur premier deſſein fut de repaſſer dans leur patrie, & l'on auroit mieux fait de favoriſer leur évaſion, que de leur en ôter les moyens, en briſant un canot qu'ils avoient conſtruit dans cette vue : ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra ; ils ſe ſont rendus redoutables à nos gens par leurs ruſes, leur hardieſſe & leur cruauté ; & dès leurs premieres irruptions, ils ont conquis ſur eux non-ſeulement des armes, mais auſſi des Négreſſes pour perpétuer leur race. Ils obéiſſent à un Chef ; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : bleſſé à mort, à la tête de ſa troupe, il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guiſe de ceinturon, & ayant bouché ſa plaie, il s'écarta & alla expirer entre deux rochers. Dix François périrent en cette rencontre ; il mourut ſeul de ſon côté. On lui trouva la tête raſée, & des pendans d'oreille, marque de Royauté chez ces Peuples. La Compagnie des Indes doit prendre des meſures ſérieuſes pour ramener inceſſamment ces rebelles.

Les ſecours ſpirituels ſont encore plus

néceſſaires, dans l'Iſle de France, que les temporels; mais je ſuis bien ſûr que vous ne négligez rien, Monſieur, pour les lui procurer abondamment; & je dois préſumer que le zèle des Miſſionnaires de ſaint Lazare que votre Compagnie y entretient, ſe renouvellera, & ne ſe ralentira jamais.

Je ne me propoſe pas de vous entretenir fort au long de l'Iſle de *Maſcarennas* ou de *Bourbon*, elle eſt trop connue. C'eſt un roc affreux qui ſort de la mer à 21 degrés 5 minutes de latitude méridionale, & à 77 degrés 42 minutes de longitude; mais ce roc n'eſt affreux qu'en dehors; au-dedans il eſt très-riant & très-fertile. L'Iſle de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé Ricbourg, qui eſt le plus ancien des habitans, ſervit d'abord d'infirmerie pour les malades François de Madagaſcar, & de lieu d'exil où l'on releguoit les mutins. Le maſſacre des François dans cette grande Iſle, eſt la cruelle époque de notre établiſſement ſolide dans celle-ci. Elle a plus de quatre-vingt lieues de circuit, & ſon diametre eſt de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne ſemble être qu'un roc ſourcilleux, elle eſt réellement diviſée

en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choſes m'y ont paru dignes d'une attention particuliere, le volcan, & la montagne de Salaſes.

Le volcan eſt la cîme d'un mont figuré en pain de ſucre. Au-deſſous du ſommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large baſſin, le volcan vomit des torrens de mâche-fer enflammé. Le baſſin étant une fois rempli, cette matiere en dégorge avec tant d'impétuoſité & d'abondance, qu'elle a forcé la mer à ſe retirer aſſez conſidérablement, mais les flots regagnent inſenſiblement leur terrein. Le feu continuel que cette montagne nourrit, ſe fait voir au voiſinage preſque toutes les nuits, & cauſe de temps en temps de petits tremblemens de terre, qui varient beaucoup quant au lieu. C'eſt, pour ainſi parler, un feu ambulant.

La montagne de Salaſes eſt au milieu de l'Iſle, & elle domine ſur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer, ou telle autre cauſe que vous voudrez, éleve juſqu'à ſon ſommet, par des voies ſouterraines, une ſi grande quantité d'eau, que les trois plus grandes rivieres de l'Iſle en ſont formées. Ces rivieres ſe précipitent avec une extrême

rapidité, & font, sur leur route, un nombre prodigieux de bruyantes cascades. Les autres rivieres sont aussi fort impétueuses, excepté celle qui porte le nom de sainte Suzanne, qui est assez tranquille, mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de sainte Suzanne, de saint Denis, & de saint Paul, sont les plus considérables de l'Isle, & les plus habités. A sainte Suzanne le terrein est cultivé jusqu'à la mer. C'est principalement là que croît le tabac. Les pâturages sont excellens à saint Denis; de nombreux troupeaux y paissent. On cultive le café au quartier de saint Paul.

En général, l'Isle de Bourbon est si féconde qu'elle est, pour ainsi dire, inépuisable en rafraîchissemens. Les bestiaux & les volailles y multiplient à l'infini. La terre n'y exige point de labour; il suffit d'y répandre le bled & les autres semences. Elle n'a besoin d'aucun repos. Le riz, le maïs, les cannes de sucre y viennent successivement & sans relâche; tous les oiseaux sont bons à manger dans cette Isle, sur-tout les merles : il n'y naît aucun animal dangereux. Le poisson de riviere y sent un peu la vase, mais celui de mer est d'un goût exquis. Le

vin du pays est le suc exprimé des cannes de sucre ; il est très-agréable à boire, après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps si pur & si doux, & les eaux y sont si saines, que les malades qui y débarquent recouvrent en peu de jours leur santé. On prétend qu'il n'y a dans l'Isle de Bourbon aucune plante qui ne soit salutaire ; malgré tout cela on n'y a encore trouvé aucun remede pour la crampe, mal vif & mortel, qui enleve très-soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs.

Les habitans de l'Isle de Bourbon ont pour Pasteurs des Missionnaires de saint Lazare, Prêtres d'une vie irréprochable, & qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité qui mérite votre approbation & celle de votre Compagnie.

Notre passage de cette Isle à Pondichéry a été aussi heureux que tout le reste du voyage. Me voici donc, Monsieur, dans le Carnate, je touche au bord de la sainte carriere que le Ciel me destine. Que le progrès que la Religion fait tous les jours dans cette Ville même, est encourageant ! Il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit à Pondichéry aucun Malabare Chrétien, & on y en compte

aujourd'hui trois mille. J'y ai trouvé que depuis le 12 Octobre 1724, jusqu'au 12 Octobre 1725, il s'est fait six cens un baptêmes, de Choutres pour la plûpart, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus difficile à convertir. Voilà l'ouvrage d'un seul Missionnaire, le Pere Turpin. Il y a douze à treize ans que le Pere Bouchet n'avoit qu'un seul Chrétien à *Ariancoupan*, il y en a aujourd'hui près de quatre cens, & de grandes espérances de gagner bientôt à Jesus-Christ plusieurs familles considérables par leurs Castes.

Je voudrois pouvoir vous décrire ici les saints exercices qui se pratiquent dans le lieu que je viens de nommer, qui n'est qu'à une petite lieue de Pondichéry, & où nous avons une belle Eglise consacrée à Jesus-Christ, sous l'invocation de sa sainte Mere. On ne peut parler de ce saint édifice, Monsieur, ni y répandre devant Dieu son cœur & ses vœux, sans se souvenir de vos soins obligeans, & des bontés de votre Compagnie. Le Pere Orry ne les a pas laissé ignorer. Pendant toute l'année il y a dans cette Eglise un concours édifiant de fideles qui y viennent remplir les devoirs solides du Christianisme; mais ce concours devient presque immense pendant les huit

huit jours qui précedent la fête de la Nativité de la sainte Vierge. J'ai eu le bonheur cette année de coopérer de mon mieux au salut de ce grand nombre de fideles François & Malabares, & je vous assure que les exemples touchans de piété dont j'ai été témoin, m'ont souvent attendri jusqu'aux larmes.

La veille de la fête qui termine toujours la neuvaine, la jeunesse Malabare a représenté cette année-ci, dans une Tragédie, le *Martyre de sainte Agnès.* On a dans ces climats une fureur extrême pour le théatre. Les bons Poëtes sont en grande vénération chez ces peuples qui nont rien de barbare. La poësie jouit dans l'Inde de la faveur des Grands. Ils accordent à ses nourrissons le palanquin, distinction très-honorable.

Le Théatre dressé dans une plaine près de notre Eglise, étoit vaste. Je n'y allai d'abord que dans le dessein de n'y rester qu'un moment. Mais les acteurs sçurent m'attacher je ne sçais comment; & j'y demeurai jusqu'à la fin de la piéce avec mon Interprête. Sûrement je n'y vis pas nos Regles ni d'Horace, ni de Boileau, mises en œuvre; mais je fus agréablement sur-

pris d'y remarquer des actes diſtingués ; & variés par des intermedes, des ſcenes bien liées, de l'invention dans les machines, beaucoup d'art dans la conduite de la piece, du goût, & de la bienſéance dans les habillemens, de la juſteſſe dans les danſes, & une Muſique fort harmonieuſe, quoiqu'un peu biſarre. Les acteurs faiſoient paroître une grande liberté, & beaucoup de dignité dans leur déclamation. Auſſi avoient-ils été tirés d'une caſte ſupérieure. Leur mémoire fut fidelle, il n'y avoit point là de ſouffleurs. Ce qui m'édifia le plus, c'eſt que la piéce commença par une profeſſion authentique du Chriſtianiſme; & que dans toute la ſuite les dériſions, & les invectives les plus ſanglantes contre les divinités du pays, ne furent point épargnées. On en uſe de la ſorte dans les tragédies Chrétiennes; qu'on oppoſe ici aux tragédies profanes des Idolâtres: & elles ſont pour cette raiſon un excellent moyen de converſion.

L'auditoire étoit au moins de vingt mille ames qui écoutoient dans un ſilence profond. On a mis au jour le théatre François, le théatre Anglois, le théatre Italien, le théatre Eſpagnol. Je ne dé-

n'espere pas que quelqu'un n'y mette aussi le théatre Indien. Le caractere qui distingue le plus ce dernier, c'est l'action vive & perpétuelle qui y regne, & le soin qu'on y a d'éviter dans les rôles les longueurs non entre-coupées.

Je me tiens actuellement à *Ariancoupan* parmi nos Néophytes qui m'apprennent à bégayer leur langue. Je m'y accoutume peu à peu au genre de vie que les Missionnaires sont obligés de suivre dans les terres, pour se rendre utiles au salut des ames. Que la moisson seroit grande, Monsieur, s'il y avoit beaucoup d'ouvriers! Plus on s'éloigne des côtes, plus on trouve de Chrétiens. Je ne vous parlerai ni de l'ancien Maduré, ni de Maissour, où il y a des millions d'ames qui adorent Jesus-Christ. Dans la seule Mission du Carnate, que les Jésuites François ont fondée, & qu'ils cultivent seuls depuis environ trente ans, on a déja élevé à la gloire du vrai Dieu onze Temples. Entre la premiere Eglise qui est à *Pineipondi*, jusqu'à la derniere, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie *Choutres*, partie *Parias*, & cette Chrétienté n'est desservie que par quatre Missionnaires,

encore n'y en a-t-il maintenant que trois; car le Pere Aubert qui résidoit à l'entrée de la Mission, vient de nous rejoindre, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de la mort. Les Peres Gargan & du Champ demeurent à l'autre extrémité; & le Pere le Gac qui est Supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainsi que dans le reste de l'Inde. Les Brames sont nos plus cruels ennemis, & nous ne pourrions résister à leur fureur, si nous n'étions protégés, comme nous le sommes, par le Nabab ou Viceroi du Carnate, & par le Grand Mogol même, qui a donné des ordres très-favorables à la Religion. Je compte vous envoyer dans la suite l'histoire de cette Mission, & la carte du Royaume.

Je suis avec respect, &c.



LETTRE

Du Pere Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le Marquis de Coetlogon, Vice-Amiral de France.

A Ballabaram, dans le Royaume de Carnate, le 28 Septembre 1730.

MONSIEUR, (1)

La paix de N. S.

Le respect qui abrégea la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année derniere, m'autorise à donner plus détendue à celle-ci, depuis que M. de Cartigny m'a fait connoître votre goût, & l'intérêt que vous prenez à la propagation de la Foi dans ces terres barbares. Les vastes mers qui nous séparent de la France, m'ont fait moins sentir,

(1) Cette lettre n'arriva à Paris que peu de jours après que M. le Marquis de Coetlogon eut été honoré du bâton de Maréchal de France.

durant ſix mois de navigation, l'éloignement de l'Inde, que les mœurs & le commerce de la nation ne m'en font tous les jours appercevoir : c'eſt par plus d'une raiſon que les premiers Européens qui l'ont reconnue, ont pu l'appeller le nouveau monde, puiſqu'en effet tout y eſt nouveau, la terre, l'air, les ſaiſons, les mœurs, la couleur des hommes, les loix, la religion, & tout ce qui peut mettre de la différence entre des Nations que quatre mille ans ont ſéparées de leur commune origine. Auſſi ſommes-nous à notre tour pour les peuples de l'Inde un monde nouveau, avec d'autant plus de vraiſemblance que le ſyſtême de la pluralité des mondes leur eſt familier, non pas raiſonné & embelli, tel qu'on le voit dans l'ouvrage de M. de Fontenelle, mais brute, jetté au haſard & reçu ſans examen ſur la ſeule foi de leurs traditions. Hé, qu'iroient chercher les Indiens dans des mondes imaginaires, eux qui ne connoiſſent pas celui-ci? Car la géographie Indienne ne pouſſe pas juſqu'à la Chine vers l'Orient; elle ne connoît de terres du nord au ſud, que depuis le Caucaſe, juſqu'à l'Iſle de Ceylan, & elle n'eſt gueres moins bor-

née à l'Occident; de ſorte qu'ils ſont étrangement ſurpris de voir des étrangers qui ne ſont point nés dans aucun des cinquante pays qu'ils nomment, & au-delà deſquels ils ne penſoient pas qu'il y eut des terres habitées. Comme ils ſe trouvent placés au milieu des différens pays qu'ils connoiſſent, que les ſciences ont de tout temps fleuri parmi eux & qu'ils ont eu de grands Rois; l'Inde dans leur eſprit eſt la Reine des Nations, leur caſte d'une origine divine, & les autres hommes comparés à eux ne ſont que des barbares. Les Mores qui ſont leurs Maîtres, n'ont pu, dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles, ſe tirer du dernier étage où ils les ont placés; & toute la politeſſe, le courage, les arts & les ſciences d'Europe n'ont pas pu de même donner à nos Colonies le relief que la naiſſance donne aux conditions les plus médiocres parmi eux. Il n'eſt point de Nation qui ne ſe préfere volontiers à toutes les autres. Mais parmi nous, l'équité modere la préſomption, & le commerce entretient l'égalité. Ici rien ne ſe trouve de niveau. Il n'y a de la nobleſſe que pour eux, de la politeſſe, de l'eſprit, des ſciences que chez eux. Il eſt vrai que

le long des côtes le temps a pu adoucir leur fierté : mais au milieu des terres notre couleur peut à peine encore s'y défendre de l'opprobre. Si les fideles souffrent de la part des Gentils, c'est souvent moins parce que c'est la Religion chrétienne qu'ils ont embrassée, que parce que c'est la nôtre. Si la haine de la vérité qui décrédite leurs erreurs & dégrade leurs Dieux, en est le motif, comme dans les persécutions générales; les engagemens qu'ils ont pris avec nous en sont ordinairement le prétexte, & c'est sur ce principal grief qu'on peut appeller le zèle des castes, autant que par la jalousie du culte idolatrique, que les Chrétiens sont bannis de leurs villes, privés de leurs emplois, &, ce qui est peut-être ici la plus dangereuse de toutes les épreuves, déclarés déchus de leur caste. De sorte que nous pouvons dire, avec autant de vérité que saint Paul : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* Cette ville a donné plus d'une scene en matiere de persécutions; je ne faisois qu'entrer dans la Mission lorsque la derniere s'est élevée.

Ballabaram, capitale de la Principauté de son nom, est par les treize dégrés 23

minutes, latitude nord obſervée, & neuf de longitude eſtimée. Cette ville, conſidérable par elle-même, l'eſt encore plus par le ſiége qu'elle ſoutint il y a vingt ans contre toutes les forces du Roi de Mayſſour, & par la défaite d'une armée de cent mille hommes, qui termina leur différend. C'eſt ſous ce Prince qui ſoutint ce ſiege que nous avons fait cet établiſſement. A peine fut-il mort, qu'on ſollicita vivement ſon ſucceſſeur de détruire l'Egliſe & de nous perdre. Il calma l'orage par ſa réponſe: *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'éteigne la lampe que mon pere a allumée.* Le frere a ſuccédé à celui-ci au préjudice du fils, ce qui n'eſt pas rare dans l'Inde. Son état eſt plus floriſſant que jamais. Il y compte pluſieurs tant villes que citadelles, & entretient une armée de vingt mille hommes. Le Révérend Pere Supérieur qui avoit ſoin de cette Miſſion, bâtiſſoit une nouvelle Egliſe, parce que l'ancienne ne pouvoit plus contenir les Chrétiens qui s'y rendoient aux grandes fêtes. Le Prince avoit donné permiſſion de couper le bois dans ſes forêts, & l'ouvrage s'avançoit à la conſolation des fideles, & à la gloire de la Religion. Tant de proſpérités ne pou-

voient qu'irriter l'ennemi commun du salut des hommes, qui s'est mis depuis plusieurs siecles en possession de l'Inde par l'Idolatrie. Il inspira ses Ministres, ameuta les peuples, souffla l'esprit de sédition parmi les troupes, fit chanceler la fermeté du Prince, & dispersa dans peu de jours le troupeau que le pere de famille nous avoit confié. Trois choses arrivées l'une sur l'autre préparerent à cet évenement, & allumerent peu à peu l'incendie. Un homme aigri contre son beau-pere par un procès qui ne réussissoit pas à son gré, le déféra au *Gourou* du Prince comme Chrétien, & profitant de la connoissance qu'il avoit de notre culte & de nos liaisons avec l'Europe, lui dit que les Chrétiens traitent de démons les Dieux du Pays, & que ceux qui sont venus porter cette Religion dans l'Inde, ne sont que des *Pranguis*. La derniere accusation est aussi décisive pour nous attirer le plus grand mépris, que la premiere l'est pour exciter la haine des Prêtres Gentils.

Prangui, est le nom que les Indiens donnerent d'abord aux Portugais, & par lequel ceux qui n'ont pas d'idée des différentes Nations qui composent

nos Colonies, désignent assez communément les Européens : quelques-uns font venir ce mot de *Para-angui*, qui signifie dans la langue du pays, habit étranger. Il paroît plus vraisemblable que c'est le mot de *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre F prononcent à l'ordinaire par un P, & que ce mot *Prangui* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, & qu'apparemment ce sont les Maures qui l'ont introduit ici.

Le *Gourou* du Prince, animé déja par ses pertes, contre la loi chrétienne, & voyant diminuer tous les jours le tribut qu'il leve sur ses Disciples, saisit aussi-tôt cette occasion de ruiner l'ouvrage de Dieu. Les Dasseris, sectaires de *Vichnou* comme lui, ne lui manquerent pas au besoin. Ils alloient au son de leur tambour ou de leur cor irriter la populace, & s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais comme sans l'armée, ils ne pouvoient se répondre du succès, ils n'oublierent rien pour la mettre de leur côté. Elle étoit déja ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina. Un soldat demi-fou, soit de lui-même, soit par une instigation étran-

gere, vint un ſoir, au temps de la priere, dans l'Egliſe, où le Pere du Champ, Miſſionnaire, & quelques fideles étoient aſſemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avançant vers l'autel, frappa à coups redoublés ſur le baluſtre. On le fit retirer. Le Miſſionnaire qui ne s'étoit apperçu de rien, étant tourné vers l'autel, le trouva au premier détour près de la porte de l'Egliſe. Le poignard qui brilloit dans les ténebres, le fit douter de ſon deſſein. Mais les domeſtiques & les chrétiens qui accoururent, le chaſſerent. Comme ils le ſuivirent juſques dans la ville, où ils vouloient aller porter leurs plaintes, le ſoldat prit une pique, & en bleſſa légérement le Catéchiſte à l'épaule. Celui-ci s'en crut plus autoriſé à porter ſa plainte, & la fit ſans conſulter le Miſſionnaire. Le ſoldat fut chaſſé du ſervice, mais l'armée aigrie déja par le *Gourou* du Prince, & par ſes ſuppôts, ſe crut offenſée dans la perſonne du ſoldat, de ſorte que tout parut s'unir contre nous. On avoit déja voulu intéreſſer le Prince par des raiſons d'Etat. C'étoit, diſoit-on, une forteresse que nous bâtiſſions. Il envoya ſur les lieux, & ayant appris qu'il n'étoit

queſtion que des murailles de l'Egliſe, dont les fondemens & le mur à demi-hauteur d'homme étoient de pierre, afin de l'affermir contre les pluies; il fut content, & nous fit dire de bâtir le reſte de terre. C'eſt ce que nous fîmes, & ſans rien changer au deſſein de la conſtruction de notre édifice, il fut convaincu de notre obéiſſance. On avoit laiſſé quelques piquets ſur le haut du toît pour y mettre une croix & quelqu'autre léger ornement. Nos ennemis en firent encore ombrage au Prince. C'étoit, diſoient-ils, des vaſes d'or que nous voulions y mettre. Le Prince nous fit dire d'abattre les piquets, & ils furent abattus. Le Prince paroiſſoit aux ennemis de la loi chrétienne avoir trop d'équité & de modération. N'ayant pu venir à bout de faire détruire l'Egliſe, ils crurent y réuſſir en attaquant la perſonne du Miſſionnaire. Et c'eſt ici la troiſieme cauſe de la perſécution.

Un Gentil qui faiſoit ſemblant de prendre goût aux vérités de la Religion, venoit aſſez fréquemment voir le Miſſionnaire. Comme nos chambres ſont à rez de chauſſée, à la maniere des Indidiens, un jour que le Pere lui parloit à la fenêtre, il laiſſa tomber adroite-

ment ſon petit ſac dans la chambre. Le Miſſionnaire qui crut voir en cela plus de ſurpriſe que de deſſein, le lui remit entre les mains. Le Gentil revint un autre jour, & ſans que perſonne s'en apperçût, il cache ſa bourſe ou ſon petit ſac dans l'ouverture qui eſt entre la muraille & le toît, & ſe retire. Peu de jours après il prend le Catéchiſte à partie, & redemande ſon ſac avec trente pieces d'or qui étoient, diſoit-il, dans ſa bourſe. Au mot de pieces d'or le Catéchiſte s'apperçut de la friponnerie du Gentil, & ſans reconnoître le ſac, il lui répondit que ne l'ayant confié à perſonne, il n'en devoit demander compte qu'à lui-même. Le Gentil ſe mit alors à ſe plaindre, à crier, & à faire retentir toute la ville de la calomnie. L'affaire fut portée au Palais: comme on y connoît notre déſintéreſſement, & que la plupart d'entr'eux le donnent pour exemple à leurs *Gouroux*, on n'avoit garde de nous croire capables d'un larcin. Le calomniateur déſeſpéré de voir ſon ſtratagême inutile, ſe jette & ſe roule par terre en préſence du Prince, comme ſi une eſpece de folie lui avoit troublé l'eſprit, & qu'il eût ſenti de vives douleurs. En même

temps le pere du prétendu fou se plaint que le Missionnaire a ensorcelé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes qui étoit là présent, découvrit le stratagême : » Aujourd'hui » même dit-il, j'ai mangé des fruits du » jardin des Peres, & je me porte bien. » Que veut dire cet insensé ? »

Plus on trouvoit de tranquillité au Palais, plus le feu s'allumoit dans la ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte & les lettres du *Gourou* appelloient à la poursuite de la cause commune. Le Pere Duchamp & le Pere Ducros, qui étoient alors dans l'Eglise, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire : les faux freres venoient donner des conseils timides ; les soldats y paroissoient par troupes, & les Dasseris assemblés en grand nombre s'avançoient les armes à la main, au son de leur tambour & de leur cor, pour venir abattre notre Eglise. Ils furent arrêtés à la porte de la ville par ordre du Prince, à qui ces voies séditieuses déplaisoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas qu'un Missionnaire de Maduré fût, il y a quelques années, si maltrai-

té, dans une émeute de Dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Cependant le Prince parut enfin se rendre & nous fit prier de nous retirer. Ses officiers vinrent porter cette parole, escortés d'une multitude de soldats qui remplirent la cour de la maison & de l'Eglise. Le Pere Duchamp répondit qu'il ne pouvoit se retirer, ni pour notre honneur, puisque nous étions accusés, ni pour celui du Prince, à qui l'émeute du Peuple & de l'armée faisoit violence, & qui ne nous donnoit ce conseil que parce qu'il craignoit pour nous. On fit encore diverses propositions, & l'on pressa plus que jamais les Peres de se retirer. Comme on ne gagnoit rien, quelqu'un, à ce qu'on rapporte, dit au Grand Prévôt : « Que ne lui faites » vous sauter la tête ? » Cependant le Pere n'entendit pas ces paroles, & il ne croit pas qu'on doive absolument y ajouter foi.

Il arriva par une suite inévitable de la persécution suscitée contre le Missionnaire, que l'orage tomba sur les Chrétiens. Les Dasseris se réunissoient hors de la ville pour faire parade de leur nombre & de leur force, tandis que l'un d'entr'eux, la clochette à la main,

achevoit d'ameuter la populace contre les fideles. C'eſt alors que, ſoit par l'ordre du Prince qui craignoit ces mouvemens populaires, ſoit parce qu'il les favoriſoit ſous main, on publia dans la ville à ſon de trompe la deſtitution des emplois & l'exil de tous les Chrétiens, on les déclara infâmes & déchus de leur caſte, avec défenſe à tous les ouvriers & artiſans de les ſervir; on jetta de la boue dans leurs maiſons, & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la capitale venoit de faire, les villes du ſecond ordre & les villages le firent à ſon exemple. Quoique généralement parlant, l'Indien ſoit timide, & aime la vie, je ne ſçai ſi la mort ſeroit pour eux une épreuve plus difficile, car ſans parler de la caſte, dont ils ſont extrêmement jaloux, la famine déſoloit le pays, & c'étoit les condamner à mourir lentement de miſere.

Pour peu qu'on connoiſſe l'Inde & l'eſprit aſiatique, on ne ſera pas plus ſurpris de voir des chûtes en une conjoncture pareille, que de voir Iſraël ſe couronner de fleurs aux fêtes de Bachus, ſous la perſécution des Rois de Syrie. Jéruſalem oppoſa les Machabées

au torrent de la féduction. Je n'ofe leur comparer la générofité de plufieurs de nos Chrétiens, qui ont tout quitté, patrie, emploi, cafte, fortune puifqu'il ne s'eft point agi de répandre leur fang. Mais Dieu a par-tout fes ames choifies, & *Ballabaram* n'en a pas manqué dans ces temps de tribulations. Trois freres qui avoient quitté leurs biens & leur patrie durant la perfécution de *Devandapallé*, perdirent de nouveau ce qui leur donnoit de quoi vivre. L'un d'eux nommé Paul, en a depuis reçu la récompenfe. Je ne me fouviens pas d'avoir vu mourir perfonne avec autant de defir & plus d'affurance de l'autre vie, qu'il en a fait paroître. Quelques Brames ont paru fans rougir dans les affemblées, où on les exterminoit de la cafte, comme les Juifs banniffoient les premiers Chrétiens de la Synagogue, & ce n'eft qu'avec peine que ces Brames ont obtenu dans la fuite d'être réhabilités. Un *Golla*, Chef de cafte, dans le pays de *Ballabaram* & au de-là, foutint avec fermeté une pareille épreuve. Le Chef d'un village fut réduit, en quittant fa patrie & fon rang, à gagner fa vie en coupant des fagots dans la forêt & a confervé jufqu'à la mort, à

la faveur de la pauvreté qu'il a choisie, toute la pureté de sa foi. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le Révérend Pere Supérieur de la Mission bâtissoit alors à *Vencatiguiry*, capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs, qui y ont formé une Chrétienté de confesseurs de Jesus-Christ : plusieurs allerent chercher de l'emploi chez les Princes voisins. Le reste, à la réserve de ceux qui sont tombés, s'est dispersé en différens pays, Dieu l'ayant peut-être permis, pour répandre en des lieux, où il n'est pas connu la vérité de sa doctrine, & la gloire de son nom. Quant à ceux qui ont témoigné de la foiblesse, on peut dire que plusieurs ont plutôt craint de paroître Chrétiens, qu'ils n'ont cessé de l'être; telles sont la plupart des femmes auxquelles on n'a eu guere à reprocher d'avoir pris aucun signe de Gentilité. Il a été question pour les hommes de se marquer le front avec de la terre blanche ou du vermillon, comme presque tous ceux qui vivent à la solde du Prince, ou qui ont de l'emploi; ces sortes de marques n'étant pas exemptes de superstition, nous ne les souffrons pas aux Chrétiens. A cela près, l'idolâtrie n'a

pas été leur crime, la promptitude du repentir a fait connoître qu'ils n'avoient pas commis cette faute ſans remords. Mais peut-être ferois-je mieux d'oublier ces foibles Néophytes, qui, pour avoir rougi de l'Evangile au temps de la tentation, ſont indignes de toute excuſe.

Sur ces entrefaites le Révérend Pere Supérieur qui ſe preſſoit de finir l'Egliſe de *Vencatiguiry* arriva pour ſoulager les autres Miſſionnaires. Il y eut entre les trois Peres un combat de généroſité, à qui reſteroit pour voir la fin de cet orage. La déférence pour le Supérieur le termina. Il reſta ſeul, & les Peres allerent prendre ſoin des autres Egliſes. Quoique les attroupemens ne fuſſent plus les mêmes, & que le feu parût amorti, on parloit encore de venir maſſacrer le Miſſionnaire, juſqu'à déſigner pour cela un jour que le Prince devoit aller à la campagne. Les meubles de l'Egliſe, les livres, & les autres effets avoient été la plupart tranſportés ailleurs, & on ſe préparoit à tout événement. Grace à Dieu le calme revint, & notre Egliſe eſt plus affermie que jamais.

Une maladie populaire, dont Dieu a

affligé cette ville, a été regardée du peuple & des Grands, comme une punition de la perſécution faite aux Chrétiens. Dans le fort d'une affliction ſi générale, un Dafferi vint à l'Egliſe : » C'eſt pour cette Egliſe, dit-il, qu'on » a voulu renverſer, que Dieu » nous punit. Mais la ville périra, & » l'Egliſe ſubſiſtera ». En même-temps il mit de la terre dans ſa bouche pour marquer ſa douleur, & ſe retira.

La diſette générale qui dura près de trois ans, & divers événemens qui ſuivirent de près cette perſécution, perſuaderent encore davantage que le ciel étoit irrité, & vengeoit ſa cauſe. Un Brame des plus animés contre les Chrétiens, mourut & fut mangé des chiens, ce qui paſſe pour la derniere infamie dans ſa caſte, où l'on a accoutumé de brûler les cadavres. Le *Gourou* du Prince fit une perte conſidérable dans ſa famille. Un Chrétien qui avoit été Catéchiſte, & que la corruption des mœurs, plus que toute autre choſe, avoit fait apoſtaſier, ſe mêla de ſorcellerie. Un chef de village, que le Démon tourmentoit, attribuant cette poſſeſſion à quelque ſortilége, le fit prier de l'en délivrer. Celui-ci le promit, & s'étant

tranſporté avec toute ſa famille dans le village du poſſédé, il ſe mit en devoir de chaſſer le démon. Le démon ſortit en effet du corps du poſſédé, mais ce ne fut que pour entrer dans celui de l'exorciſte, qui, dans le moment même, s'écria d'un air effaré : « J'ai réuſſi, mais il m'en coute la » vie ». Peu après il perdit toute connoiſſance : après avoir demeuré trois jours en cet état, il expira. Malgré l'horreur qu'ont les Indiens, plus que toutes les autres Nations, de laiſſer un cadavre dans le village, ils furent ſi effrayés, que perſonne n'oſa en approcher : ainſi le cadavre reſta deux jours ſans ſépulture. Enfin les deux femmes qu'il entretenoit, obtinrent, à force de prieres, qu'on creusât une foſſe, où elles furent obligées de le porter elles-mêmes. Le lendemain on trouva le corps déterré, dont la chair étoit en pieces, & les membres diſperſés de tous côtés.

Puiſque je parle de poſſeſſion du démon, je joindrai au fait que je viens de rapporter un événement ſingulier dans le même genre, qui s'eſt paſſé tout récemment dans la Miſſion de *Maduré* ; je l'ai appris du Miſſionnaire qui

m'a fuccédé dans l'Eglife de *Pouchpaquiry*, & qui a vu l'homme dont il eft queftion.

Les Danois établis à Trinquebar, fur la côte de Coromandel, ont des Miniftres Luthériens entretenus par le Roi de Danemark, pour pervertir les nouveaux fideles; au moyen d'une Imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du nouveau Teftament en Malabare, avec quelques autres livres de leur compofition. Les Miffionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fideles le préfervatif, foit en excommuniant & brûlant publiquement le nom de ceux qui fe font laiffés féduire; comme le Révérend Pere Befchi, Italien, a fait la derniere fête de Pâques en préfence de dix mille Chrétiens, foit en réfutant par de fçavans écrits les erreurs des Hérétiques, comme le même Miffionnaire les a réfutées en habile Théologien, & en maître de la langue, qu'il poffede mieux que la plupart des Indiens. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main, n'eft pas un petit obftacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi faire les dépenfes qu'on fait pour eux. Parmi ceux que la féduction ou l'intérêt avoit

entraînés dans le parti hérétique, un homme avec sa femme alla voir un exorcisme qui se faisoit par des Gentils dans la ville de *Tanjaour*; le démon sortant du corps du possédé, entra dans celui de la femme hérétique. L'exorciste en fut très-surpris, & en demanda la raison au malin esprit. « C'est, répondit-il, que celle-ci est mon bien aussi-bien que l'autre ». Le mari effrayé de l'aventure, reconnut sa faute, &, touché d'un vif repentir, il conduisit sa femme à notre Eglise d'*Elacourichi*, où, prosterné à terre & fondant en larmes, il demanda pardon à Dieu de sa faute, après quoi il prit de cette même terre détrempée de ses pleurs, & l'ayant mise sur la tête de sa femme avec une foi vive, elle fut dans le moment délivrée de la possession du démon. C'est un fait public & constant. (1)

Tandis que le Missionnaire, qui étoit venu d'*Elacourichi*, me faisoit le récit de cet événement, une persécution qui s'é-

(1) Nous avons cru devoir conserver ces récits de possessions, & parce qu'ils sont rapportés avec des preuves qui ne permettent pas d'en douter, & parce qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Evangile & dans l'Histoire Ecclésiastique.

toit

toit élevée à *Trichirapali*, mettoit toute la Miſſion du Maduré en danger. Un homme du palais, *Modely* de caſte, & ſubſtitut du *Dalavai*, ou Général des troupes, alla un jour avec des ſoldats dans un village de Chrétiens pour y brûler l'Egliſe. Je ne me rappelle pas ce qui l'empêcha d'y mettre le feu, comme il l'avoit réſolu. Mais, pour ne pas s'en retourner en vain, il ſe ſaiſit du Catéchiſte, le maltraita cruellement, & le chargea de fers. Peu de jours après, quelques Dames s'étant intéreſſées dans cette affaire, le Catéchiſte fut mis en liberté. Cette démarche du *Modely* n'étoit rien moins qu'une colere paſſagere: on vit bientôt que c'étoit le fruit du deſſein que le *Dalavai* avoit pris avec lui, de renverſer la Religion Chrétienne dans le Royaume de *Trichirapali*. Car, peu de temps après, il brûla un village tout Chrétien, avec l'égliſe qui y étoit bâtie. Une petite fille périt dans l'incendie. Ceux dont il ſe ſaiſit, après bien de mauvais traitemens, eurent les oreilles coupées. On enleva de l'égliſe la ſtatue de ſainte Barbe, que le *Modely* fit ſuſpendre à la porte de la ville de *Trichirapali*, ou, comme on l'appelle dans le pays, de *Tirouchinnapallé*, pour en

faire un ſujet d'opprobre à notre ſainte Religion. Après qu'elle y eut été exposée quelques jours, un *Brame*, favori du Roi, & par-là même redouté, prit notre parti, mit à l'abri des outrages de la populace l'image de la Sainte, & fit craindre aux auteurs de cette violence, ſon pouvoir ſur l'eſprit du Prince. Le ſalut nous eſt venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'eſt ici plus contraire à la Religion que la caſte des *Brames*. Ce ſont eux qui ſéduiſent l'Inde, & qui inſpirent à tous ces peuples la haine du nom Chrétien. Pour un qui nous tend la main, on en trouve mille qui nous euſſent volontiers pouſſés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inſpiré de nous défendre, ſinon par la miſéricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, & nous en ramene? *Qui deducit ad inferos & reducit.*

Les choſes en étoient là, lorſque je reçus des lettres, par leſquelles nos Peres recouroient à la protection du *Nabab*, ayant peine à croire que l'amitié d'un *Brame* pût être de longue durée, & tout étant à craindre, ſi quelqu'intérêt temporel l'uniſſoit à nos ennemis. Je me rendis pour ce ſujet à *Velour*, où le Pere Aubert, Miſſionnaire de *Carvepondy*,

se rencontra avec moi. Le sujet qui l'amenoit, étoit une autre persécution qui concernoit son église. Comme il n'est personne dans la Mission qui ait autant de rapport & d'accès que lui auprès des Seigneurs Mores ; que c'est particuliérement ce Pere, qui, dans les affaires difficiles, en a toujours été écouté favorablement, je remis entre ses mains l'affaire de *Tirouchinnapallé*, pour laquelle il oublia le sujet qui l'emmenoit, & ne pensa à son église particuliere, que lorsqu'il eut obtenu les lettres dont la Mission du sud avoit besoin.

Carvepondy est la premiere église que les fondateurs de la Mission de *Carnate* ont bâtie. Comme elle est dans un terrein qui dépend des *Brames*, quoique sujet au *Nabab*, elle est, plus que toute autre église, exposée à leur persécution. Ils n'ont cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les Missionnaires, & bien qu'ils en aient été punis quelquefois par les Mores, Seigneurs de cette contrée ; comme ils n'ont pas cessé d'être les ministres de satan, ils n'ont jamais perdu de vue le dessein de ruiner & notre église, & la Chrétienté qui en dépend.

Cette derniere année, un *Reddi*, créature du Gouverneur d'*Outremalour*,

ayant eu en chef le village de *Carvepondy*, vint rendre visite au Missionnaire. Comme il parut à la porte de la chambre avec ses *Brames*, sans se faire annoncer : « vous me faites honneur, leur » dit le Missionnaire, mais vous m'en » auriez fait davantage, si vous m'eussiez » fait avertir de votre arrivée ». La visite se passa assez bien, & le *Reddi* sortit avec un air content. Mais les *Brames* releverent malignement cette parole du Pere, & ayant aigri son esprit, il revint une seconde fois, non pas pour faire civilité, mais pour demander au Missionnaire, avec une espece d'insulte, de quelle autorité nous occupions ce terrein, & de qui nous le tenions. Le Pere lui fit voir la patente du grand *Nabab*, ou Viceroi du *Carnate*, que celui-ci rejetta avec dédain comme une chose dont il se mettoit peu en peine. Le Missionnaire jugea aisément à ce mépris qu'il étoit soutenu. Aussi le *Reddi* ne tarda-t-il pas à nous faire une guerre ouverte. Il nous fit signifier, avec des menaces pleines de fierté & d'orgueil, une défense de toucher ni aux fruits, ni aux arbres, ni aux légumes de notre jardin. Comme on ne fit pas grand cas de cette défense, il envoya

ses gens pour cueillir nos fruits. Ils montoient déja sur les arbres, lorsqu'on leur envoya dire de se retirer, les avertissant que si le *Reddi* demandoit honnêtement des fruits, on lui en donneroit, comme il sçavoit bien qu'on en donnoit volontiers à tout le monde; mais que sa maniere d'agir étoit contre tout usage. Le *Reddi*, encore plus irrité, vint lui-même avec des soldats, fit défense aux Catéchistes, & aux autres Chrétiens logés dans la résidence, d'en sortir, même pour aller puiser de l'eau, les menaçant, avec des sermens exécrables, que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds & les mains. En sortant, il ferma la porte de l'enclos, & y apposa le sceau, selon l'usage du pays, afin qu'on n'en pût sortir.

Ce procédé étoit trop insensé, pour qu'on s'en inquiétât. Le Missionnaire ouvrit la porte, & se retira au village le plus voisin, où il y avoit quelques maisons de Chrétiens, dans le dessein de continuer sa route le lendemain vers *Arcade* ou *Velour*, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le village, qu'il vit arriver le Pere Vicary, Missionnaire de *Pinne-*

pondy, qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit. C'étoit une rencontre heureuſe, & ménagée ſans doute par la Providence, afin que l'abſence du Miſſionnaire n'enhardît point le *Reddi* à rien entreprendre contre ſa maiſon. Il fut ſi déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il demeura tranquille juſqu'à la premiere lettre qu'il reçut. Le Pere Aubert jugeant plus à propos de ſuivre l'ordre naturel, afin de n'offenſer perſonne, s'adreſſa d'abord au Gouverneur de *Carvepondy*, qui étoit à Arcade.

La lettre qu'il en obtint ne fit qu'aigrir davantage le *Reddi*, & le porter à faire de nouvelles vexations. Le More Gouverneur d'*Outremalour*, n'avoit procuré le village au *Reddi*, ſon homme de confiance, que dans le deſſein de l'uſurper & de ſe l'approprier ; de ſorte que le *Reddi* ſe ſentant appuyé, affecta de mépriſer les ordres de ſon Gouverneur immédiat. Le Pere Vicary eut donc de nouvelles bouraſques à eſſuyer : le *Reddi* renouvella les premieres défenſes, à cela près qu'il n'oſa plus mettre le ſceau à la porte. Il fit le tour de ſa maiſon avec ſa troupe, criant de toutes ſes forces d'un air triomphant, que s'il ne venoit pas à bout de renverſer la maiſon ou l'égliſe,

comme il l'avoit entrepris, on pouvoit le traiter de *Parias*, ou qui pis est, de *Prangui*. Il vouloit être entendu du Missionnaire, qui parut n'y pas faire attention, mais qui informa aussi-tôt le Pere Aubert du succès qu'avoient eu ses premieres démarches. Celui-ci ayant obtenu du *Nahab Bakerhalikan*, une lettre avec deux députés pour le Gouverneur d'*Outremalour*, l'affaire changea de tribunal; c'étoit pour ménager tout le monde qu'on suivoit les dégrés de subordination, car du reste notre avantage ne s'y trouvoit guere. Le protecteur du *Reddi* devenoit son Juge, & le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Pere Mauduit en prison durant quarante jours, sembloit être moins notre Juge que notre Partie; aussi ne fit-il que lier la plaie, sans y apporter aucun remede.

Le *Nabab*, instruit de ce qui se passoit, prit le parti de renvoyer le Pere Aubert à son église, dans un de ses palanquins, avec une escorte de soldats. « Je vous donne de plus, ajouta-t-il, un » de mes soldats à votre choix, pour » vous servir de sauve-garde, & de- » meurer dans votre maison comme » dans son poste naturel. Il est en votre » disposition, & je ne serai son Maître

» que pour lui payer sa solde ». N'y a-t-il pas lieu de bénir le Seigneur, que les Mahométans, ennemis jurés du nom Chrétien, en soient devenus l'appui ? L'arrivée du Missionnaire dans son Eglise déplut fort au Gouverneur d'*Outremalour*. Il se joignit au *Reddi* pour nous perdre. Comme le *Nabab* de *Velour* a un Supérieur, qui est le *Nabab* d'*Arcade*, dont la dignité répond à celle de Viceroi du Carnatte, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il parloit même de lui donner trois mille pieces d'or, s'il livroit le Missionnaire à leur discrétion. Le *Reddi*, de son côté, parcouroit les villages voisins, & en assembloit les Chefs. « Je vais, leur dit-» il, détruire l'église & la maison du » Missionnaire. Les Mores feront du bruit, » mais il est rare qu'ils punissent de mort. » On les appaise aisément avec de l'ar-» gent. Il ne s'agit de votre part que » de contribuer au paiement de l'amende, » & nous sommes sûrs du succès ». Les Chefs des villages refuserent d'entrer dans une affaire si odieuse ; & nous, nous eûmes lieu d'être contens du train qu'elle prenoit à *Arcade*.

Dosthalican, qui en fut le premier instruit, (c'est le neveu & le successeur

désigné du Viceroi,) nous renvoya au *Nabab*, en disant que, s'il s'en mêloit lui-même, il feroit couper la tête au *Reddi*. Ce Seigneur a dit, en quelque occasion, à des Européens, qui me l'ont rapporté, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, & qu'au culte des images près, il approuvoit tout ce que notre Religion enseigne.

Le *Nabab* avoit été prévenu par M. Pereyra, son Médecin, & par *Chitti-jorou*, le favori & le Ministre du Viceroi, qui venoit de nous donner un terrein pour bâtir une église dans la ville d'*Arcade*; comme il se trouva présent, il appuya fortement nos intérêts, de sorte que le Gouverneur d'*Outremalour*, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre nous, sinon que nous faisions par-tout des disciples. « Aimez-vous mieux, lui répondit le Vice-Roi, servir le diable que le Dieu des Chrétiens, qui, après tout, est le vôtre & le mien? Depuis trente ans, ajouta-t-il, que les *Saniassi* sont dans le pays, a-t-on reçu aucune plainte de leur conduite? Vivez en paix avec eux, & que je n'entende plus parler de cette affaire.

Le Gouverneur d'*Outremalour* fut à peine

revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits de la part du Missionnaire; il prit occasion de ce présent pour se réconcilier avec nous, & c'est ainsi que l'affaire se termina.

Il n'y avoit pas long-temps que le Vice-Roi du *Carnatte* nous avoit donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la Religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux à la simple priere des Chrétiens, sans attendre que les Missionnaires lui en parlassent. La chose se passa dans le district de *Pouchpaquiry*, dont j'étois alors éloigné de deux journées. J'appris à mon retour la victoire en même-temps que l'épreuve des Confesseurs de la Foi, qui au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des Chrétiens me donna lieu de les distinguer de la foule, & de faire honorer leur constance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village d'*Ariendel*. Parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la Déesse avec un jeune Indien de caste *Parias*, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole. Et

si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, & que personne n'y peut trouver à redire. Il y a dans chaque village un homme de service, appellé *Totti*, qui est chargé des impositions publiques, & entr'autres de celles-là, dans les lieux où l'idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, & alors ils partagent ensemble & le service & les droits qu'ils perçoivent dans le village. C'est à la faveur de cette société que la famille dont je parle se dispensoit depuis plusieurs années de toute action publique qui étoit mêlée de superstition, laissant à leur confrere Gentil le soin des cérémonies idolatriques. L'année derniere, le Gentil se brouilla avec cette famille, & lorsqu'il fut question de la fête dont je parle, il répondit que ce n'étoit pas son tour, & qu'on n'avoit qu'à s'adresser à son associé. Sa vue étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le village, ou avec les Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancerent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du village disputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le bracelet à l'idole, ils répondirent constamment qu'ils ne

reconnoiſſoient pas leurs fauſſes divinités. La diſpute s'échauffoit par le concours des voiſins & par la fermeté des proſélytes, lorſque le *Brame*, Intendant de ce canton, paſſa dans ſon palanquin. Il demanda quel étoit le ſujet de cet attroupement & de leurs conteſtations. A peine lui eût-on répondu que ces Indiens refuſoient de donner le bracelet à l'idole, & qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris, que, tranſporté de colere, il jetta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux, qui heureuſement évita le coup, après quoi il les fit ſaiſir & mettre aux fers. Deux d'entr'eux s'étoient échappés dans le tumulte, & voyant le tour que prenoit cette affaire, étoient allés en donner avis aux Miſſionnaires.

Les Chrétiens de la caſte des Parias qui ſont à *Arcade*, furent informés d'abord de ce qui ſe paſſoit, & ne tarderent pas à prendre des meſures pour ſecourir leurs freres : comme ils ont ſoin la plûpart des éléphans & des chevaux de l'armée, ils appartiennent en quelque ſorte au Vice-Roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de ſa Cour : « C'eſt » une affaire que j'ai à cœur, répondit

» le Vice-Roi ; puisque c'est vous qui » m'en parlez, je ne puis la remettre en » de meilleures mains ; je vous en aban- » donne le soin ». Celui-ci s'en fit instruire à fond par le Catéchiste, & voulut ensuite l'entendre parler de la Religion Chrétienne en présence de ceux qu'il avoit assemblés. Il se fit montrer nos chapelets, il loua l'usage de la priere & du jeûne, & donna de grands éloges aux Chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Mores ont de notre sainte Religion, c'est la vie exemplaire que menent les Chrétiens qui sont dans leur armée. Quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs églises ; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs assemblées & leurs prieres en commun, selon ce qui se pratique dans cette Mission, ils ont au milieu de leurs tentes une tente particuliere, qui est comme une église ambulante ; elle est dans le camp ce qu'étoit le Tabernacle de l'Alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'*Ariendel*, l'Officier More envoya ordre au *Brame* d'élargir les deux freres Chrétiens, & de venir rendre compte de sa conduite. Ces Chrétiens étoient le plus étroitement resserrés ; on leur avoit enclavé

les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir : durant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit & jour sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déjà chassé leur famille de la maison, enlevé les bestiaux, & mis le sceau à la porte. Le *Brame* ayant appris que ces prisonniers avoient le chapelet au col, & faisoient leurs prieres à l'ordinaire, entra en fureur ; il ne parloit plus que de leur trancher la tête : quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays ; mais nos Chrétiens répondirent avec fermeté, que quand on avoit une fois connu & embrassé la Loi chrétienne, qui étoit la seule véritable, il n'étoit pas possible de l'abandonner. Le Pere Aubert, Missionnaire de *Carvepondy*, traitoit, par le moyen du Catéchiste, de l'élargissement des prosélytes avec le Gouverneur de *Tirouvatourou*, auquel le *Brame* persécuteur étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la Capitale, qui firent entiérement cesser cette persécution.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai eu l'hon-

neur de vous entretenir que de nos peines & de nos combats. Pour changer de matiere & finir ma lettre par ce qu'elle peut avoir de plus intéressant, je joins ici une prophétie Indienne, qui prouve ce que dit saint Paul, que Dieu n'a pas laissé les Gentils sans témoignage, & qui, en établissant parmi eux la connoissance du Rédempteur, justifie dans celle de Jacob le sens de ces paroles, *ipse erit expectatio gentium*, il sera non-seulement la ressource, mais l'attente des Gentils. C'est un monument tiré des livres anciens : la prédiction y est si précise, & les caracteres du Rédempteur si marqués, qu'on ne peut douter de la liaison qu'elle a avec les saintes Ecritures, ni méconnoître la source où ils l'ont puisé. C'est le Révérend Pere Supérieur de la Mission qui m'a fait remarquer ce texte, & la lecture que nous en avons fait ensemble nous a fait convenir de la justesse de ses rapports. Voici le texte, auquel je joindrai la réflexion que ce Pere m'a écrite depuis sur ce sujet.

Dans le livre du Poëme nommé *Bartachastram*, troisieme volume, qui a pour titre *Arannia parvam* ou Aventures de la Forêt. Après un long détail des désordres & des malheurs qui seront le

partage du *Caliougam*, qui eſt, ſelon les Indiens, le quatrieme âge du monde, & celui où nous vivons : *Marcandeyoudou* ſage Indien, adreſſant la parole à *Darma Rajou*, l'un de leurs plus grands Rois, s'exprime de la maniere ſuivante, qui eſt la traduction littérale des propres paroles qu'on trouvera au bas de la page.

« (1) C'eſt alors, je veux dire à la fin
» du *Caliougam*, qu'il naîtra un *Brame*
» dans la ville de *Sçambelam*. Ce ſera
» *Vichnou ïeſou*. Il poſſedera les divines
» écritures & toutes les ſciences, ſans
» avoir employé pour les apprendre
» que le temps qu'il faut pour pronon-
» cer une ſeule parole. C'eſt pourquoi

---

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramamouna Vichnou ïeſoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo ſacala veda chaſtramoulou neritchi Sarva Baoumodou anipintſou coui appoudou ievariki ſçaxiam gani Vichnou ïeſoudou Branimanou goudou coni Brammana ſametamouga boulocamouna Santcharam ſeſſi adarma vrourtini naratche inlexioulanou ſamharinchi appoudou ſattia durmam nilpi appoudoua Brammhanoudou achva meda ïagamoulou tcheſſounou appoudou a Vichnou ïeſoudou boumi anta Brammhalakou dunanga itchi intalo atanikir vakam mouſſulitanam vatſounou andou chata vanamounaçou poi tapaſſouna oun-

» on lui donnera le nom de *Sarva Baou-*
» *moudou* (celui qui ſçait excellemment
» toutes choſes); alors ce qui étoit impoſ-
» ſible à tout autre qu'à lui, ce *Vichnou*
» *ïeſou* Brame, converſant parmi ceux
» de ſa race, purgera la terre des pé-
» cheurs, y fera regner la juſtice & la
» vérité, offrira le ſacrifice du cheval,
» & ſoumettra l'univers aux *Brames*.
» Cependant, lorſqu'il ſera parvenu au
» temps de la vieilleſſe, il ſe retirera
» dans le déſert pour faire pénitence;
» & voilà l'ordre que ce *Vichnou Sçarma*
» établira parmi les hommes. Il fixera
» la vertu & la vérité parmi les *Brames*,

---

dounou a Vichnou charma nirnaïam tcheſſe prakaram Brammanoulon ſattia darmanoula varnachrava darmamoulou kchatria veſſia ſçoudra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutſou oundounou appoudou croum ïouga pravecham aounou a Rama prabouvou chata ſamaſta Vanamoulou ſacala deſcamolou poujalou galigui Brammalou pouniatmoulai iegnadi cratouvoulou tapaſſoulou cheſſi ſattia darmamoula naratchi veda chaſtramoulou prakaſſintchi cala varouchalou ſampournamoulouga courichi ſamaſta daniadoulou païtoulou pandi aoulou Sampournamouga palou pitiki ſacala deſçalou Sanbramamouga Santochamouga oundounou.... idi crouta iouga adi vartamanam.

» & contiendra les quatre castes dans
» les bornes de leurs loix, c'est alors
» qu'on verra renaître le premier âge.
» Ce Roi suprême rendra le sacrifice si
» commun parmi toutes les Nations,
» que les solitudes mêmes n'en seront
» pas privées. Les *Brames* fixés dans le
» bien ne s'occuperont que des céré-
» monies de la Religion & des sacri-
» fices, ils feront fleurir parmi eux la
» pénitence & les autres vertus, qui
» marchent à la suite de la vérité, &
» répandront par-tout la clarté des di-
» vines écritures. Les saisons se succe-
» dant avec un ordre invariable, les
» pluies en leur temps inonderont les
» campagnes, la moisson à son tour
» fera régner l'abondance. Le lait cou-
» lera au gré de ceux qui le trairont, &
» la terre étant, comme dans le pre-
» mier âge, enivrée de joie & de pros-
» périté, tous les peuples goûteront
» des délices ineffables».

Voici la réflexion que fait là-dessus le Révérend Pere Supérieur. Il est dit plus haut, dans le livre cité, que chacun des quatre âges est composé de trois mille ans, qu'à la fin du *Caliougam* qui en est le quatrieme, *Vichnou* se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la

forme d'un *Brame* appellé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux ; qu'il en exterminera les pécheurs, &c. Nous sommes à présent dans la 4830e année du *Caliougam*, selon le calcul Indien; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a 1830 ans qu'il est fini, & que le Rédempteur, dont il est ici parlé sous le nom d'*ïachoudou*, est venu. De plus, il est à remarquer que le mot hébreu *ïesouah* par une *s* douce, se prononce à-peu-près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au sens du mot? L'hébreu *ïasah Salvabit* ayant bien du rapport à *Assvam*, qui signifie cheval en langue *Samouseroutam*, ils auroient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du cheval à celui du Rédempteur ; de même, par une méprise plus grossiere, ils auroient dit, comme quelques-uns, la naissance de *Vichnou* en cheval ; je dis comme quelques-uns, car le livre est sans équivoque, & loin de donner lieu de prendre le change, il dit formellement, comme il paroît par le texte, qu'un *Brame* appellé *ïachou*, qui sera *Vichnou* lui-même,

étant né, &c. que s'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jesus, du moins n'y en a-t-il pas dans la prédiction d'un Libérateur qui sera Dieu; car les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu.

Je joins à la réflexion de ce Révérend Pere quelques remarques, dont la premiere est l'antiquité du livre que je conclus du texte même. L'auteur, un peu au-dessus du texte cité, donne douze mille ans aux quatre âges en commun. Les trois premiers étant fabuleux, il est aisé de conclure, selon le style propre du mensonge, ou selon le style Indien, qu'on a voulu faire les quatre âges du monde égaux; & trois ou quatre *Brames*, à qui j'ai fait lire ce texte, n'ont pas douté que l'Auteur ne supposât trois mille ans pour chaque âge en particulier. Le quatrieme qu'ils appellent *Caliougam*, dont l'époque me paroît être ou la naissance de Noë ou le déluge, le calcul Indien ne différant de la Vulgate que de 814 ans par rapport à ce dernier, & beaucoup moins des Septante: le *Caliougam*, ou quatrieme âge, compte, dis-je, aujourd'hui, comme il a été remarqué plus haut, 4830 ans. Si cela est ainsi, le livre ne

sçauroit avoir moins de 1800 ans d'ancienneté, & précede par conséquent la naissance de Jesus-Christ; car s'il étoit postérieur à cette époque, comment l'Auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du *Caliougam*, eût-il pu ne lui en donner que trois mille ans, & prédire, comme un événement éloigné, une naissance miraculeuse, qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge?

Quant au nom du Rédempteur promis, je lis dans le texte *ïesoudou* & le traduit par *ïesu*. En voici les raisons. Le Révérend Pere a déjà remarqué le rapport du *cha* doux des Indiens avec l'*s* des Hébreux. Pour ce qui est de la premiere syllabe, le caractere qui exprime *ïa*, n'est distingué d'*ïé* que par un fort petit trait, que le copiste néglige quelquefois, comme a fait celui-ci. Car dans les mots *iewariki* & *iegnan*, qui sont dans la même feuille, le caractere *ïe* n'est nullement différent de la premiere syllabe de *ïasoudou*, ou comme j'ai lu, *ïesoudou*. Pour me décider là-dessus, j'ai fait lire le texte au plus habile de nos *Brames* Chrétiens, & l'ayant fait répeter deux & trois fois, il

a toujours lu *ïeſoudou*. Il faut remarquer que *dou* eſt dans cette langue la terminaiſon commune aux noms propres maſculins, & que *ïeſoudou* n'eſt pas plus différent de *ïeſou*, que Tiberius l'eſt de Tibere; chaque langue ayant ſes terminaiſons particulieres. De ſorte que le mot *ïeſoudou* doit être traduit dans les langues Européennes, *ïeſou*, ou *ïeſu*. Car ſi on donnoit aux Indiens comme nom d'homme, le mot *ïeſou*, ou l'hébreu *ïeſouah* à traduire en leur langue, ils diroient, ſans aucun doute, *ïeſoudou*. Le nom du Rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caracteres.

Le lieu de ſa naiſſance eſt la ville ou bourg de *Chambelam*. Je n'oſe appuyer ſur le rapport qu'il peut y avoir de *Balam* ou *Belam* (car la prononciation approche autant du ſecond que du premier) avec Bethléem. La rencontre des noms pouvant être un effet du haſard. Mais dans une choſe qui ſe ſoutient par tant d'autres convenances, les moindres rapports entrent en preuve. Ici le ſens des mots eſt d'accord avec le ſon, & ce qui pourroit manquer d'une part, eſt ſuppléé de l'autre. Bethléem ſignifie maiſon de pain, & *Chambelan* eſt dans l'Inde le pain ou la vie des ſoldats, des ſerviteurs,

& de toutes personnes qui sont à gages. L'étymologie de ce mot pourroit être *Chamba* ou *Chambali*, qui sont des especes particulieres de riz, & l'on n'ignore pas que le riz est le pain des Indiens. Le *Thelougou*, dit *Samba*, mais le *Thamoul* ou *Malabar* n'a point de caractere qui différencie le *sa* du *cha*. J'ajoute qu'il est surprenant que les Indiens, qui, dans les différentes métamorphoses, ou fabuleuses incarnations, n'ont aucun monument qui montre qu'elles ayent été prédites, soient si exacts à circonstancier celle-ci, que le nom, la caste, le lieu de la naissance, les œuvres, tout y soit clairement établi. La gentilité qui se fait des Dieux à son choix des héros que la mort a moissonnés, ne sçauroit s'en faire de ceux qui doivent naître, & une prédiction si précise ne peut venir que d'une source étrangere.

Vichnou ïesu. Il a été dit plus haut que les Indiens par *Vichnou* entendent Dieu. On ne veut pas dire que tous les caractères qu'ils font de *Vichnou*, conviennent à Dieu. *Vichnou* est évidemment une monstrueuse production de l'idolâtrie. Mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoi-

qu'ils ne se suivent pas, & il n'est pas hors de vraisemblance que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la Gentilité auroit depuis prophané, comme les noms de *Paramessouaroudou*, Seigneur suprême, & *Jagadissouaroudou*, Maître du monde, qui sont des noms de Routren. *Vichnou*, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations au nombre de dix, est, selon le systême qui a le plus de cours, le second Dieu de la Trinité Indienne.

Sarva Baoumoudou. La manière dont il est dit qu'il possédera toutes les divines Ecritures & toutes les sciences sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam*, par divines Ecritures, parce qu'ayant demandé quelquefois à des *Brames* ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient la parole de Dieu). *Ramoudou*, ou *Ramen*, la plus fameuse incarnation de *Vichnou*, passe par tous les ordres de la Grammaire, & les sciences lui coûtent plusieurs années. Il n'y a que celui-çi de qui l'on puisse dire comme du vrai Rédempteur; comment sçait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines?

Conversant

Conversant parmi ceux de sa race. Il y a parmi les *Brames*. Ceci est aisé à appliquer dans le systême de ceux qui veulent que les *Brames* soient de la race d'Abraham. S'il n'y avoit à cela d'autre objection à faire que l'éloignement des lieux, on pourroit y répondre que cela n'est pas plus difficile pour eux, que pour les Lacédémoniens, qui se disent dans les Machabées enfans d'Abraham, & cette parole du texte cité, il donnera toute la terre aux *Brames*, répondroit assez bien au prétendu Royaume temporel, que les Juifs attendoient à la naissance du Rédempteur.

Ce qui est dit de la destruction du péché & du règne de la justice & de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette Prophétie. Il répand sa lumière sur tous les autres, & spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du Sacrifice institué par le Rédempteur est tout-à-fait conforme à la prédiction du Prophéte Malachie, *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, & in omni loco sacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda :* Du couchant jusqu'à l'aurore mon nom est grand parmi les nations, & l'on m'offre dans tous les lieux de

la terre un ſacrifice & une oblation ſainte. Le texte Thelougou porte à la lettre : par lui toutes les nations, ou tous les pays, juſqu'aux ſolitudes même, auront le ſacrifice. *Poujalou* eſt le mot dont nous nous ſervons pour exprimer le ſaint Sacrifice de la Meſſe. La pénitence & toutes les vertus qui fleuriſſent : la clarté des divines Ecritures répandue par-tout, ne ſont-elles pas une image de la proſpérité de l'Egliſe ; les fauſſes rédemptions qui ſont le ſujet de la plupart des métamorphoſes de *Vichnou*, ſe bornent à la deſtruction d'un tyran ou à de moindres objets. Celle-ci eſt la ſeule qui porte avec ſoi de vrais caractères, & la ſeule qui ait été attendue, les autres étant après coup.

Aſva meda. Sacrifice. C'eſt ici l'unique article qui coute à déchiffrer. C'eſt une figure qui n'eſt point aſſortie au tableau, & qui le dépare : je ne puis croire qu'elle ſoit de la même main. Celui qui l'a inſérée ne ſçauroit avoir fait le reſte ; & celui qui par-tout ailleurs fait briller la vérité par la juſteſſe des rapports, n'auroit pas manqué de reconnoître ici les traits du menſonge. Remarquez qu'il eſt dit immédiatement auparavant *ce qui étoit impoſſible à tout autre qu'à lui*. Parmi les

quatre choses qui sont contenues dans l'énumération, le sacrifice du cheval en est une : que les trois autres soient à la bonne heure impossibles à tout autre qu'à lui : le sacrifice du cheval ne l'est certainement pas, car il a été fait par plusieurs de leurs Rois. Si l'Auteur parle juste, ce ne peut être ce sens-là. Je crois deviner ce qui a donné lieu à cette erreur, & ma conjecture est assez vraisemblable. Si dans les livres anciens, ou premiers modèles sur lesquels ont écrits les copistes Indiens, il s'étoit glissé un *a* par surprise ou par négligence, on devroit lire *Sua meda*, au lieu de *Assua*. Cette simple correction donne un sens parfait. *Sua meda* signifieroit *son Sacrifice*. Le Sacrifice du Rédempteur, soit celui qu'il a offert lui-même sur la Croix, & qui caractérise sa Passion, soit celui qui en est l'image, & qu'il offre tous les jours par la main de ses Ministres. Le texte n'auroit plus alors aucune difficulté. Si le rapport de la racine Hébraïque expliqué plus haut plaît davantage, on peut s'y arrêter.

Vichnou charma. Je n'ai point traduit ce mot, ne comptant pas assez sur l'interprétation d'un jeune *Brame*, qui m'a dit qu'on donnoit ce nom aux Pénitens ;

j'aurois pu traduire, ce Dieu Pénitent; & cela ſeroit bien en ſa place.

Remma prabbouvou. Roi ſuprême. J'ai uſé, pour le traduire ainſi, des droits que me donne tout le texte, en tirant ſa ſignification de l'Hébreux, n'ayant pu trouver d'abord perſonne qui me dît l'étymologie ou le ſens de *Rama. Prabbouvou* ſignifie dans la langue du pays, Roi, Prince. Dans l'Hébreu *Rama* eſt la même choſe que *excelſus*, grand, ſuprême; j'ai été confirmé depuis dans cette interprétation par la réponſe d'un ſçavant que j'avois fait conſulter dans une autre ville, & qui a dit que *Rama* avoit la même ſignification que *Karta. Karta* ſignifie ſeigneur, maître, & ne ſe donne proprement qu'à Dieu, comme au Seigneur ſuprême. C'eſt le terme dont uſent les Mores pour déſigner en langue du pays le vrai Dieu. J'ai oui-dire que *Ram* étoit un mot qui avoit cours dans *l'Indouſtan* & autre pays au nord de l'Inde, pour ſignifier Dieu. *Raïm*, qui n'en eſt pas éloigné, eſt en uſage parmi les Mores dans le même ſens. Son étymologie & ſa racine eſt, à ce qu'il me paroît *Rana eſſe*; être; *Raïm qui eſt*; c'eſt le nom que Dieu ſe donne dans l'Exode en parlant à Moïſe, *Dices : Qui*

est : misit me. Ego sum qui sum. Tout cela pourroit faire douter si *Rama* n'étoit pas autrefois, comme quelques noms que j'ai cités, un nom du vrai Dieu qui auroit dégénéré depuis l'Apothèose du fameux *Ramen* ou *Rama*, Roi *d'Ayottia.* Le nom de Dieu & celui de Roi, qui ne convient qu'au Messie, se trouveroient réunis dans ces deux termes ; à moins qu'on n'aime mieux, eu égard au texte de l'Ecriture, *Vox in Rama audita est*, rapprocher *Rama* de *Chambelam*, & trouver de nouveau Bethléem en appuyant l'un par l'autre.

Je m'apperçois, Monsieur, que j'excède les bornes d'une lettre : il ne faut pas que je me livre davantage à ce défaut, pour lequel je demande votre indulgence. Je suis persuadé que ce monument littéraire fera plaisir au Pere de Tournemine, à qui je souhaite, si vous le permettez, de marquer en cette occasion, mon profond respect, aussi-bien qu'au Pere de Coetlogon, à M. le Comte & à Madame la Comtesse de Coetlogon, & à toute votre illustre famille. J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond respect, &c.

LETTRE

Du Pere Calmette, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur de Cartigny, Intendant général des Armées navales de France.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 24 Janvier 1733.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

Les bontés dont vous m'honorez, & l'intérêt que vous prenez aux Missions que nous avons établies dans cette partie de l'Inde, ne me permettent pas de laisser passer aucune occasion sans vous en marquer ma vive reconnoissance. Depuis trente ans que les Jésuites François ont formé cette Mission du Royaume de Carnate, & qu'ils la cultivent sur le modele de la Mission de Maduré, elle s'étend déja jusqu'à deux cens lieues, à la prendre depuis Pondichery, qui en est la pierre fondamentale, jusqu'à *Boucca-pouram*, à la hauteur de *Massulipatan*,

qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize Eglises dans les terres à l'usage des Missionnaires, & deux dans les établissemens qu'ont les François à Pondichery & à *Ariancoupan*. Le Pere Vicary que vous connoissez, & qui m'a souvent prié de vous présenter ses très-humbles respects, travaille avec grand zele dans ces deux Eglises.

Nous sommes six Missionnaires dans le pays des Infideles, deux autres se disposent à y entrer, tandis que dans le Royaume de Bengale il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle Mission : c'est tout le nord de l'Inde ; le Prince d'Orixa nous appelle ; un autre Prince encore plus grand que lui dans l'Indoustan, Raja de caste, & habile Astronome, invite & prie instamment les Missionnaires de Bengale de venir dans ses états, où il souhaite les établir. Il aime les sciences, & l'on peut juger de l'étendue de ses lumieres, par les questions qu'il leur a déja proposées. Les voici :

1°. D'où vient la différence qu'il trouve entre la longitude de la lune observée, & le calcul fait sur les tables de M. de la Hire, qu'il s'est fait traduire ? Cette différence est de près d'un dégré ;

cependant les inſtrumens avec leſquels il a fait ſes obſervations, ſont grands & exacts, & les obſervations ont été faites avec tous les ſoins requis. Cette différence ſe trouve-t-elle auſſi pour le méridien de Paris ?

2°. Y a-t-il des Tables qui donnent les mouvemens de la lune parfaitement conformes aux obſervations ? S'il y en a, quel eſt l'auteur & quelle hypotheſe aſtronomique ſuit-il ?

3°. Quelle eſt l'hypotheſe qu'a ſuivi Monſieur de la Hire, & par quelle maniere géométrique a-t-il fait ſes tables des mouvemens de la lune ?

4°. De quelle maniere obſerve-t-on en Europe la longitude de la lune, lorſqu'elle eſt hors du méridien, & avec quels inſtrumens ?

5°. Sur quel fondement Monſieur de la Hire a-t-il établi ſa troiſiéme équation des mouvemens de la lune, & de quelle maniere pourroit-on la réduire en hypotheſe, & la calculer géométriquement ?

Le Pere Boudier, à qui ces queſtions s'adreſſent, eſt habile lui-même en cette matiere : il a fait à Bengale quantité d'obſervations, & ſur ces obſervations de nouvelles tables aſtronomiques, qu'il

croit plus exactes que celles qui ont précédé, fondé sur la différence qu'il a trouvée, de la déclinaison de l'écliptique.

L'arrangement qu'on se propose, est que le Pere Boudier, accompagné d'un autre Missionnaire, que sa foible santé oblige de quitter cette Mission, aille trouver le Prince, & qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la Religion peut tirer d'avantage de la protection de ce Prince, & de la disposition des peuples : car les sciences peuvent être ici comme à la Chine, un des principaux instrumens dont Dieu se serve pour l'édification de son église : ce ne sont pas les sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, mais par le choix de Dieu elles deviennent le canal, & ce n'est gueres qu'à la bouche du canal que les Grands de l'Inde veulent se désaltérer.

Si cette ouverture donnoit lieu à l'établissement d'une Mission, nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde ; car tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les Missionnaires de Bengale gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une Mission de cinq cens lieues

d'étendue. Telle eſt la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le Roi ayant pris le deſſein de former une bibliotheque orientale, M. l'Abbé Bignon nous a fait l'honneur de ſe repoſer ſur nous de la recherche des livres Indiens. Nous en retirons déja de grands fruits pour l'avancement de la Religion, car ayant acquis par ce moyen là des livres eſſentiels, qui ſont comme l'arcenal du Paganiſme, nous en tirons des armes pour combattre les Docteurs de l'idolâtrie, & ce ſont celles qui les bleſſent le plus profondément. Telles ſont leur philoſophie, leur théologie, & ſur-tout les quatre *Vedam* qui contiennent la loi des Brames, & que l'Inde eſt en poſſeſſion immémoriale de regarder comme le livre ſacré, le livre d'une autorité irréfragable & venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des Miſſionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût poſſible de trouver ce livre ſi reſpecté des Indiens. Et en effet nous n'aurions jamais pu en venir à bout, ſi nous n'avions eu des Brames Chrétiens cachés parmi eux. Car comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, & ſur-tout aux ennemis de leur culte, eux qui à la ré-

serve de leur caste ne le communiquent pas à l'Inde même ? C'est un crime pour un Brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un Brame : la raison est que les Brames parmi les Indiens forment l'ordre sacerdotal, & qu'ils regardent le reste des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, le caractere de respect qu'il impose aux peuples, jusqu'à lui faire des sacrifices, & le mettre au rang de leurs divinités.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires, n'en comprennent pas le sens; car il est écrit dans une langue très ancienne, & le *Samouscroutam*, qui est aussi familier aux sçavans, que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé d'un commentaire, tant pour les pensées que pour les mots, qu'ils appellent *Maha Bachiam*, le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette derniere sorte de livre, sont parmi eux les sçavans du premier ordre. Tandis que les autres Brames font le salut, ceux-ci leur donnent la bénédiction.

Jusqu'à présent nous avions eu peu

de commerce avec cet ordre de ſçavans : mais depuis qu'ils s'apperçoivent que nous entendons leurs livres de ſcience & leur langue *Samouſeroutam*, ils commencent à s'approcher de nous ; & comme ils ont des lumieres & des principes, ils nous ſuivent mieux que les autres dans la diſpute, & conviennent plus aiſément de la vérité, lorſqu'ils n'ont rien de ſolide à y oppoſer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils ſe rendent à cette vérité connue ; car de tous les temps Dieu a choiſi les ſimples & les foibles, pour confondre la ſageſſe & la puiſſance du ſiecle ; cependant nous ne ceſſons point de combattre, & de diſputer avec eux ; mais ſans aigreur & avec tous les ménagemens que permet & qu'ordonne la vérité ; perſuadés que le fruit de la parole ne ſe borne pas au nombre de ceux qui ſont dociles aux vérités de l'Evangile qu'on leur prêche : une des parties les plus eſſentielles aux progrès de la foi, eſt la gentilité décréditée, réduite au ſilence dans la diſpute, forcée en mille occaſions de convenir de ſon erreur, obligée de ſe cacher dans ſes pratiques ſecretes, & diminuée ſenſiblement dans les lieux où nous avons

des églises & des Chrétiens. Nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons semé; cette portion de la moisson est réservée pour le temps, où, si Dieu leur fait miséricorde, le gros de la nation s'ébranlera, & les peuples s'inviteront les uns les autres à venir par troupes dans le lieu saint selon l'expression du Prophete Isaïe : *Venite, ascendamus ad montem Domini, & docebit nos vias suas, & ambulabimus in semitis ejus.*

C'est dans ce sens qu'un Ecclésiastique Missionnaire de la Chine, étant venu à Pondichéri, disoit ces paroles que je n'oublierai jamais, quand un Missionnaire ne feroit que bâtir une église dans un lieu où Dieu n'est pas connu, il a fait déja un très-grand bien & ne doit point regretter ses travaux. Nous n'en sommes point bornés-là, par la grace dont Dieu accompagne la prédication de sa parole : nous avons des Missionnaires dans le Carnate, qui comptent près de dix mille Chrétiens dans leur district. Les Missions les plus anciennes & celle que leur voisinage de Maduré approchent le plus de la source, sont les plus nombreuses. Il y en a de nouvellement établies, dont les commencemens font beaucoup espérer, & dont la Chrétien-

té eſt très-fervente, entr'autres celle de *Bouccapouram*, dont j'ai déja parlé.

Dieu pour marquer que l'égliſe de l'Inde eſt ſon ouvrage, ne la laiſſe pas ſans miracles non plus que ſans contradictions : grace de miracles conſtante & aſſez ordinaire, ſur-tout dans le pouvoir qu'ont les Chrétiens de chaſſer les démons du corps de ceux qui en ſont poſſedés. Il n'eſt pas rare de voir ici pluſieurs de ces malheureux Indiens tourmentés par le malin eſprit d'une ſi cruelle maniere, que leurs membres en ſont tous diſloqués. Dès qu'ils ſe ſont fait porter dans nos Egliſes, leur guériſon eſt certaine, & le démon n'a plus d'empire ſur eux. Il y a peu de gens qui ajoutent foi aux poſſeſſions, bien qu'on en voye un ſi grand nombre dans l'Evangile, & qu'il ſoit naturel de croire que les démons ont ſur les Idolâtres un pouvoir qu'ils n'ont pas ſur le peuple fidele. Peu d'années d'expériences nous rendent dociles ſur cet article, & ce qui ſe paſſe ſi ſouvent à nos yeux, nous conſole infiniment, & nous attache de plus en plus à une Miſſion, où Dieu ſe manifeſte d'une façon ſi ſinguliere.

J'ai parlé des égliſes qui ſont à l'uſage

des Missionnaires. Il y en a plusieurs autres auxquelles nos Chrétiens donnent ce nom & qui leur servent, dans les villes où ils sont en grand nombre, pour s'y assembler tous les jours, & sur-tout les jours de fêtes. Un Cathéchiste après la priere y fait une instruction : on y récite les prieres qu'on a coutume de dire pendant le saint Sacrifice de la Messe, on accommode les affaires, on appaise les différends, on met en pénitence, & l'on exclud même des assemblées ceux qui ont fait des fautes scandaleuses. Il y a peu de jours que j'ai permis à des Chrétiens de ce district, de bâtir une pareille chapelle : c'est ce qui se pratique sur-tout dans la caste des Parias, qui est la plus vile, & en même-temps celle qui a fourni le plus de Chrétiens, Dieu voulant que les pauvres soient aujourd'hui, comme autrefois, la premiere pierre de son Eglise. *Pauperes evangelizantur.* C'est parmi ceux-ci que le Gouverneur Mahométan de *Velour* s'est fait une compagnie de soldats, où il ne veut que des Chrétiens : il les méconnoît s'ils manquent d'avoir leur chapelet au col.

Voilà, Monsieur, en abrégé l'état présent de nos Missions dans le Royau-

me de Carnate. Je pourrai peut-être dans la ſuite entrer dans un plus grand détail, connoiſſant comme je fais, combien vous êtes ſenſible à l'agrandiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt dans ces terres infidelles & déſirant, autant qu'il m'eſt poſſible, de vous donner des marques du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Calmette, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Delmas, de la même Compagnie.

A Ballapouram, ce 17 Septembre 1735.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

L'intérêt que vous prenez à la propagation de la foi dans ces terres infidelles, & le zele avec lequel vous y contribuez chaque année par les ſecours que vous me procurez, ne me permettent pas de vous laiſſer ignorer une

partie des bénédictions que Dieu daigne répandre sur nos foibles travaux.

Je commencerai par vous faire connoître le Catéchiste qui est entretenu de vos libéralités : il se nomme Paul, & c'est celui de tous mes Catéchistes, à qui Dieu a donné de plus grands talens, pour désabuser les Indiens de leurs folles superstitions, & faire entrer dans leurs cœurs le goût des vérités Chrétiennes. Sa conversion à la foi a quelchose de singulier, & elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beau-pere du Prince de *Cotta-cotta* à visiter notre Eglise de *Crichnabouram*, dans l'espérance d'y trouver sa guérison. Il s'y rendit avec sa fille nommée *Vobalamma*, qui n'avoit encore que huit ans. Ce Seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes avec le Missionnaire, & la semence Evangélique commençoit déja à germer dans son cœur ; mais elle fut bien-tôt étouffée par la violence des passions, & par les embarras du siecle. Cependant, elle ne fut pas entiérement perdue, elle fructifia dans le jeune cœur de la Princesse, & prit de nouveaux accroissemens, à mesure qu'elle avançoit en âge.

Ayant appris qu'un Orfévre Chrétien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur du Palais, elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler, pour lui demander par écrit les prieres que récitent les nouveaux fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, & elle eût bien voulu aller à l'église pour y recevoir les instructions du Missionnaire; mais l'usage établi chez les Princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du Palais, ni de parler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans le Palais, & c'est sur Paul, qui devint ensuite mon Catéchiste, qu'elle jetta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la Religion Chrétienne, selon le peu de lumieres qu'elle avoit acquises dans son enfance : les desirs de son cœur suppléerent à l'étendue de ses connoissances; on sçait assez que lorsqu'il s'agit de persuader, c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussi-tôt qu'elle se fut assurée du véritable desir que Paul avoit d'embrasser la foi, « Allez, lui dit-elle, allez ap-

» prendre la loi de Dieu de la bouche
» même du Miſſionnaire, & ne reve-
» nez point qu'il ne vous ait baptiſé.
» Sur-tout retenez bien tout ce qu'il
» vous dira; plus vous aurez de con-
» noiſſances, plus vous ſerez en état
» de m'inſtruire ». Paul exécuta les ordres de la Princeſſe; les premieres ſemences de la foi qu'il avoit reçues d'elle, ſe fortifierent à meſure que l'inſtruction répandoit plus de lumiere dans ſon eſprit; il reçut enfin le baptême.

A peine fut-il de retour au palais qu'il ſe ſignala par ſon ferme attachement à la foi. Le Prince lui ordonna d'apporter des cocos pour la collation. Le Proſélyte n'étoit pas, ce ſemble, obligé de faire expliquer un ordre, qui ne renfermoit rien d'illicite : il part ſur le champ; mais un moment après, ſe reſſouvenant que le Prince les offroit quelquefois à ſon Idole, il revint ſur ſes pas, & lui demanda s'il ne les deſtinoit pas à cet uſage ? « Que t'im-
» porte, dit le Prince, que ce ſoit
» pour l'Idole ou pour moi; fais ce que
» je t'ordonne. Il m'importe ſi fort, re-
» pliqua le Néophyte, que ſi vous me
» refuſez l'éclairciſſement que je vous
» demande, je ne puis vous obéir. Le

» Prince ayant voulu en ſçavoir la rai-
» ſon, c'eſt dit-il, que n'adorant qu'un
» ſeul Dieu, le créateur du ciel & de la
» Terre, il ne m'eſt pas permis de con-
» tribuer en rien au culte des Idoles ».
Il ſemble que cette réponſe eut dû irriter le Prince; cependant Paul n'en conſerva pas moins ſes bonnes graces.

Vobalamma de ſon côté continuoit de s'inſtruire des vérités de la Religion. Dans les ſaints empreſſemens qu'elle avoit de recevoir le baptême, elle communiquoit à Paul, ſon Inſtructeur, différens projets qu'elle formoit, où le zèle avoit plus de part que la diſcrétion. « Comme l'égliſe n'eſt qu'à trois
» lieues d'ici, lui dit-elle un jour, ne
» pourrions-nous pas y aller & revenir
» dans une nuit ſans être apperçus? Il
» n'y auroit qu'à trouver un moyen de
» deſcendre par les murs de la citadel-
» le, & revenir par le même chemin ».
Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil projet, qui ne ponvoit s'exécuter ſans expoſer l'honneur de la Princeſſe & ſa propre vie. Avec de ſi ſaintes diſpoſitions pour le Royaume de Dieu, *Vobalamma* ſe fortifioit de plus en plus dans la foi, & ſoupiroit ſans ceſſe après le moment, qui devoit lui procurer la

grace qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur.

Cependant, on s'apperçut au Palais, que la jeune Princesse ne prenoit nulle part aux cérémonieres Idolâtriques, & que son cœur étoit entierement tourné vers la Religion Chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination, en lui proposant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé, & qu'elle vouloit demeurer Vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution; mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, & promit que si la Princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des noces ne seroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'église pour y recevoir le baptême. Sans cette condition Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la parole. La Princesse témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut: cependant, la promesse qu'on lui faisoit

de lui laiſſer le libre exercice de ſa Religion, joint au reſpect qu'elle avoit pour ſes parens, la détermina à donner ſon conſentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faiſoit la Princeſſe, & des idoles, & des vanités du ſiécle : lui-même n'avoit garde de déguiſer ſes ſentimens : dans toutes les occaſions qui ſe préſentoient, il rendoit publiquement témoignage à ſa foi, & il ne craignoit pas, même en préſence du Prince, de faire voir le ridicule des faux dieux, & du culte qu'on leur rendoit. Une conduite ſi pleine de zèle, lui attira enfin l'indignation du Prince; mais un dernier trait mit le ſceau à ſa diſgrace.

A une fête payenne, qui étoit celle du Dieu du Palais, on portoit l'idole en triomphe, & on la promenoit par toute la Ville. Paul étoit à la Salle des Gardes, lorſqu'elle y paſſa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, & chacun fit le *Namaſcaram.* (C'eſt la marque de vénération qui ſe donne dans une pareille occaſion.) Paul, bien qu'on l'eût averti pluſieurs fois, loin de donner ce ſigne de reſpect, fit voir au contraire par ſa contenance, combien il mépriſoit les Dieux que toute la Ville

adoroit. Le Prince en fut aussi-tôt informé, & Paul qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, & par ces premiers essais, aux fonctions de zèle, il quitta le service du Prince, pour servir un plus grand Maître, & se rendit à l'église, où il devint mon Catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au Palais le mariage de *Vobalamma*; le dernier jour de la cérémonie, on sortit hors de la ville avec tout l'attirail de palanquins & de chevaux : Paul se rencontra par hasard sur la route. Dès que la Princesse l'apperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage, que dans l'espérance de recevoir aussi-tôt après le baptême, ainsi qu'on le lui avoit promis, à la vue de son prosélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, & les bienséances même de cette journée. « Me » voici, dit-elle, hors du Palais ; » l'occasion ne peut être plus favorable, » il faut que tu me menes à l'Eglise, & » que le baptême termine cette céré» monie ». Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche,

elle les pressa, elle les conjura ; mais inutilement ; & la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bien-tôt au palais la promesse qu'on lui avoit faite, & chaque jour on éludoit sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin, ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion, ils la mirent à une épreuve très-délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de déchoir du rang & des privilèges de sa caste; on la fit manger à part, sur-tout aux jours de fêtes, aux repas de cérémonie ; & en d'autres occasions, où la parenté rendoit plus sensible la honte & la confusion dont on vouloit la couvrir. *Vobalamma* se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir ; elle témoigna même de la joie, de ce que par ce moyen on rendoit public son attachement à la loi Chrétienne.

Accoutumée par ces sortes d'épreuves, à fouler aux pieds le respect humain, elle employoit une partie de son temps à instruire les dames du palais des vérités

rités de la Religion. Mais il semble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur, ou hâter sa récompense, car il la retira de ce monde l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit, elle renouvella ses instances auprès de son époux, elle se jetta à ses pieds, & le conjura avec larmes d'envoyer quelqu'un à l'Eglise, afin qu'on vînt lui administrer le saint Baptême. Mais de si grands sentimens, & de si saints desirs dans cette Princesse, suppléerent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit de lui refuser, & elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroise fait l'éloge, d'être regardée comme Chrétienne avant le baptême, & d'entrer par la voie d'amour dans la société des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort, fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours ; quelques dames du palais, ses parentes, ont reçu depuis le baptême avec leurs enfans, & toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte Religion. Le Prince même a paru souhaiter qu'on bâtît une Eglise dans la Ville où il fait sa résidence.

Le Catéchiſte Paul qui avoit la confiance de cette vertueuſe Princeſſe, après avoir élevé une nouvelle Chrétienté vers *Vavelipadou* au nord de *Ponganour*, vint demeurer dans l'Egliſe de *Ballapouram*, où il a eu bonne part aux événemens dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les *Daſſeris* exciterent une rude perſécution contre les Chrétiens de cette contrée. Le champ du Seigneur frappé de ſtérilité, ne payoit que par des ronces & des épines, les travaux & les ſueurs des ouvriers Evangéliques, lorſque Dieu voulant manifeſter ſon empire ſur les cœurs, ſoumit à ſa Loi un Chef de ces *Daſſeris*, & fit ſervir à ſa gloire le principal inſtrument de la perſécution. Les *Daſſeris* ſont ſingulièrement dévoués à *Vichnou*, Divinité Indienne, dont ils ſe diſent les eſclaves. Dans le ſens de la gentilité qui me paroît le plus fondé ſur les Livres, & ſur l'idée des ſçavans, cette idole eſt le Dieu de la mer, les *Daſſeris* ſont comme ſes tritons; ils ont toujours une conque à la main, qui eſt une eſpèce de cor fait de coquille de mer, qu'ils enchaſſent, & qu'ils ornent aſſez proprement. *Timaia*, c'eſt le nom du chef

des *Dasseris*, s'étoit distingué, comme Saul, dans le temps de la persécution, allant de maison en maison chercher les Chrétiens, pour les citer au *Gourou* * du Prince. Il fut frappé tout-à-coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans; les Médecins, après avoir épuisé tous leurs remedes, la jugerent incurable : plusieurs même l'attribuerent à la magie & au sortilege, ce qui est assez commun dans ces terres infidelles. Un Chrétien de ses parens lui persuada d'aller chercher le salut de son ame, auprès de celui qui peut, quand il le veut, donner aussi la santé du corps. *Timaia* le crut; il livra ses idoles, & tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé, & alla demeurer dans la maison du Catéchiste, jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la foi entroit dans son cœur, & au bout de vingt jours il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante, attira moins d'attention, que le renoncement qu'il venoit de faire à ces folles divinités. Ses parens en furent très-irrités. Son frere sur-tout, que des intérêts

(1) Pere spirituel.

temporels avoient aliéné de la loi, se déclara son ennemi. Il ameuta les *Dasseris*, & fit arrêter le Catéchumene devant la Salle des Gardes : les *Dasseris* s'attrouperent autour de lui, le chargerent d'injures, le menacerent de le traîner au Tribunal du *Gourou*, & tâcherent d'intéresser dans leur cause les Officiers & les Soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissoit d'une affaire de religion, renvoyerent le soir même *Timaia* dans sa maison. Il vint droit à l'Eglise pour remercier Dieu de sa prompte délivrance, & le Missionnaire charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à sa Foi, ne différa pas de le baptiser avec sa femme & ses enfans.

Son frere voulant s'attirer la protection des Gentils dans la poursuite du procès qu'il avoit intenté au Néophyte, prit le dessein de confondre la cause des dieux avec la sienne, & l'accusa d'avoir livré les Idoles. Cet article étoit délicat, & capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens ; mais comme le Néophyte, toujours ferme dans la confession de sa foi, éluda toutes les questions qui lui furent faites ; il porta seul tout le poids de la rage qu'ils

avoient dans le cœur, & qu'ils déchargerent ſur lui par toute ſorte de mauvais traitemens & d'outrages. Le Miſſionnaire envoyoit de temps en temps quelqu'un de ſes diſciples pour le conſoler & affermir ſon courage; le Catéchiſte y alla à ſon tour; il étoit connu, & l'on vomit contre lui les plus groſſieres injures. Il les écouta d'un air froid & tranquille, ſans faire paroître la moindre émotion. Lorſqu'ils eurent fini, « notre » Religion, dit le Catéchiſte, nous ap- » prend qu'il y a beaucoup de mérite » à ſouffrir pour le nom de Dieu les » affronts & les injures; ſi quelqu'un de » vous vouloit bien continuer, ou du » moins répéter ce qu'on vient de me » dire, je lui promets une bonne récom- » penſe ». Cette réponſe les ſurprit étrangement; les uns en rirent, d'autres en témoignerent leur admiration; tous changerent de langage, & le renvoyerent avec honneur.

Léon (c'eſt le nom que *Timaia* reçut au baptême) ne fut pas le ſeul qui honora l'Egliſe de Jeſus-Chriſt par la confeſſion de ſa foi: ſa femme nommée Conſtance, ne marqua pas moins de fermeté. Elle ſe rendit pluſieurs fois, avec ſes enfans, auprès de ſon mari,

pour animer sa constance & partager ses affronts. Ces choses se passoient à l'insçu du Prince aux portes de la ville, où, selon la méthode des premiers siecles, se rendent les jugemens, tantôt par maniere d'arbitrage, tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux Capitaines des portes, & des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la cabale y décide, & le meilleur appui de la Justice sont les clameurs & les présens.

Ainsi l'innocence étoit-elle opprimée & la Religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon, lorsque Dieu prit sa défense, & le délivra des mains de ses persécuteurs. *Bairé Gavoudou*, oncle du Prince, étant malade, fit appeller le Missionnaire pour recevoir sa bénédiction, la regardant comme un moyen de recouvrer la santé, qu'il attendoit inutilement de tous les remedes. Ayant appris que le Pere s'approchoit de la ville, il envoya au-devant de lui des officiers de sa maison, & des soldats, pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le Missionnaire entra par la porte de la ville où se passoit la scene dont je viens de parler. Il tourna la tête, comme s'il eût

eu deſſein de remarquer ceux qui y étoient aſſemblés, & continua ſa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale. Ils craignirent que le Miſſionnaire, qui prenoit le chemin du palais, n'allât porter ſes plaintes au tribunal du Prince, & comme ils avoient à ſe reprocher l'irrégularité de leur procédé, ils ſe ſéparerent à l'inſtant, & laiſſerent toute liberté de ſe retirer au Néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours & deux nuits.

La viſite que le Miſſionnaire rendit au Prince, ſe paſſa avec toute la bienſéance convenable : on l'introduiſit dans un ſalon, où le Prince s'étoit fait tranſporter. On le fit aſſeoir ſur un tapis devant le Prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir d'autre ſituation. Le Miſſionnaire l'entretint d'abord d'un ſeul Dieu, de la rédemption des hommes, de la néceſſité du ſalut; & parce qu'on aſſuroit que le démon avoit part à ſa maladie, il lui donna un Evangile de ſaint Jean, qu'il reçut avec reſpect, à deſſein de le porter toujours ſur lui. Les douleurs que ſouffroit le Prince, & l'empreſſement de ſes officiers à le ſoulager, interrompoient ſouvent le diſcours; c'eſt pourquoi le

Missionnaire, jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette premiere visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit dans son retour avec la même suite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le Pere l'envoya visiter par un Catéchiste. Le Prince le reçut avec d'autant plus de bonté, qu'il se trouvoit beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvroit la santé, il viendroit en rendre hommage au Dieu que nous servons, & qu'il iroit l'adorer dans notre Eglise tous les huit jours. Peu de temps auparavant, un de ses domestiques qui s'étoit converti, lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la Messe, il le lui permit de bonne grace, & ajouta qu'il n'avoit garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avoit pas fait connoître au Missionnaire le danger où étoit le Prince, ni la cause de ses douleurs, qu'on ne regardoit pas comme mortelles; c'est pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voies de sa conversion, dans la confiance, que par lui-même, ou par ses Catéchistes, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le temps, le troisieme jour le

Prince se trouva plus mal ; on lui donna tant de remedes purgatifs, qu'il tomba dans l'agonie & perdit toute connoissance. Il n'avoit point chez lui d'idoles, & il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé, par sa miséricorde, ce que les hommes ont laissé imparfait, nous ne pouvons qu'adorer la profondeur de ses jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison ; car depuis sa mort, une famille entiere de ses domestiques a reçu la grace du baptême.

Le Néophyte Léon ne jouit pas long-temps du calme où on l'avoit laissé. Des *Dasseris* s'étant unis à quelques-uns de ses parens, le déclarerent déchu de sa caste, épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la caste n'adhéra point à ce jugement, loin de se rebuter, ils concerterent de nouveaux projets pour le perdre. Léon qui étoit exactement informé de tout ce qui se tramoit contre lui, prit le parti de céder, par un exil volontaire, une maison & des biens, qu'il craignoit de ne pas pouvoir allier avec son salut ; il se retira dans la principauté de *Ponganour*, où, quelques mois après, une mort chrétienne le mit en possession,

comme il eſt à croire, de la récompenſe que méritoient ſes ſouffrances & la fermeté de ſa foi.

Après cette perte, Conſtance, femme du Néophyte, eut à ſoutenir de nouvelles épreuves. La ville de *Ponganour* fut détruite par les Mores ; ainſi obligée de conduire ſes enfans d'exil en exil, elle tomba dans une affreuſe miſere. Il n'eut tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en ſe réuniſſant à ſes parens ; mais elle eut riſqué ſa foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de ſa pauvreté & de ſon indigence, pourvu qu'elle conſervât ce précieux tréſor, elle exhortoit ſans ceſſe ſes enfans à la perſévérance, & mourut enfin dans ſon exil, après leur avoir fait promettre de ne jamais s'écarter de la voie qui avoit conduit leur pere au ciel, & qui devoit bientôt l'y conduire elle-même.

Le beau-frere de Léon avoit reçu avec lui le baptême. Un aſthme habituel ne lui permettant plus de vaquer aux affaires temporelles, il ſe tenoit près de l'Egliſe, où il aſſiſtoit tous les jours au ſaint ſacrifice de la Meſſe. Après avoir paſſé une année dans tous les exercices de la piété chrétienne, une mort de

prédestiné couronna sa ferveur. Sa maladie s'étant beaucoup augmentée, il lui fallut retourner au village de *Candavaram*, où étoit son domicile. Quoiqu'il fût le seul Chrétien, tant de sa maison que de son village, il fit peindre des croix sur les murs de sa chambre, afin que de quelque côté qu'il jettât les yeux, il se rappellât les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. C'est dans les plus saintes dispositions qu'il reçut les derniers Sacremens. Le Catéchiste ne pouvant pas toujours être auprès de lui, il avoit chargé ceux de sa maison de lui dire de temps en temps: Souvenez-vous de Jesus-Christ; & lorsqu'il eut perdu connoissance, ces seules paroles suffisoient pour rappeller sa raison.

Bien des gens ont peine à croire en Europe les maléfices, les sortiléges, les possessions, & tout ce qui est du ressort de la magie: une année passée au milieu de ces Nations idolâtres, les auroit bientôt persuadés. Il y a des vérités qui ne sont pas moins à la portée du peuple que des sçavans, & il est encore plus difficile de croire, que des événemens capables de réduire les plus grands ennemis de la foi, soient dans ceux qui les

éprouvent de pure imagination, ou foiblesse d'esprit.

Dans une caste, où il n'y avoit jamais eu de Chrétiens, & où les femmes se distinguent par leur retenue & leur modestie, une d'entre elles a été appellée à la foi avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumiere, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie & aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies dont la longueur & les symptômes font conclure constamment aux Médecins Indiens qu'elle n'est pas naturelle, & que le seul remede qu'on y puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeller un Brame; car vous sçavez, mon Révérend Pere, que les Brames ne sont pas moins les dépositaires & les interprêtes de la Magie que de la Loi. L'*Adarvanam*, qui est le quatrieme *Vedam*, enseigne le secret de mettre en œuvre la magie & de la dissiper, ce qui s'appelle le sacrifice de mort,

le ſacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame, pour avoir employé ce ſacrifice contre une perſonne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles & des cérémonies preſcrites; car alors le démon en fait, dit-on, porter la peine au Sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva il y a vingt-cinq ans, lorſque *Ballapouram* fut aſſiégée par l'armée de *Maiſſour.* Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entrepriſe de l'ennemi, & rendre ſa patrie victorieuſe. Il ſe retira durant le ſiége à *Gouribonda*, ville voiſine, & dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'*Adarvanam*, le démon le ſaiſit & le tua ſur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le ſacrifice eurent le même ſort. Je parlois de ce fait, comme par maniere de doute, à un Brame qui a ſes biens à *Gouribonda*, il me nomma auſſi-tôt le Sacrificateur, & me raconta les autres circonſtances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digreſſion, mon Révérend Pere, je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appellé, après ſes invocations ordinaires, apperçut une fente en forme de ziczac ſur la muraille. Auſſi-tôt, comme s'il

eût été ſaiſi d'une eſpece d'enthouſiaſme, « j'ai découvert, dit-il, la cauſe » des maux que vous ſouffrez. *Chao-» houdou*, le dieu des ſerpens, s'eſt logé » dans ce mur pour vous viſiter : ne » vous étonnez pas s'il trouble votre » repos, quels honneurs lui avez-vous » rendu? Dreſſez au pied du mur un » petit autel, & brûlez-y tous les jours » de l'encens ». Elle le fit ; mais au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle ſe vit tourmentée d'une légion entiere. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques, & fit appeller un autre enchanteur, qui ne réuſſit pas mieux que le premier. Le démon préſentoit toutes les nuits à ſon imagination troublée les plus effrayantes ſcenes, dont le tourment la deſſéchoit, & l'épuiſoit à un point qu'elle ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Il y avoit ſix mois qu'elle languiſſoit, lorſqu'elle s'adreſſa au Miſſionnaire. On n'eut pas de peine à lui perſuader d'embraſſer la Foi Chrétienne, & dès le jour même elle ſe fit inſtruire. Ce qui perſuade que c'étoit une véritable poſſeſſion, c'eſt que de temps en temps ſon viſage changeoit prodigieuſement de couleur, & que d'autre fois elle avoit les plus violens ſaiſiſſemens,

qui suspendoient toute fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connoissance. C'est dans ces symptômes, où l'on craignoit pour sa vie, que le Missionnaire l'ayant fait transporter à l'église, lui administra le saint Baptême. Quoiqu'elle fût assise, elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes, jusqu'aux paroles de l'exorcisme que ses yeux s'éclaircirent, & que ses forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reste de la cérémonie; & lorsque le Missionnaire sortit de l'Eglise, elle s'avança pour lui dire qu'elle se portoit fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances, & ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari & sa fille en furent si frappés, qu'ils embrasserent la Foi.

Parmi les Dieux du pays, il y en a un d'une espece singuliere, qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons de cheveux en maniere de corde, & se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou*. La crainte de l'irriter lui fait rendre les mêmes honneurs qu'aux autres Dieux. Un jeune homme, d'une

caſte diſtinguée dans cet Etat, parce que c'eſt celle du Prince de *Ballapouram*, ſe mit au-deſſus de cette crainte, & ſe fit couper deux ou trois fois ces flocons de cheveux, ſans pourtant pouvoir les empêcher de ſe treſſer de nouveau. Le démon voulut ſans doute punir le jeune homme du mépris qu'il avoit marqué. Il tomba dans une foibleſſe extrême, & ſon eſprit baiſſoit conſidérablement chaque jour; mais il n'eut pas plutôt demandé & reçu le baptême, qu'il recouvra les forces du corps & toute la vigueur de ſon eſprit, & ſes cheveux qu'on coupa de nouveau en préſence du Miſſionnaire, ont toujours cru dans leur ordre naturel. Cet événement, joint à la conduite chrétienne & édifiante que le Néophyte a tenu depuis ce temps-là, a fait une grande impreſſion dans tout ſon village.

Un autre Gentil qui eſt au ſervice du Prince, & dont la caſte n'a jamais donné de Chrétiens, amena ſa femme à l'égliſe: il attribuoit au démon une maladie qui la tourmentoit depuis pluſieurs années. Elle étoit ſujette à des mouvemens convulſifs de tout le corps, avec d'affreuſes contorſions de bras, où il n'y avoit rien de naturel. L'eau-bénite que lui

jetta le Miſſionnaire, l'eut à peine touchée, qu'elle tomba dans une convulſion des plus violentes. Mais ce fut la derniere qu'elle éprouva, & elle recouvra en peu de temps la ſanté qu'elle avoit perdue depuis ſix ans. Elle, ſon mari & deux enfans adoptifs demanderent & reçurent le baptême.

Depuis environ deux ans, pluſieurs *Linganiſtes* ont renoncé à leur infame idole, & ont embraſſé la Foi. C'eſt de toutes les caſtes, celle qui eſt la plus éloignée de la Religion Chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui eſt le ſigne caractériſtique de la caſte, & qu'on doit toujours porter ſur ſoi. Un Orfévre conſidéré dans cette caſte, parce qu'il avoit la ſurintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de ſi violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remedes, que ſon amitié & ſon propre intérêt purent lui inſpirer, s'adreſſa à l'égliſe du vrai Dieu. Elle ſe fit inſtruire avec ſa fille des vérités de la Foi, elles jetterent l'une & l'autre le *Lingan*, & le temps d'épreuves étant expiré, elles furent admiſes au baptême.

Pour ce qui eſt du mari, ſes accès devinrent beaucoup moins fréquens & moins violens, il ſe trouva tranquille pendant d'aſſez longs intervalles, pour qu'on pût l'inſtruire; il écoutoit volontiers la lecture qu'on lui faiſoit des livres qui traitent de la Religion; il recevoit, avec les civilités ordinaires, le Miſſionnaire, & ceux qui venoient le viſiter de ſa part. Enfin, ſa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de temps & de liberté d'eſprit qu'il en falloit pour connoître la vérité, & ſe mettre en état de recevoir le baptême : grace plus utile pour lui que la ſanté, & même d'autant plus précieuſe, qu'il riſquoit moins de la perdre.

Cependant les nouvelles Chrétiennes furent bientôt expoſées à la tentation, elles eurent à eſſuyer les plus durs reproches du *Gourou* Linganiſte, & à ſoutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler, & les engager à reprendre le *Lingan.* Mais la fermeté de ces ferventes Néophytes le déconcerta, & le réduiſit enfin au ſilence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, ſi elles euſſent paru tant ſoit peu foibles dans la Foi, au lieu que par

cette profeſſion publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles ſe ſont procuré une paix profonde, que le *Gourou* n'oſera plus troubler.

Je pourrois vous rapporter, mon Révérend Pere, un grand nombre d'exemples ſemblables de la fermeté de nos Néophytes, mais les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à *Ballapouram* pratiquoit depuis pluſieurs années la loi Chrétienne au milieu de la Gentilité : elle s'en étoit fait inſtruire par les nouveaux Fideles, avec qui elle avoit eu de fréquentes converſations, & elle avoit trouvé le ſecret, ſans déplaire à ſon mari, de ne participer ni au culte qu'on rendoit dans ſa famille aux faux Dieux, ni aux idolâtries. Cependant elle tenoit ſa converſion ſecrette, & différoit à recevoir le baptême, juſqu'à ce qu'elle eût marié ſon fils aîné. Les difficultés que font toujours naître des parens Infideles, l'obligeoit de garder avec eux certains ménagemens. Mais ſon habileté & ſon zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inſpira de travailler à la converſion de quelques-uns de ſes parens : elle ſe donna tant de

mouvemens pour y réussir, que le Missionnaire la proposoit souvent pour modèle à ses Catéchistes. Après avoir fait administrer le baptême à quatre d'entre eux, elle se crut suffisamment appuyée, & le reçut à son tour à l'insçu de son mari, & avec un de ses enfans, auquel elle procura la même grace. On lui donna le nom de Marguerite.

Peu après qu'elle eut été baptisée, un de ses freres étant tombé dangereusement malade, elle sçut, nonobstant la défiance & les précautions de ses parens Idolâtres, introduire plusieurs fois dans sa maison un Catéchiste, qui, après l'avoir disposé au baptême, le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit, & il se douta qu'elle avoit embrassé la Religion Chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de sa femme, si elle étoit véritable, ne lui attirât diverses contradictions de la part de ses parens Idolâtres, il voulut s'en assurer; & pour cela, aussi-tôt après les obséques de leur frere, il lui ordonna de l'accompagner à la suite des Gentils chez un Prêtre des idoles. Celui-ci leur distribua des fleurs offertes au démon: Marguerite, à qui il en présenta comme aux autres, les refusa constamment. Son

mari qui l'obſervoit, diſſimula ſon mécontentement juſqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'après de vifs reproches ſur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine aſſemblée, il lui déclara qu'il ne pouvoit y avoir dans ſa maiſon un Dieu pour ſa femme & un autre Dieu pour lui. « Il eſt » aiſé de nous mettre d'accord, répon» dit Marguerite, allez-vous-en à l'égliſe » des Chrétiens comme moi, & nous » n'aurons plus qu'un même Dieu, qui » eſt le ſeul véritable. Tu veux encore » me ſéduire, repliqua le mari, mais il » n'en ſera pas ainſi; car il faut abſo» lument que tu quittes une voie que » le monde réprouve, & qui ne me » convient pas. C'eſt à quoi je ne con» ſentirai jamais, répondit Marguerite ». A ces paroles, le mari tranſporté de fureur, tire ſon ſabre & la menace de lui trancher la tête. Marguerite, ſe mettant à genoux, lui dit qu'il étoit le maître, & qu'il pouvoit frapper. Deux Chrétiens du voiſinage ayant accouru au bruit, ſe mirent en devoir de l'arrêter. « Hé! de quoi vous embarraſſez» vous, leur dit Marguerite, que ne » le laiſſez-vous faire? » Le mari ne paſſa pas outre, & il lui eût été difficile de

ne pas se laisser fléchir à tant de douceur & de modération; il eut même honte de son emportement; & prenant un ton radouci, « quelque chose que
» j'aie pu faire, lui dit-il, en as-tu été
» tant soit peu ébranlée ? Comment
» veux-tu que nous vivions ensemble?
» tu peux te retirer à l'église des Chré-
» tiens que tu as indignement préférée à
» ta famille. Quand vous m'avez reçu
» chez-vous, répondit Marguerite, vous
» avez assemblé les parens; qu'ils soient
» témoins de notre séparation, comme
» ils l'ont été de notre alliance; dé-
» clarez-moi Chrétienne en leur pré-
» sence, & que ce soit à ce titre que
» vous me renvoyiez, alors j'irai me
» loger auprès de l'église : jusques-là,
» je regarde vos discours, comme tant
» d'autres que vous ont fait tenir cer-
» taines querelles domestiques, que je
» suis accoutumée à vous pardonner ».

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de tout cet entretien au Missionnaire. Par cette épreuve, soutenue avec tant de fermeté, elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens, & de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque-temps dans

son cœur. Vous sçavez, mon Révérend Pere, que dans les premiers siecles de l'Eglise, souvent la seule présence des Chrétiens rendoit muets les oracles; c'est ce qui est arrivé à notre Néophyte : un jour qu'on consultoit les interprêtes du démon, qui sont les oracles des Indiens, elle étoit assise à un coin de la chambre : l'interprête ne la connoissoit pas, encore moins sçavoit-il qu'elle fût Chrétienne : cet Interprête, ou plutôt le Démon par sa bouche, dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle seroit présente, & ordonna qu'on la fît retirer.

Il arrive dans l'Inde, ce qui arrivoit aux premiers temps de l'Eglise naissante, que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siecle. Les Armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde, pour lever le tribut, ont parmi eux une chrétienté nombreuse & édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions & de baptêmes. Il y a dans chaque armée un nombre considérable de familles Chrétiennes. Ces bons Néophytes se sont choisi un Chef qui leur tient lieu de Catéchiste. Tous les Dimanches ils ornent une vaste tente en

forme d'Eglise : les Chrétiens s'y assemblent pour réciter les instructions & faire leurs prieres, & ils s'en acquittent avec tant d'assiduité & de zele, que le Missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'ils imposoient à ceux qui manquoient une seule fois de s'y trouver.

Un Officier Maratte ayant été délivré du démon par un reliquaire, qu'un Chrétien lui avoit fait mettre au col, a conservé depuis tant de vénération pour cette église ambulante, qu'aux fêtes considérables il fait des offrandes d'encens, & d'huile pour le luminaire; & comme les Loix du Pays ne lui permettent pas d'entrer dans les tentes du peuple d'un rang si inférieur, il se tient à quelque distance vis-à-vis la tente, jusqu'à ce que les prieres soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifians de nos Néophytes, que j'ai choisi entre plusieurs autres semblables, je dois vous entretenir des nouvelles Eglises que nous élevons dans ces terres idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrein, le Pere Gargam qui

avoit

avoit entrepris ce ſaint édifice, trouva matiere à exercer ſa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il eut à eſſuyer de délais, de variations, de froideurs, & de rebuts du côté du Palais. Il vint à bout de tout par ſa douceur & par ſa perſévérance.

Un jour que le Prince ſortit pour la promenade, le Pere l'attendit à ſon retour, & lui préſenta ſa ſupplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire; mais le Miſſionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter, qu'il n'en eût reçu une réponſe poſitive, marcha toujours à ſes côtés. Enfin, après avoir paſſé beaucoup de temps à viſiter ſes écuries, il entra enfin dans la ſalle d'audience, où il fit aſſeoir honorablement le Miſſionnaire, & lui fit faire diverſes queſtions par un Brame. Il eſt à croire que ſes réponſes ſatisfirent le Prince; car la conceſſion du terrein fut le fruit de cette converſation, & des Officiers furent envoyés à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'Egliſe.

A peine eut-on commencé l'édifice, que le Prince rendit viſite au Miſſionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une miſérable cabane faite de feuillages. » Je ſuis confus, dit-il au Prince,

» de vous recevoir dans un lieu si peu
» convenable. S'il est convenable pour
» vous, répondit poliment le Prince,
» il l'est aussi pour moi ». Il demanda ensuite ce que représentoit une image qu'il apperçut; quand on lui eut dit que c'étoit l'image de la Sainte Vierge, il s'inclina aussitôt, & lui donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même, il prit de l'affection pour le Missionnaire, & pour la nouvelle Eglise qui étoit son ouvrage. Il venoit deux ou trois fois chaque mois, & quelque fois plus souvent, visiter le Pere; il prenoit plaisir à lui entendre parler de la Religion, pour laquelle il paroissoit plein d'estime & de respect. On avoit tout à espérer de la pénétration de son esprit, & de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là mêmes qui abrégerent ses jours; car quelque-temps après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclairoit de trop près la conduite. On ignore dans quels sentimens il mourut; il en avoit assez appris pour fixer sa croyance, & tourner son cœur vers celui dont il venoit d'admettre la Loi sainte dans ses terres. Ce Prince dont on connoissoit les lumieres & l'expérience, gouver-

noit absolument ce petit Etat, quoique son frere en fût alors, comme il l'est encore maintenant, le véritable Seigneur.

Pendant trois ou quatre ans, cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de l'un & l'autre Prince, & elle s'augmentoit de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit sur la prédication Evangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas long-temps tranquilles, & le démon suscite toujours quelque orage. Il profita d'un temps de guerre pour ruiner notre Eglise. Les Mores ayant formé le Siége de *Vencatiguiry*, le Prince qui se vit attaqué du côté où est l'Eglise, envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou*, beau-frere du Prince, & *Rangapa Naioudou*, frere du Prince Cangondy, que des divisions de famille avoient obligé de se retirer à *Vencatiguiry*, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secrette qu'ils portoient au Christianisme. Ils allerent bien au-delà des ordres du Prince ; car ils abattirent les toîts de l'Eglise & de la maison, renverserent une partie des

murs, pillerent ce qui étoit à leur bienséance, & brûlerent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de son Eglise ainsi profanée & détruite. Il commença par le Prince : sa Ville fut pareillement détruite, & il ne put conserver sa citadelle, qu'en payant un tribut excessif. Les deux chefs qui l'avoient saccagée, & tous ceux qui avoient contribué à sa ruine, furent punis d'une maniere encore plus éclatante, ainsi que je le dirai bientôt.

Quand l'armée des Mores se fut retirée, nous sollicitâmes souvent, & toujours inutilement, le rétablissement de notre Eglise : enfin on nous proposa un autre terrein au voisinage de la Citadelle. Cet emplacement nous mettoit à couvert des inconvéniens de la guerre, mais il nous exposoit trop à la vue des remparts, & rendoit inutiles les premieres dépenses que nous avions faites ; d'ailleurs, au travers de toutes les difficultés qu'on nous faisoit, nous apperçûmes des vues intéressées, qui nous empêcherent de l'accepter. Il fallut donc attendre un temps plus favorable. Au bout de deux ans, le Missionnaire ayant fait présenter au Prince un type d'éclipse, on lui accorda la permission de

bâtir ſon Egliſe dans le premier emplacement où elle étoit avant ſa deſtruction.

Peu de jours après que le Prince eut accordé ce même emplacement, il vint rendre viſite au Miſſionnaire dans ſon Egliſe, toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à ſa ſuite un grand nombre d'Officiers & de Brames : ceux-là ne ſont d'ordinaire que de ſimples auditeurs, au lieu que ceux-ci, par les queſtions qu'ils font, ou par leurs réponſes aux queſtions qu'on leur fait, donnent plus de lieu à la diſpute, & plus de facilité à l'inſtruction.

Depuis que leur *Vedam*, qui contient leurs livres ſacrés, eſt entre nos mains, nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie ; car l'unité de Dieu, les caracteres du vrai Dieu, le ſalut & la réprobation, ſont dans le *Vedam* ; mais les vérités qui ſe trouvent dans ce livre, n'y ſont répandues que comme des paillettes d'or ſur des monceaux de ſable, car du reſte on y trouve le principe de toutes les ſectes Indiennes, & peut-être le détail de toutes les erreurs qui font leur corps de doctrine.

La méthode que nous obſervons en diſputant avec les Brames, eſt de les faire convenir d'abord de certains prin-

cipes que le raisonnement a répandu dans leur Philosophie ; & par les conséquences que nous en tirons, nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent, sur-tout dans une dispute publique, se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes, & beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit, lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du *Vedam*, que les erreurs qu'ils viennent de rejetter sont partie de leur Loi.

Une autre voie des controverses, est d'établir la vérité & l'unité de Dieu, par les définitions ou propositions tirées du *Vedam*. Comme ce livre est parmi eux de la plus grande autorité, ils ne manquent pas de les admettre ; après quoi la pluralité des dieux ne coûte rien à réfuter. Que s'ils répliquent que cette pluralité, ce qui est vrai, se trouve dans le *Vedam*, on en conclut la contradiction manifeste de leur Loi, qui ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce Prince nous écoutoit volontiers, & ne se lassoit point de nous faire des questions intéressantes sur la Religion. Il nous eut donné lieu d'espérer sa conversion, si les Princes de l'Inde n'étoient,

par bien des raisons, trop éloignés du Royaume de Dieu, pour se rendre sitôt à la vérité. Il est toujours & utile pour eux de la leur annoncer, & glorieux à l'Evangile de triompher de l'idolâtrie devant ses plus zélés défenseurs & ses plus fermes appuis.

Le Missionnaire ne songea plus qu'à réparer son Eglise & son logement, mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toîts, car le pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame & deux Catéchistes au Prince du *Drougam*, dont *Vencatiguiry* est un démembrement, pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des cadets, dont *Vencatiguiry* fait la portion héréditaire, est appellé le Grand Prince, reçut avec bonté les envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite en détail de la doctrine Chrétienne ; c'est la premiere fois que la Loi de Dieu a été annoncée à cette Cour, où l'on continue de nous témoigner de l'affection. Depuis ce temps-là ce Prince a voulu être instruit par le Catéchiste de plusieurs usages des Chrétiens, & a fait prier le Missionnaire de venir donner sa bénédiction à son palais

& à sa famille ; c'est dans ces termes qu'il l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux principaux instrumens, dont le démon s'étoit servi pour la destruction de notre Eglise. Leur crime ne fut pas long-temps impuni. Il paroît que Dieu livra *Gopala Naioudou* à un sens réprouvé : il s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince, & il fit faire sécrettement des fers pour l'enchaîner, aussi-tôt qu'il l'auroit en sa puissance. Il croyoit déja toucher au moment où il seroit maître de sa personne & de son Etat ; car ayant rencontré un Catéchiste, il lui parla en des termes menaçans, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le Prince informé de ses menées secrettes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice, mais toute sa famille fut emprisonnée, & ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment ; un de leurs chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même ; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée ils s'exilerent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frere du Prince

de Cangondi, avoit déja éprouvé un fort plus funeſte. La haine qu'il portoit au Chriſtianiſme étoit héréditaire dans ſa famille; il en donna encore des marques peu de jours avant ſon malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle, il le preſſa de renoncer à la Religion Chrétienne, dont il parla dans les termes les plus mépriſans, & en vomiſſant d'affreux blaſphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie Religion que celle qu'il avoit embraſſée, ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens; que leurs *Gouroux* en étoient les Ambaſſadeurs; que pour lui, il avoit trouvé le chemin du Ciel, & qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce Seigneur irrité d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur l'eſprit d'un pauvre mendiant, & ne croyant pas qu'il fût de la bienſéance de le maltraiter, ſe fit un jeu encore moins décent du triſte état de ſon aveuglement; au lieu de le laiſſer retourner dans la ville, par le chemin qu'il avoit coutume de tenir, & où il ſe conduiſoit par habitude; il lui indiqua un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du Palais, & il ſe fit un divertiſſement barbare de l'embarras où ſe trouva ce malheureux.

Peu de jours après il alla voir un de ſes parens à *Cadapa Nattam*, citadelle des Mores, limitrophe de *Vencatiguiry*. C'eſt-là que Dieu le conduiſoit pour l'envelopper dans le maſſacre que je vais rapporter. Le Prince de *Ponganour* étoit toujours en guerre avec ſes voiſins; après avoir pillé pluſieurs bourgades, & ſurpris une citadelle du *Nabab de Colalam*, il tomba ſur *Cadapa Nattam*, qui dépend du *Nabab Darcatte* le plus puiſſant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au ſervice du Prince ſon pere, & qui, après avoir livré aux Mores la principale fortereſſe de ſon Etat, s'étoit retiré dans cette citadelle.

Les troupes de *Ponganour* furent d'abord repouſſées avec perte, mais elles revinrent à la charge avec tant de furie, qu'elles prirent la ville cette nuit-là même, & le lendemain la citadelle. Les priſonniers de conſéquence, parmi leſquels ſe trouva *Rangapa Naioudou*, furent conduits à *Gondougallou*, place frontiere, où le Prince étoit reſté. Le Maratte, qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fiere, & répondit en des termes arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du ca-

davre en lui insultant, & en le foulant aux pieds.

On fit avancer ensuite *Rangapa Naioudou:* « Quel sujet vous ai-je donné de » vous plaindre de moi, lui dit le Prince »? Et en effet, ils n'avoient jamais eu de guerre ensemble, & si Dieu ne l'avoit pas déja condamné, on ne voit pas pourquoi il fut exclu de la grace qu'un Brame sçut obtenir. Le Gouverneur de *Cadapa Nattam* avoit été blessé dans l'action, il fut amené à son tour avec son fils qui n'avoit que dix ans. Il conjura le Prince de se contenter de la mort du pere, & d'épargner le fils, qui étoit dans un âge si tendre. Le Prince fut inexorable, & le fils fut massacré aux yeux de son pere. Enfin, trente-sept personnes, distinguées par leur naissance ou par leurs emplois, périrent de la sorte: on voulut que le Gouverneur fût témoin de cette tragique scène, & il ne fut décapité que le dernier.

Le Prince fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se mocquant, il jetta des fleurs comme par maniere de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'éléphant sur

lequel il faisoit son entrée, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jettoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des gardes, & on les suspendit le lendemain près de la ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au Prince pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colere. L'armée des Mores, promptement rassemblée, & les Princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'armée considérable, entrerent dans le pays de *Ponganour.* Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, avant que de partir, il fit tenailler celui dont les conseils l'avoient précipité dans ce malheur, & il gagna sa principale forteresse dans les montagnes; mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos sur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque temps, & le mit ensuite aux fers, où il est encore.

Cependant la ville de *Ponganour* fut prise après quelques jours de résistance.

Le Palais du Prince fut détruit, la ville brûlée, & les murs renversés. Nous eûmes part à la désolation commune, & notre Eglise ne fut pas épargnée. Les Mores, après avoir mis la Principauté sur la tête d'un enfant du Prince, & avoir établi le Brame *Sommappa* pour général de l'Etat, donnerent la paix à tout le pays, & se retirerent.

Le Missionnaire n'ayant pu, durant ces troubles, visiter la Chrétienté de *Ponganour*, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un Chrétien la plus propre à servir d'Eglise, & il fit proposer une entrevue au Brame administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences, & ensuite de Religion. On convint assez de l'unité de Dieu, & *Sommappa* ajouta ce que disent communément les Brames, *Kechavova*, *Chivova*. C'est *Kechavoudou* ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vichnou*, le second de *Roudroudou*. « En voilà deux, reprit » le Pere; depuis tant de temps que » vos Docteurs disputent ou lisent des » livres, n'ont-ils pu décider encore » lequel des deux est le vrai Dieu? Si

» la chofe vous eft fi obfcure, ne pou-
» vez-vous pas dire : j'ignore *Vichnou*,
» & je ne fçai quel eft *Chivoudou*, mais
» je reconnois un Dieu créateur. Quand
» on eft né dans une fecte, la préven-
» tion aveugle fi fort, qu'on n'examine
» pas même les termes; car ce *Kecha-*
» *voudou*, que vous avez nommé le pre-
» mier, fignifie le *Chevelu*, & rien de
» plus. Eft-il bien vrai, demanda le
» Brame, que le fens de ce terme foit
» celui que vous dites ? Oui, répliqua
» le Pere, je l'ai lu dans vos livres les
» plus autorifés : *Kechaha*, cheveux ;
» *Kechikan*, chevelure ; *Kechavoudou*,
» le chevelu. Si vous lui donnez des
» cheveux vous lui ôtez la nature
» divine, qui eft pur efprit, comme
» vous en convenez vous-même par
» les termes de *Niranjana*, *Niracara*,
» *Akaiaga*, &c., c'eft-à-dire, qui eft
» fans membres, fans figure, fans corps ».
A la fin de cet entretien, le Pere demanda un terrein dans l'enceinte de la ville, pour y bâtir une maifon, & le Brame le lui accorda.

Cette maifon fut bientôt conftruite, & ne tarda pas à enfanter de nouveaux Chrétiens. Il y a parmi ces Néophytes une famille, dont l'aîné, toujours attaché à fes Idoles, eft Capitaine. Le refte

de la famille, qui habite une maiſon ſéparée, a connu & embraſſé la vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu le baptême, que leur foi fut éprouvée. *Bali Naioudou*, leur aîné, dont ils dépendent par les loix du ſang & du ſervice, fit un repas à l'honneur de ſes ancêtres, lequel, parmi les Gentils, eſt toujours précédé de cérémonies ſuperſtitieuſes, & y invita ſes freres. L'un lui fit réponſe que ſa Religion ne lui permettoit pas de participer aux cérémonies des Gentils; un autre lui déclara que ſi l'on s'abſtenoit de telle & telle cérémonie, il s'y trouveroit, ſinon qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refuſerent ainſi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille ſe tira d'une épreuve encore plus délicate. Le Brame adminiſtrateur, ſuivi d'une partie des troupes, étant allé viſiter une des places de guerre, leur fit donner à dîner. Le jeune proſélyte s'apperçut que les mêts étoient dépoſés aux pieds de l'Idole. Comme on le preſſoit de s'aſſeoir, il répondit qu'il jeûnoit ce jour-là, & il jeûna en effet, car il ne fit qu'une collation, ce qui eſt le jeûne de l'Inde. Lorſqu'il fut de retour à ſon poſte, le Capitaine ameuta contre lui quelques

ſoldats, ſur ce qu'il avoit quitté le culte des Dieux, pour embraſſer une Religion qui leur eſt entiérement oppoſée. L'un d'eux l'ayant menacé de l'épée. « En toute occaſion, répondit-il, je » ſçaurois bien me défendre, mais » une mort ſoufferte en témoignage de » ma foi, eſt trop précieuſe pour la re- » fuſer ».

Quelques jours enſuite le Brame *Sommappa* honora le Miſſionnaire d'une ſeconde viſite; il étoit accompagné de douze Brames, & de près de cent perſonnes. Il fit tomber lui-même le diſcours ſur la Religion, & pendant une bonne heure que dura l'entretien, on traita pluſieurs matieres importantes, & toujours à l'avantage de la Loi Chrétienne. Un de leurs ſyſtêmes eſt que l'ame eſt univerſelle, & ils ſuppoſent qu'elle eſt la même dans tous les corps, ſelon cet axiome tiré de leur Théologie: *Charivam binnam paramatmamekam*, c'eſt-à-dire, que le corps eſt différent, & que l'ame eſt une. Ils expliquent, ſelon ce ſyſtême, la différence de l'homme d'eſprit & de l'idiot, du ſçavant & de l'ignorant, par la comparaiſon d'un bon & d'un mauvais miroir: l'objet, quoique toujours le même, eſt repréſenté

nettement dans l'un, & confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis : » ne tenez-vous pas, dit le Pere,
» un Paradis & un Enfer, l'un qui est la
» récompense des Justes, & l'autre qui
» est la prison des Pécheurs ? Ils con-
» vinrent de cet article. Voilà donc
» deux hommes, reprit le Pere, un Juste
» & un Pécheur qui meurent en même-
» temps ; le corps est réduit en cendres ;
» comment l'ame, si elle est une dans
» les deux, peut-elle en même temps
» avoir le Paradis & l'Enfer pour son
» partage ? Seroit-ce que vous recon-
» noissez après la mort une division dans
» l'ame universelle ? Le Brame *Sommappa* répéta ce raisonnement, pour en faire sentir la force à l'assemblée ; il ne laissa pas de faire une instance : » Il y en a
» qui tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas
» d'autre Enfer, ni d'autre Paradis, que
» la douleur & la joie qu'on éprouve
» dans le monde. Sans m'arrêter, répon-
» dit le Missionnaire, à un sentiment
» qui sappe le fondement de toute Re-
» ligion, vous ne pouvez pas le tenir,
» vous autres Brames, puisque le con-
» traire se trouve formellement dans le

» *Vedam*, où il eſt dit : ſi vous me par-
» donnez mes péchés, j'irai prendre
» poſſeſſion de la gloire : & ailleurs, en
» parlant de ceux qui ont tout aban-
» donné pour ſe conſacrer à Dieu, ceux-
» là, dit-il, vont au Paradis de *Brama*
» pour y jouir de l'immortalité. Vous
» ſuppoſez donc un lieu hors de ce
» monde, où les Juſtes reçoivent la ré-
» compenſe de la vertu ». Le Brame ne répliqua rien, & après quelques honnêtetés il ſe retira.

La nouvelle Chrétienté de *Boucca-pouram* s'eſt fort accrue depuis deux ans, & entr'autres elle s'eſt augmentée de la famille des *Reddis Tommavarou*, qui ſont en partie fondateurs de l'Egliſe de *Madiggoubba*. Il y a pluſieurs années que le Chef de cette famille étant violemment tourmenté du démon, fut entiérement guéri auſſi-tôt qu'il eut reçu le baptême, que le Pere le Gac lui adminiſtra; cependant il ne ſurvécut pas long-temps à cette grace. Quoiqu'une mort ſi prompte ſoit une épreuve dans l'Inde pour des Proſélytes, ils n'en furent pas moins attachés à la foi. Depuis ce temps-là, cette famille s'eſt augmentée juſqu'à près de deux cens perſonnes, & eſt devenue extrêmement

riche. On y conserve encore l'usage que nous inspirons aux Chrétiens, sçavoir, de ne consentir au mariage de leurs filles, qu'à condition que leurs gendres se fassent Chrétiens, comme aussi de faire baptiser les filles des Gentils, qui entrent dans leur maison. Leur fidélité à observer cet usage, leur a attiré diverses persécutions qu'ils ont surmonté par leur fermeté.

Ces *Reddis*, dont je parle, demeuroient à *Alomourou*, qui est de la dépendance d'*Anantapouram* ; on les déféra aux Marattes, comme étant puissamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Maratte, qui étoit à la tête d'un camp volant, alla assiéger la ville ; les *Reddis* qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prince, dont le gouvernement étoit foible, prirent le parti de se défendre, & faisant des habitans autant de soldats, ils soutinrent le siége pendant trois mois : durant ce temps-là il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur armée. Cependant le Chef des *Reddis* Chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle. Le Prince lui donna des armes en récompense de sa bravoure, & le fit

conduire en triomphe par la ville ſur ſon propre éléphant ; mais au lieu de lui fournir le ſecours qu'il demandoit, il abuſa lâchement de ſa confiance, & le força de lui faire un billet de ſix mille piſtoles.

Auſſi-tôt que le *Reddi* fut de retour à *Alomourou*, il aſſembla ſes freres, & après leur avoir rapporté la criante & honteuſe vexation que leurs richeſſes leur avoient attiré de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la réſolution d'abandonner le pays, & de retourner à *Bouccapouram*, d'où ils étoient ſortis autrefois. L'exécution en étoit difficile ; la multitude de leurs beſtiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout cela, un grand nombre de petits enfans rendoient la marche périlleuſe & embarraſſante. Ils prirent le temps de la nuit pour ſe dérober à la vigilance de leur ennemi ; leur marche ſe fit heureuſement dans le plus grand ſilence, & nul de leur ſuite ne fut ſurpris.

Quelque temps après leur départ, le Prince d'*Anantapouram* en étant informé, leur envoya des députés pour les engager à reſter dans ſes Etats ; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une compagnie de

ſoldats, pour appuyer la négociation ; ces ſeconds députés arriverent trop tard, & les *Reddis* n'étoient plus ſur les terres du Prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'*Alomourou*, que s'ils échappoient à la vigilance de leurs ennemis, & que s'ils obtenoient un établiſſement dans le lieu où ils ſe retiroient, ils y bâtiroient une Egliſe à leurs frais. Ils continuerent paiſiblement leur route, qui étoit de quatre-vingt lieues, & cette nombreuſe famille arriva à *Bouccapouram* ſans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du domaine, & leur accorda enſuite d'autres villages, dont le plus conſidérable eſt voiſin de l'Egliſe d'*Aricatla*.

Cette nouvelle Egliſe, qui eſt à une journée de celle de *Bouccapouram*, eſt l'ouvrage d'un fervent Chrétien nommé Pierre *Ponnapati*. Il ſe trouva à *Bouccapouram* lorſqu'on y conſtruiſoit l'Egliſe : il étudia attentivement les principes de la Religion Chrétienne, & s'étant rendu à la vérité dès qu'il l'eut connue, il reçut le baptême. Quand il fut de retour dans ſa ville, il eut à eſſuyer toute ſorte de contradictions, ſoit de la part de ſa famille, ſoit de la part de *Pappi Reddi*, qui en étoit Gouverneur. Il ſongea d'a-

bord à gagner sa famille, & il y réussit par ses ferventes exhortations, & par les leçons d'un Catéchiste qu'il avoit amené avec lui. Il eut plus de peine à fléchir le Gouverneur ; cependant il en vint à bout, & obtint son consentement pour l'établissement qu'il vouloit former, & son agrément pour faire venir un Missionnaire.

Le Pere Gargam qui fut appellé, se rendit à *Aricatla* pour conférer avec le Gouverneur ; cette ville est d'environ cinq à six mille habitans. Le démon, auquel ce Gouverneur bâtissoit actuellement un Temple, craignit un concurrent aussi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brames qui l'avoient déjà ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire, aussi le Pere le trouva-t-il tout-à-fait changé, & aux marques d'estime près, il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Pere voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches, demanda au Gouverneur pourquoi il l'avoit fait appeller, & s'il étoit permis à un homme de son rang de se jouer d'un Missionnaire qui venoit dans son pays en qualité d'Ambassadeur du vrai Dieu ; que ce seroit un sujet de triomphe pour les ennemis de son culte,

& qu'un ſemblable accueil retomboit ſur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce » grand Dieu, ajouta-t-il, nous ordonne » de ſecouer la pouſſiere de nos ſouliers » contre ceux qui refuſent de nous re- » cevoir » ; & comme il ſe mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, le Gouverneur tout effrayé l'arrêta, & changeant de langage, il donna ſon conſentement de bonne grace ; il ſe fit même un changement ſi grand dans le cœur du Brame *Ramanna*, le principal auteur de cette oppoſition, qu'il ſe chargea de préſider à la conſtruction de l'Egliſe.

Ces deux Egliſes étant proche l'une de l'autre, s'entreſoutiennent pour l'accroiſſement de la foi. Celle de *Bouccapouram* eut bientôt plus de deux cens Chrétiens : & par l'arrivée des *Reddis*, venus de *Maddiggouba*, celle d'*Aricatla* ſe trouve une Egliſe toute formée. Elle commence déja à donner des Proſélytes. La curioſité ayant attiré à la nouvelle Egliſe un Orfevre Linganiſte, il diſputa long-temps avec le Brame & le Catéchiſte. Le Pere de la Johannie jugeant par ſes diſcours, qu'il goûtoit les vérités Chrétiennes, entreprit ſa converſion. Dieu bénit ſon entrepriſe, l'Orfevre mit ce jour-là ſon *Lingan* à ſes pieds. Un

ſi prompt changement eſt dans l'ordre des converſions de l'Inde, une eſpece de miracle ; car de tous les Gentils, il n'y en a point de plus éloignés du Chriſtianiſme, que ceux qui ſont de cette abominable caſte. Regis (c'eſt le nom que ce Néophyte reçut au baptême) s'eſt ſouvent diſtingué par la fermeté, avec laquelle il a ſoutenu les diverſes perſécutions domeſtiques, qui ne manquent gueres aux nouveaux Chrétiens.

La converſion d'un autre Linganiſte a quelque choſe de plus ſingulier. Un Gentil qui ayant attendu des Catéchiſtes, avoit pris quelque teinture des vérités de la Religion, s'aviſa de parler de la doctrine Chrétienne au Linganiſte, en termes mépriſans, & d'un ton railleur : « ils ſont admirables, diſoit-il, » ces Chrétiens, ils font le procès à » tous nos Dieux, & il les traitent » d'hommes, de pierres, d'animaux ; ils » veulent qu'on ſe borne dans le ma- » riage à une ſeule femme, qu'on ne » touche point au bien d'autrui », &c. Le Linganiſte l'écouta tranquillement, & quand il eut achevé de parler, « vous » me dites-là des choſes ſurprenantes » lui répondit-il ; il faut que ces Miſ- » ſonnaires ſoient de grands hommes,

» puiſqu'ils

» puisqu'ils prêchent une Religion si
» pure, & si conforme à la droite rai-
» son : je vous suis obligé des connois-
» sances que vous m'en donnez, & je
» vais de ce pas à l'Eglise pour m'en
» faire mieux instruire. Et en effet, il
» se fit présenter au Missionnaire, lui
» remit son Idole, écouta les instruc-
» tions & reçut le baptême.

A *Bouccapouram* un enfant de huit ans, qui étoit Chrétien, se trouvant dans une salle publique, où les principaux du lieu étoient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la Religion. Le jeune enfant repliqua sur le même ton : après quelques altercations de part & d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant,
» est le Créateur de tout l'univers ; il
» est un pur Esprit, & je ne puis vous
» le montrer, mais je vous montrerai
» bien le vôtre : » il prit en même temps une pierre, sur laquelle il barbouilla une face humaine, puis l'ayant posée gravement à terre, & avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui, « en disant ; voilà les « Dieux que vous adorez ». Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, & le mauvais plaisant se

retira couvert de honte & de confuſion.

Une troupe de Maçons, dont les chefs ſont Chrétiens, bâtiſſoient la chauſſée d'un étang à *Mondicallou*. Un *Daſſeri*, venu de *Ballapouram*, leur ayant apperçu le chapelet au col, crut que ſon titre de *Samaiacadou*, ou de chef des *Daſſeris*, lui donnoit le droit d'inquiéter par tout les ennemis de ſes Dieux : il leur chercha querelle, & après bien des menaces, il leur défendit de puiſer de l'eau. « Comment, dit l'un d'eux, c'eſt » nous qui travaillons à cet étang, & » vous nous empêcherez de nous y dé» ſaltérer ? » Il alla à l'inſtant porter ſa plainte au Gouverneur qui eſt parent du Prince. Celui-ci fit appeller le *Daſſeri*, & les fit diſputer enſemble. La concluſion fut que le Gouverneur, irrité contre le *Daſſeri*, le chaſſa de ſa préſence, & qu'il préſenta le Béthel au Chrétien, ce qui, dans cette circonſtance, étoit pour lui une aſſurance d'affection & une marque d'honneur.

Les mêmes Chrétiens ayant été employés par un Brame, Miniſtre d'Etat, à réparer la chauſſée d'un autre étang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrerent à deſſein un nombre de petites Idoles, que les Gentils ont coutu-

me d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'ouvrage : « je ne vois plus, » dit-il, nos Dieux, qu'en avez-vous » fait ? Je ne comprens pas bien ce que » vous me demandez, répondit le chef » des Chrétiens : à la vérité j'ai re- » marqué en cet endroit un amas de » pierres, que j'ai trouvé propres à forti- » fier la chauſſée : mais des Dieux, je n'en » ai point vu. C'étoit cela même, reprit le » Brame, que tu devois reſpecter : igno- » rois-tu que ce ſont nos Dieux ? Je m'y » connois autant que perſonne, dit le » Maçon, puiſque c'eſt mon métier, » & vous pouvez m'en croire, c'étoit » certainement des pierres. Mais puiſ- » que vous voulez que ce ſoient des » Dieux, ils ſçauront bien reprendre » leur place ». Un autre Brame lui ayant apperçu un chapelet, dit au Brame, Miniſtre : « A quoi vous amuſez- » vous ? Ne voyez vous pas que » c'eſt un Chrétien, & ignorez-vous » quel eſt le mépris que les Chrétiens » font de nos Dieux ? « La choſe en demeura-là, & on ne les inquiéta point.

Je finis, mon Révérend Pere, cette longue lettre, en vous apprenant la mort du Pere Lavernhe, que l'excès de ſes travaux ont conſumé en trois ou

quatre ans passés dans cette Mission. Il joignoit à une grande piété, un zèle qui ne lui permettoit pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans & les plus ruineux, d'une Mission par elle-même si dure & si pénible. Il est le premier des Missionnaires qui ait fait faire les exercices de saint Ignace aux Catéchistes & aux Chrétiens. Son Eglise étoit une des celles où il s'administroit le plus de baptêmes. Le soin qu'il prenoit à convertir les Infideles, & à former les Néophytes; ses fréquens voyages, le concours des fêtes, & l'ardeur dont il animoit les fonctions de son ministere, terminerent bientôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pondichéry, où les remedes ne purent dissiper la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à le disposer à une mort précieuse, par les sentimens de prédestiné qui le sanctifierent jusqu'au dernier soupir & qui laisserent après lui une odeur de vertu qui subsistera long-temps dans cette Mission. J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du treizieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du treizieme volume.





